

Suisse

PREMIÈRE PARTIE

EN FRANCE

I

DURE NUIT

Du tulle de soie. Jamais elle n'avait travaillé ça avant. Elle en avait mal aux yeux à pleurer, mais il fallait bien continuer à bosser vaille que vaille sur cette saleté de splendeur de tulle blanc. C'était comme éplucher des oignons, des larmes lui venaient, et ce n'était pas des larmes de tristesse. Quoique la tristesse ne soit jamais loin dans son cœur. Elle qui était si fière de la longueur et de la finesse de ses doigts, tu parles, ce tissu lui donnait l'impression d'avoir des mains de camionneur tant il était insaisissable. T'as l'onglée, ou quoi? Elle aurait pu, il faisait à peine douze dans son atelier, chauffage à fond. Et encore, la semaine dernière elle avait bossé deux jours de suite avec huit degrés max au thermomètre. Quand elle était arrivée le matin, le demi-verre d'eau qu'elle n'avait pas terminé la veille était gelé complet. Elle avait calfeutré la petite cabane de contreplaqué construite par sa coloc d'atelier — une gouinette, ça sait tout construire — , mais il faisait moins dix dehors, donc ses dents s'entrechoquaient, au sens propre, au bout d'un moment. Clac, clac, clac, t'as l'air d'un fiévreux sur le bord de la mort. Quand on coud, on ne bouge pas, et, pour une traîne de robe de mariée de quatre mètres, on coud beaucoup, et pas question de machine, à la main, les mètres et les mètres d'ourlets.

Elle en avait vraiment marre de l'hiver sous son hangar de Montreuil, même dans leur cabane à étage, elle au-dessus, la gouinette en dessous avec ses machines à bois qui hurlaient et empoussiéraient, autant que tu en voulais, tu en avais de la sciure partout. Elle fabriquait de tout avec ses machines, des décors, des meubles, des caisses, des niches à chien, des lignes d'horizon, des soleils, des fausses boules de billard et des faux billards, des arbres, de tout. La gouinette sait tout faire — les gouines savent tout faire mieux que les mecs, ça, c'est sûr et certain! Elle l'appelait Mademoiselle Rien d'impossible. Prénom : Sauf un mec. Mademoiselle Saufunmek Riaindumpossible. Elle disait que c'était un nom malgache, que ça allait très bien à sa gueule de sang-mêlé. En fait de malgache, elle s'appelait Doudou, et elle avait construit toute seule cette cabane à étage dans l'immense hangar glacé qu'elles partageaient avec des fabricants de toutes sortes de choses — que des mecs évidemment, elles étaient les seules filles, avec les inconvénients inhérents à la chose. « La fabrique, c'est les mecs », disent les mecs, et « les filles qui fabriquent, c'est des gouines » — ce qui, en l'espèce, n'était qu'à moitié vrai. Il faut dire qu'elle, c'était les costumes, donc elle, elle avait le droit d'être là. Fille égale couture, égale hétéro, égale normale, elle avait le droit d'être normale, quoi, même si on l'appelait Suissesse. Enfin, hétéro... sans plus.

Elle, c'était les costumes, à la ville et à la scène, mais surtout à la scène. Les robes de mariée, c'était rare, et elle se battait depuis dix jours avec du tulle de soie qui lui glissait entre les doigts comme de l'eau. Toute la traîne tenait dans son poing serré tellement c'était fin, ce tulle de riche, donc casse-tête grave à travailler, ouais, mais c'était beau. Continue, ma fille, le mariage des riches, c'est dans deux jours, il ne s'agit pas de caler maintenant. Au moment où elle se disait ça, elle posa son tulle, lâcha aiguille et fil, regarda deux secondes dans le vide et décida, sans décider, de sortir. Ça se fit tout seul. Sans même qu'elle s'en rende compte, elle était dehors à allumer sa clope roulée. Pour fumer moins mauvais, moins cher. Pour fumer moins, quoi, mais ça marchait pas terrible.

Elle alla boire un double expresso au Café Salé. Du chaud pas cher, et ça lui donnera du jus pour repartir sur son tulle. Elle tiendra jusqu'à deux heures du mat. Il fallait en finir avec cette robe de mariée sublime, la robe, pas la mariée. Sublime ou pas, il fallait en finir. Suissesse aimait les tissus comme d'autres les chocolats, les poissons de ligne, ou les séries télé, avec passion. Ils lui réussissaient, ils lui éclaircissaient le teint, ils lui adoucissaient la solitude, ils calmaient les élans de son corps, elle pouvait les accommoder de dix milliards de façons, les tissus, et j'en passe, elle pouvait faire le tour de Paris quarante fois pour en ferrer un, le seul, l'unique, l'indispensable au travail en cours.

Elle tournait mélancoliquement sa cuillère dans sa tasse de café, qui n'y pouvait rien. Elle était mélancolique ce soir-là de janvier, malgré la robe de mariée qui la déchaînait, malgré Doudou, gouine chérie — arrête de l'appeler comme ça, si on t'entendait. Il faut dire qu'elle adorait Doudou et que, si quelqu'un s'était permis de la traiter méchant de gouine, elle aurait pas tardé à frapper, et elle frappait fort, l'escalade, ça muscle, ça tonifie. Mais ça empêche pas la mélancolie, la preuve, ce soir, Suissesse était très mélancolique.

Elle était moche, mais c'était pas ça. Ça, c'était un malheur connu, non c'était pas ça. Elle était seule, et c'était pas nouveau non plus comme malheur, d'ailleurs ça découlait du premier, les mecs sont tellement cons. Pas si cons qu'ils ne voient son corps parfait, ça, ils le voyaient ! Fallait être aveugle pour pas le voir. Elle ne pouvait pas crier sur les toits : « J'ai un corps de rêve ! », ça ne se fait pas, mais son corps le criait tout seul, et, même si les mecs sont vraiment, vraiment très cons, ils pouvaient pas rater ses seins à damner un saint et ses guibolles longues comme trois jours, surtout qu'elle craignait pas le côté moulé serré côté sapes. Si bien que, si elle était seule dans la vie, elle était jamais très seule dans son pieu, et ça lui allait. Elle s'en foutait, du roman d'amour, c'est pas ça qu'elle cherchait, oh non, c'est ça qu'elle fuyait. Aimer, elle aimait pas. Baiser oui, plutôt, ça calmait sa mélancolie. Enfin, ces trucs-là, de baise, d'amour, tous ces machins, c'est une question de biographie, on aime comme on peut avec l'enfance qu'on a eue, et elle, côté biographie, elle avait pas été très vernie.

La cuillère tournait toute seule quand la petite Black lui tamponna le coude dans le café-bar bondé. Pardon, pardon, ouais pardon, mais mon café il est par terre.
— Ben, comme ça tu peux t'asseoir dessus, ça t'embellira ta tête de négresse, lui dit gentiment la petite.

C'était pas le jour pour, donc la fille se prit une mandale directe qui l'envoya le cul par terre, une lèvre en sang. Après, ça partit en couille avec tirage de cheveux, griffes, gifles et toutes les conneries de deux meufs qui se battent comme des meufs. Suissesse se battait très bien comme un mec, mais elle ne voulait pas la mettre K.-O., tant ça lui était facile, parce qu'en plus de l'escalade, elle faisait de la boxe anglaise, la noble, depuis dix ans. Ça forme.

Ça commença à grogner dans le café, qui est un café pacifique, deux nanas blacks qui se tapaient, ça détonnait, les gens essayaient de les séparer, c'était total ridicule tout ça. Quelle conne, mais quelle conne avec ton café dont tu n'avais rien à foutre, quand même ! Et l'autre qui saignait.

— Ça va pas, non ? Pourquoi tu m'as tapée ?

— Tu le sais, toi.

— Je sais rien du tout. Je t'ai à peine touchée.

— Ouais, mais mon café il était par terre, je te l'ai dit, c'est tout, je ne t'ai pas insultée.

— Et moi non plus.

— Oh si, tu le sais très bien.

Oui, elle le savait très bien la petite Black qu'elle l'avait insultée cette grande Black trop moche, ma parole, t'es trop moche. Mais elle était grande, peut-être ça l'énervait les grandes. Bon, on se calme, on se casse. Elles sortirent chacune de leur côté sous les regards outrés des buveurs.

— Vraiment, ces Blacks, c'est n'importe quoi, dit un grand Malien devant son Coca.

Et tout le monde rigola.

Elle était au bout de la rue de Paris, presque à Croix de Chaveau, parce qu'elle avait décidé de marcher un peu pour rentrer chez elle, quand elle entendit les cris derrière elle. D'abord des voix de mecs, fort, puis un hurlement suraigu — ça c'est de la meuf. Elle n'accéléra pas, ne se retourna pas, qu'ils se démerdent à s'engueuler tout le temps, mais ça continuait, le cri de porc qu'on égorge. C'est plus par curiosité qu'elle se retourna. Ils n'en étaient pas à l'égorgeement mais pas loin. Ils tapaient à coups de Docs, dans le ventre, dans la gueule, dans le dos, de la petite conne du café, elle la reconnut aux guibolles avec sa mini faux cuir ras du bonbon. Elle méritait pas ça, quand même. Sans penser, elle siffla entre ses doigts, elle savait siffler très fort, comme un mec, c'était son frère qui... pas le temps de finir, les trois mecs s'approchaient d'elle rapido. Trois, c'est beaucoup, elle se dit, rompons les ponts. Elle prit la fuite dare-dare, elle courait vite, avec ses jambes parfaites trop longues pour être honnêtes. Mais le plus rapide devait avoir aussi de longues jambes parce qu'il était derrière elle au bout d'à peine cent mètres, sauf qu'il ne s'attendait pas du tout à prendre un uppercut à la pointe du menton, du genre de ceux qui assomment, sinon il aurait sûrement utilisé la longue lame qui lui tomba des mains.

La lame, ça l'énerva beaucoup, Suissesse, ça lui fit beaucoup peur aussi. Elle la prit en main juste quand les deux autres arrivaient sur elle avec une batte de baseball, elle sentit son épaule éclater. Alors elle planta la lame où elle put, ça tomba dans un œil. Hurlement, coup de feu. Elle sentit rien niveau douleur, mais niveau peur, oui. Bon Dieu, ils ont un feu ! Alors vite, vite, elle planta la lame partout. Autre coup de feu, elle sentit son oreille éclater, elle planta une lame définitive dans une gorge noire — merde, c'est encore un con de Black —, et elle tomba dans les pommes.

II

DUR RÉVEIL

Bon, les hôpitaux, c'est la tasse de thé de personne, mais là il y avait de l'abus, pourquoi elles hurlaient comme ça, les infirmières, nom de Dieu. Elles se gondolaient en antillais, à se taper les cuisses, oui, bon, on avait compris que l'une se faisait draguer par l'interne, ou draguait l'interne, on s'en foutait, c'était pas non plus un évènement mondial à faire exploser tout l'étage de rire. Et elles riaient, et elles riaient, et les rires sonnaient dans la tête de Suisse — et merde, elles vont arrêter ou quoi ?

— Bonjour, ma grande, alors, on est enfin réveillée ?

— Hmmmm, mmmmm.

— Ça, tu l'as dit. Et on veut quoi pour son petit déjeuner, thé ou café ?

— Hmmmmm.

— D'accord, café. T'as mal, ma belle ? L'infirmière va t'amener ce qu'il te faut.

— J'chuis pas pelle, tenta-t-elle de répondre en chuintant.

— C'est une façon de parler.

Et ça la fait rigoler, cette idiotasse. Donc, elle, c'est pas une infirmière, c'est quoi, alors ? En tout cas, elle est aussi moche que moi, et en plus elle a un gros cul. Elle a l'air contente de vivre, on se demande pourquoi quand on la voit, grognait cette teigne de Suisse derrière ses pansements.

Elle referma les yeux sans toucher à la paille plantée dans son café, rien qu'à l'œil, on sentait la lavasse. Elle avait mal, ça oui, à l'épaule, à l'oreille sous l'énorme pansement qui lui prenait toute la tête. Partout, elle avait mal partout, bon Dieu. La main droite dans un énorme pansement aussi, sûrement l'uppercut. Elle s'endormit.

— Bonjour, alors, on est enfin réveillée ?

— Mmmmmm.

— Vous avez mal, on m'a dit ?

— Mmmmm.

— Prenez ça, l'interne va passer. Mais ne vous inquiétez pas, il n'y a rien de grave. Enfin, normalement. L'interne va passer.

Ça, c'était l'infirmière. En avalant sa gélule, elle se demanda vaguement : l'interne qui drague ? Et puis, d'un coup, la mémoire lui revint, merde, la robe de mariée, elle se redressa à demi, retomba sur les draps. Et qu'est-ce que je fous là ? Et là, c'est où ? Dans quel hosto, je suis ? Et merde ! Elle paniquait, faut que je sorte tout de suite pour la robe, bon Dieu, si je finis pas à temps, je perds trois mille balles. Et puis tout lui revint, la petite Black, les gros cons. Ça ne lui plut pas comme histoire, ça lui rappelait de très sales trucs qu'elle voulait pas se rappeler. Ah, la conne, la conne, j'aurais mieux fait, mais bon, le flingue, je ne pouvais pas deviner, un flingue... Décidément, ça lui plaisait pas, ça puait quelque chose qui lui plaisait pas, cette affaire.

— Bonjour, mademoiselle.

Il n'avait pas l'air d'un médecin, en tout cas pas d'un interne. La cinquantaine bien sonnée et plutôt ronde.

— Inspecteur Toulmonde.

— Mmmmmmm.

— Je viens vous poser quelques questions à propos d'hier soir, mademoiselle.

On dit quoi à un inspecteur ? On dit bonjour monsieur ou bonjour inspecteur ?

— Bonjour, monsieur l'inspecteur.

Elle était vraiment trop nulle.

— Alors... Que s'est-il passé hier soir à... 23 h 44, au niveau du 222 de la rue de Paris ?

Elle se rétracta dans le fond de ses pansements. Elle aimait pas les flics, une habitude de Black sûrement, les Blacks comprendront, même les flics blacks comprendront.

— Qu'est-ce qui s'est passé, mademoiselle ?

— Ch'aime pas barler aux flics.

— Comme tout le monde.

— Ch'ai très bal à la bâchoire.

— Je ne vous embêterai pas longtemps. Vous me dites juste ce qui s'est passé.

— Che chais pas.

— Vous ne savez pas.

— Non. Che me chouviens de rien en fait.

Elle ne voulait pas lui parler, à ce faux gentil.

— De rien ?

— Oui.

— Il me faut votre version des faits.

— Che vous dis, che me souviens de rien.

— De rien.

Il m'énerve à répéter ce que je dis.

— Oui, de rien.

Il regarda par la fenêtre avant de lui répondre.

— Mademoiselle, vous allez être inculpée de meurtre dans pas très longtemps. Vous devriez essayer de vous souvenir.

De meurtre ? Qu'est-ce qu'il raconte ?

— De meurtre ?

— Un des agresseurs est décédé en arrivant à l'hôpital, l'autre est en situation létale.

Ouch !! Merde !! Quoi ? Quoi ? Il dit quoi ? J'ai entendu quoi ? Y en a un qui est mort, c'est ça ? Y en a un qui est mort ?

— Létale ?

— On ne sait pas s'il vivra.

Qu'est-ce qui se passe ? J'ai tué deux mecs, il est en train de me dire que j'ai tué deux mecs.

— Et la fille, elle a quoi ?

— Quelle fille ?

Il la regarda vivement.

— Celle qui gueulait.

— Il n'y a pas de fille mentionnée dans le rapport.

— Ils lui cognaient dessus.

— Aucun témoin n'a parlé d'une fille. Vous voyez que vous vous souvenez.

Et il alluma son magnéto.

Elle ne parlait pas aux flics, mais là, il faisait chaud et fallait s'y mettre. Elle lui raconta les trois gars qui cognaient la fille à coups de pied, elle dit qu'elle avait sifflé pour qu'ils arrêtent.

— Sifflé ?

— Ça a marché, ils ont arrêté, mais ils s'en sont pris à moi.

— À vous.

— Ils avaient des armes.

— Des armes ?

— Une lame, une batte, un flingue, je me suis barrée, ils m'ont rattrapée, ça a tapé, tiré, je suis tombée dans les vapes.

Il éteignit le magnéto, regarda en l'air par la fenêtre, elle se demanda ce qu'il se demandait.

— Auparavant, il y avait eu une altercation entre vous et Melle...

Il fouilla dans ses papiers.

— ... Erta Durère.

— Erta Durère ?

— Oui. C'est son nom.

— Le nom de qui ?

— De la jeune fille que vous avez agressée au... — il chercha dans ses papiers — Café Salé, juste avant les faits.

— Justement, c'est elle que les mecs tapaient.

— Elle est venue porter plainte contre vous.

— Contre moi ? Mais pourquoi ? Pour la baffe que je lui ai mise au café ?

Ça lui faisait mal chaque fois qu'elle parlait, elle devait avoir le visage gonflé, tout de travers, ça devait être chouette à voir. Il regarda ses papiers.

— Fracture de la mâchoire, deux dents cassées, arcade sourcilière gauche fendue, visage tuméfié, lèvres éclatées. Deux côtes cassées. Contusions multiples sur tout le corps. Une brûlure de cigarette sur le front. On l'a emmenée à l'hôpital. Vous y avez été fort.

— Je ne comprends rien à ce que vous racontez.

— Melle Erta Durère déclare qu'après votre altercation vous l'avez agressée rue de Paris.

— Ça va pas, non ! C'est les gars qui la tabassaient.

— D'après vous, ce sont ces hommes qui l'ont agressée ?

— Pas d'après moi. C'est eux qui la tapaient.

Il regarda le ciel encore une fois.

— Elle dit que vous l'avez attaquée. C'est bizarre, hein, qu'elle dise ça. Pourquoi elle mentirait ? Pourquoi elle défendrait des hommes qui l'auraient amochée comme ça ?

Suisseuse sentit le danger lui caresser gentiment la tête. Ce danger-là, elle le reconnaissait tout de suite quand il rappliquait, et là il rappliquait, il y avait embrouille, c'est sûr. Elle décida d'être bien polie.

— Je ne fume pas.

— Vous ne fumez pas.

— Non.

— Je vous félicite, mais je ne vois pas...

— La brûlure de cigarette...

— C'est un peu court, mademoiselle.

Oui, c'était un peu court. En plus, elle se mit à pleurer comme une conne de fille, c'était le pompon, ça la mit hors d'elle, mais arrête de chialer, bon Dieu, il va penser que tu lui baratines.

— Ça aussi, c'est un peu court.

Il la regardait comme il regardait le ciel, à vide.

— D'après les déclarations de Melle Durère, vous l'avez bousculée au Café Salé, vous vous êtes disputées, battues, vous êtes sorties ensemble. Tout cela est confirmé par de nombreux témoins.

— Ce n'est pas moi qui l'ai bousculée, c'est elle.

— Vu la gravité des faits, c'est un détail, mademoiselle. Ce qui n'est pas confirmé par témoins, mais qu'elle a déclaré à l'hôpital, c'est que vous l'avez suivie jusqu'à la rue de Paris, et que vous l'avez tabassée.

— Ce n'est pas vrai.

— La suite me paraît, comment dirais-je, logique, ou probable, comme vous préférez. Les hommes se sont interposés, et ça s'est très mal terminé pour eux. C'est très clair.

— Oui, mais c'est très faux.

— Très faux.

— Oui, très faux. Ces gentils garçons, ils étaient armés.

— Les armes ont été retrouvées, elles sont en cours d'analyse. On saura à qui elles appartiennent. Eux disent qu'elles sont à vous.

— À moi, sûrement. Je me balade tout le temps avec un couteau, un flingue et une batte de baseball.

— Ça se comprend, les rues ne sont pas sûres avec tous ces Noirs qui traînent.

Il est vraiment con ? ou il a seulement un humour à la con ? se demanda-t-elle, effarée.

— Et comme je suis conne comme une négresse, je me tire dessus.

— On ne dit pas « négresse », on dit « Noire », mademoiselle, ou alors c'est qu'on est con comme un flic, dit-il en souriant à son bout de fenêtre.

En fait, il était peut-être pas du tout con.

— En tout cas, vous savez très bien vous servir d'un couteau.

Et il la regarda sans plus sourire.

— Je me défendais, j'ai tapé où j'ai pu. Si ce n'est pas de la légitime défense, alors c'est quoi ? Ils se sont jetés sur moi.

— Que faisiez-vous à ce niveau de la rue de Paris ?

— Je rentrais chez moi.

Il regarda ses papiers.

— Vous habitez dans le vingtième, rue de La Mare. Le métro le plus proche du café où vous étiez c'est Mairie de Montreuil.

— Je rentrais à pied.

— Vous rentriez à pied... Par ce froid ?

— Les Africains aiment le froid, c'est connu.

— Les Africains ?

— Je suis d'origine rwandaise.

— Vos papiers sont en cours de vérification.

Elle sentit de nouveau l'aile du danger la frôler.

— Je repasserai vous voir. Vous êtes là pour un moment, je crois.

— J'espère que non. J'aime pas l'hôpital.

— Oui, comme tout le monde.

Et il sortit plutôt légèrement pour quelqu'un de plutôt pas léger.

Bon, bon, bon, tout va très bien. C'est quoi cette merde ? D'où ça vient ? Pourquoi la petite raconte ces bobards ? Ça craignait, bon Dieu, ça craignait. Pourvu que les Africains l'aient pas rattrapée ! Ça y ressemble, putain, ça y ressemble. Tous ces nègres d'un coup, ça peut pas être un hasard. Mais qu'est-ce que la petite foutait là-dedans ?

Son oreille lui faisait archi mal, ça la lincinait, sa mâchoire aussi, en plus, elle avait une rage de dents, ils ont dû m'en péter une, ces cons. Tout va bien, quoi ! Elle se retrouvait dans une autre vie, une qu'elle avait fuie, bordel, et la perspective de fuir encore l'épuisait vraiment. Alors, mets un point, dors ! Elle se rendormit.

C'était Doudou qui lui tenait la main en la regardant.

— On est quand ?

— On est le soir.

— Le soir de quand ?

— Le soir de vendredi.

— C'est foutu, pour la robe.

— Jo est venue hier matin avec Lise, elles sont en train de la finir. Je la livre demain, comme prévu. J'ai tout expliqué aux apprentis mariés, ils te donnent un supplément, cinq cents.

Le monde n'était donc pas qu'une saloperie, elle n'aurait pas cru ça de ces clients-là, des bobos très polis qui ne s'occupaient que d'eux.

— Tu leur as dit quoi ?

— Ben, la vérité. Que tu t'étais fait agresser dans la rue.

— C'est arrivé quel jour ? Je suis perdue avec les dates.

— Mardi soir.

— Tu me dis qu'on est vendredi.

— Ouais.

— Ça fait déjà trois jours que je suis là ?

— Ouais.

— C'est quel hosto ? Comment t'as su que j'étais là ? T'es au courant qu'ils me mettent tout sur le dos ? Non, mais j'y crois pas !

— Dans l'ordre : l'hôpital, c'est l'hôpital de la Croix Saint-Simon, les flics sont passés à l'atelier poser des tas de questions, c'est eux qui m'ont dit que tu étais là. Comment ça, ils te mettent tout sur le dos ?

— L'inspecteur qui est passé ce matin m'a dit que la petite négresse disait...

— Arrête de parler comme ça.

— La nana qui se faisait défoncer la gueule par les nègres.

— T'arrêtes, oui !

— Elle dit que c'est moi qui l'ai agressée.

— C'est vrai ça, que vous vous êtes battues au Café Salé ?

— Oui, c'est vrai. Elle m'a dit que j'étais moche, et moi j'étais crevée avec la robe, j'étais vénère. Je l'ai tapée, mais rien.

— Rien, tu parles ! Elle s'est retrouvée par terre. Et elle saignait, c'est Jérôme qui me l'a dit, il était là.

— Rien à côté de ce qu'elle s'est pris après, et c'est ça que les flics me mettent sur le dos.

— Mais pourquoi ils font ça ?

— Parce qu'elle leur dit que c'est moi qui lui ai cassé la gueule.

— Ils la croient ?

— Pourquoi ils ne la croiraient pas ?

— Pourquoi ils la croiraient ?

— Parce que c'est la victime, et bien abîmée, et qu'elle n'a pas de raison de mentir, *dixit* le flic. Il m'a lu tout ce qu'elle s'est pris, ces salopards y ont été très fort.

— Toi, t'as quoi ?

— Je ne sais pas encore, les infirmières ne disent rien et je dormais chaque fois que l'interne est passé. J'ai l'épaule dans le plâtre, ça a l'air cassé. On dirait aussi que j'ai la mâchoire pétée mais, sous le pansement du crâne, je crois que c'est seulement l'oreille gauche.

— Seulement ?

— Je veux dire, ce n'est pas le crâne. J'ai la gueule tordue, non ?

— Plutôt, oui. On ne voit pas ton œil tellement c'est enflé.

— Je dois être jolie !

— T'es plus moche que d'habitude, oui. Tu as mal ?

— Les infirmières me donnent des trucs. De toute façon, je dors tout le temps.

— C'est très bien que tu dormes.

Ce qui était bien avec Doudou, c'était son calme, ça frôlait le retard mental.

Le bel interne entra sans frapper. C'était vrai qu'il était beau, enfin, mieux que beau, se dit-elle, du charme à craquer tous les coffres-forts, barbe fine, sourire de miel, des yeux d'Orient à faire tomber toutes les Antillaises de l'hosto — elle comprenait mieux les rires hystériques du matin.

— Alors, enfin réveillée ?

Celle-là, elle commençait à la connaître.

— Pourquoi je dors tout le temps, docteur ?

— Un traumatisme crânien, ça fatigue pas mal.

— Un quoi ?

— Un traumatisme crânien.

— C'est quoi ?

— Quand la tête est secouée par un choc, un hématome peut se former entre le crâne et le cerveau. Vous aviez un joli petit hématome, et on a failli vous trépaner. Mais ça s'est résorbé tout seul, maintenant, c'est bon.

— C'est quoi, trépaner ?

On a toujours l'air d'imbéciles avec les médecins.

— On aurait découpé un petit carré de votre boîte crânienne pour enlever l'hématome. Il ne faut pas que le cerveau soit comprimé. Mais ça n'a pas été la peine.

Il avait presque l'air de le regretter.

— Alors, cette épaule ?

— Ça tire.

— Normal. Les infirmières s'occupent bien de vous ?

— Oui, oui, elles me droguent. C'est cassé ?

— C'est cassé, oui. Une fracture articulaire ouverte.

— C'est grave ?

— Ça dépend ce qu'on appelle grave, il a fallu tout remettre en place, c'est long. Il faudra bientôt changer le plâtre, parce que vous êtes blessée en dessous, mais vous récupérerez la totalité des mouvements, ou à peu près.

— Il y aura des cicatrices ?

— Oui, mais ça disparaît presque complètement, les cicatrices, vous savez. Les infirmières vont refaire vos pansements. La main droite ?

— Ça tire.

— Sacré coup de poing !

Ça lui plaisait pas trop qu'on la prenne pour une cogneuse. Comme s'il avait compris, il enchaîna.

— Il ne vous a pas trop embêtée, le gros monsieur ?

— Non, non.

— Et encore, je l'ai retardé, il voulait à tout prix vous parler.

— Merci. La main aussi, c'est cassé ?

— Fêlé. Pas grave, pas de plâtre, une attelle.

— Merci.

— À demain. Ne vous inquiétez de rien, en tout cas, médicalement. Médicalement, tout va bien. Bonsoir, mesdemoiselles.

Nouveau sourire craquant, porte refermée en douceur. Vraiment mignon, l'interne !

— Il est trop mignon.

— Mignon, je rêve ! Mignon... un mec !

— Ouvre les yeux, quand même ! Tu tomberas pas malade de regarder un beau mec.

— Ça m'intéresse pas.

— J'aime les mecs, ça m'empêche pas de regarder les filles.

— Tout le monde regarde les filles, parce que les filles c'est beau. Les mecs, personne ne les regarde, sauf les pédés.

Suisse se demandait si elle plaisait, mais non, elle était très sérieuse. Les filles c'était beau, les mecs c'était moche, point. Retard mental, point.

— T'es vraiment demeurée, avec ça.

— Pourquoi ? C'est vrai.

— J'ai sommeil.

— Je vais te laisser. Tu veux que je t'amène quelque chose demain ?

Non, elle ne voulait rien demain, ni après-demain, elle voulait dormir, qu'est-ce qu'elles lui mettaient dans les veines, les infirmières ?

— S'il te plaît, amène-moi mes gants de soie, les verts, ils sont sur la grande table de l'atelier.

— Tes gants verts ? Ici ?

— Oui.

— T'es pas un peu folle, non ! Tu vas en faire quoi de tes gants ?

— Et toi, avec tes bagoues à tête de mort, t'es pas folle ?

— Mais qu'est-ce que tu vas en faire ? Tu as une main dans une attelle.

Suisse eut envie de répondre : « Me les mettre dans le cul », mais Doudou méritait vraiment pas ça.

— Je vais les regarder.

Elle commençait à s'endormir.

— Les car...

— Qu'est-ce que tu dis ?

— ... resser.

Et elle s'endormit pour de bon.

III

DUR, L'HOSTO !

Ça allait être facile, il savait que ça allait être facile, il avait travaillé comme garçon de salle dans le temps pour trois balles, à se faire marcher dessus par tout le monde. Maintenant, c'était lui qui marchait sur les crânes des autres, et, cette nuit, il allait péter un crâne de pute, un de plus. Proprement, pas de traces. Avec leur merde d'ADN, fallait faire gaffe à tout, pas de sueur, pas de salive, pas de peau, rien de vivant. Sous son masque, il avait du mal à respirer et il crevait de chaud sous la combinaison étanche, les gants et les bottes en caoutchouc, étanches aussi, tout étanche. Par-dessus, il avait mis une de ses vieilles blouses vertes de l'Assistance publique, il faisait peur, ça lui plaisait.

Les bien-portants pensent que les hôpitaux ça vit la nuit, c'est vrai aux urgences, mais en étage à trois heures du mat, ça pionce comme tout le monde, l'hosto. Il y a bien des cris par-ci par-là, un micmac dans une chambre, un changement de sac de perf, et puis ça repionce. C'est le matin que ça galope dans tous les sens. Il trouva la porte de livraison qu'il cherchait, il la crocheta facile, monta l'escalier pourri en béton jusqu'au troisième, entrouvrit doucement, voilà, le couloir habituel. Il se baissa pour passer devant le bureau des infirmières, ça pionçait dur, comme prévu, il savait qu'à trois heures du mat, ça pionçait toujours un petit coup. Chambre 322, vingt-deux v'là les flics, toujours accroupi, il tourna doucement la poignée de la porte, entrouvrit, attendit un peu, entra à quatre pattes, referma tout doux, attendit encore. Il entendait la respiration tranquille, alors seulement il se redressa de toute sa très haute taille. Il était terrifiant, avec son masque d'ouvrier en peinture, au groin grillagé, aux yeux démesurés. Ses mains gantées en caoutchouc rose vaisselle s'approchèrent, tendues comme des serres vers le visage endormi et commencèrent à serrer la gorge. Son rire enflait derrière le masque, ses ongles de rapace s'enfonçaient dans la peau, et Suissesse se réveilla en hurlant, en apnée. Elle se fit un mal de chien à l'épaule en se redressant dans le lit, les mains tendues devant elle pour se protéger de l'ombre terrible qui était en train de l'achever la seconde d'avant.

Putain de cauchemar ! Elle était essoufflée comme si elle avait vraiment lutté contre le tueur. Encore une saleté de nègre, elle avait pas vu sa peau, mais elle était sûre et certaine que c'était un Black, et cette histoire de marcher sur des crânes, elle savait bien d'où ça venait, ça venait d'Afrique. Arrête ta parano, ton père a rien à voir là-dedans, t'as rien à voir là-dedans, et les flics allaient pas tarder à s'en rendre compte. Mais bon, elle avait tué quelqu'un, lui avait dit l'inspecteur. Ça l'amusait pas de penser qu'elle avait tapé pour tuer, ça lui donnait la nausée de penser au sang chaud sur sa main. Lequel était mort ? Celui dont elle avait planté l'œil, ou l'autre ? Elle se souvenait d'une gorge ouverte à coups de lame. Elle avait disjoncté total, c'était dégueulasse ce sang. Je suis couturière, je fais des costumes ! Qu'est-ce que c'est que ce sang partout, c'est fini, ça, c'est plus ma vie, je ne tue personne, je suis contre la peine de mort, même pour mon père. Pour mon père, je suis pour l'assassinat.

Et puis après tout, qu'ils aillent se faire mettre, ces trois sales mecs ! Ils l'avaient cherché, à cogner sur cette fille comme sur une bûche de bois, ça l'avait mise hors d'elle. Qu'est-ce qu'ils lui reprochaient à cette nana ? Des histoires de came ? Ou alors c'était des macs ? Ces salopards cognent à mort les filles qui obéissent pas, ils les envoient en enfer. Ça ressemblait à ça, une punition. En attendant, c'était elle qui était en enfer, et l'enfer, c'était pas l'hosto, oh non, l'enfer, c'était la terreur qu'elle connaissait si bien, depuis si longtemps, depuis une nuit noire, la nuit d'anniversaire de ses treize ans.

IV

NUIT D'ENFANCE

Comme cadeau, elle avait eu un sublime manteau de lynx — ridicule, à treize ans. Dans le magasin, son père argumentait qu'en Suisse, l'hermine serait mieux que le léopard. Elle ne voulait ni de l'un ni de l'autre, mais le vendeur russe l'avait bel et bien harponnée quand il avait amené un manteau de lynx, de Lagerfeld, assez court, très bien coupé, sans la raideur ringarde des visons et autres zibelines qu'il avait présentés jusque-là. Elle trouvait qu'il était beaucoup trop luxueux pour ses treize ans, ce manteau, même si c'était treize ans gigantesques, avec des jambes déjà démesurément longues. Mais elle avait craqué, tellement c'était beau, onctueux. Et léger, en plus ! Léger comme une plume et chaud comme un animal vivant — à Lausanne, elle avait toujours froid. Elle avait craqué tellement c'était doux, à cette époque, elle avait beaucoup besoin de doux. J'ai pas de papa, j'ai pas de maman, j'suis pas chez moi, j'suis plus seule qu'une moule, j'suis aussi moche qu'une carpe. Après, elle n'osait pas le porter, même pas dans son école de luxe, même pas dans les rues de Lausanne — pourtant Lausanne, le luxe, ça craint pas. Elle trouvait qu'elle faisait tache comparée au manteau. Elle ne le mettait que pour elle, la nuit dans sa chambre de l'école, elle l'avait même tenté nue dessous, entrouvert, et puis ouvert, et puis fermé serré, et puis ceinturé, avec le col relevé, ou bien décolleté aux épaules. Elle aimait déjà regarder les vêtements, et regarder aussi son corps parfait, elle aimait. Ça rattrapait sa gueule d'empeigne, ça l'électrisait de voir son corps si beau.

Le soir de l'anniversaire, elle devait dormir à l'hôtel Beau Rivage pour la première fois, cadeau d'anniversaire, elle croulait sous les cadeaux. C'était l'hôtel où son père descendait pour les affaires, il en profitait pour venir la voir dans son internat. Elle ne comprenait pas bien pourquoi il venait la voir, il ne s'intéressait qu'à son métier de président à vie, il ne la regardait jamais, il n'avait jamais échangé plus de trois mots avec elle, et sans un sourire — son père souriait très peu. Mais bon, il venait, avec ses gardes du corps, ses diplomates, toute une smala, ils occupaient un étage du palace. Il venait seul jusqu'à l'école, il l'attendait sagement dans le salon aux boiseries patinées, luxe discret, centenaire, école pour fils et filles de rois du monde, rois du pétrole, rois de la finance, même rois de vrais royaumes avec des vrais sujets. Petite fille, il lui faisait des

cadeaux de petite fille pour son anniversaire, jusqu'à ce manteau, qui était un cadeau de femme. Alors, c'est sûr, elle se souvenait précisément de l'âge.

On l'avait mise dans cette taule de grand luxe, à neuf ans. Interne. Verrouillée. Les seules sorties autorisées étaient en groupe de dix, pas neuf, pas onze, on n'était pas en Suisse pour rien. Pour la première fois depuis quatre ans, elle allait dormir ailleurs qu'à l'École, qui se nommait en vrai l'École Élite — faut le faire, quand même. Tout le monde abrégait, on disait «l'École». L'élite, ça ne se nomme pas, ça se vit, et, encore aujourd'hui, Suissesse pensait que ce nom était une faute de goût pas possible pour une institution aux parquets si bien cirés. Cette nuit-là, elle allait dormir à l'hôtel dans une chambre immense avec vue sur le lac, mitoyenne de celle du Président. Oui, monsieur le Président, avec portes doubles entre les deux, bien sûr, monsieur le Président, avec deux gardes du corps à l'étage, monsieur le Président. Elle connaissait tout le cirque des gardes du corps depuis toute même, elle le retrouvait à chaque fois qu'elle retournait dans son pays, « dont je tairai le nom », disait-elle aux rares à qui elle avait raconté ses origines.

Sa petite enfance s'était passée dans un vrai palais complètement mégalomanie et complètement vide. Personne à qui parler — je te parle d'une vraie personne, pas un garde du corps ensoldaté, non, une vraie, comme celles qu'elle voyait dans les rues quand Zaïda l'emmenait au marché, et qu'elles s'asseyaient boire une limonade, c'était pas souvent et plutôt en douce. Les seules vraies personnes qu'elle côtoyait au palais, c'était sa nounou Zaïda, et son frère. Sa mère existait, mais pas pour elle, et puis c'était pas une vraie personne non plus, elle aussi portait des lunettes de soleil américaines. Hormis sa nounou et les jardiniers, tout le monde portait des lunettes de soleil américaines, au palais. « C'est à ça que tu reconnais les nègres qui veulent de la puissance de Blanc », lui avait dit Zaïda une fois. Aux lunettes de soleil. Plus tard, c'était au nombre de portables que tu les reconnaissais, rigolait toujours Zaïda en se tapant sur les cuisses. Quand Zaïda riait, elle se donnait de grandes claques sur les cuisses, ça faisait peur à Suissesse, qui naturellement ne s'appelait pas encore Suissesse. *Mon nom africain, je ne le dirai jamais.* Elle redécouvrait tout ça quand elle revenait en Afrique en vacances, les rares fois, parce qu'elle demandait souvent à ne pas revenir. Tout le monde s'en foutait qu'elle vienne ou pas, sauf Zaïda, alors elle faisait l'effort pour sa nounou adorée. Fallait bien adorer quelqu'un ! Son frère, beurk, il avait trois ans de moins qu'elle, autant dire une larve, mais Zaïda... C'était elle qui lui manquait le plus depuis qu'elle s'était fait la malle de cette putain d'École Élite pour aller se planquer chez les vivants.

Elle ne l'avait pas bien supportée, vraiment pas bien, cette nuit-là. Après, elle ne dormait plus, elle maigrissait, elle tombait dans les pommes. Les Suisses s'arrachaient les cheveux. Qu'est-ce qu'elle avait cette gosse ? Treize ans, c'est gosse, même avec des guiboles de sprinteuse. Elle l'avait nommée secrètement la Nuit Noire. « Noire comme toi ? » avait rigolé Zheng, quand elle lui avait dit ses deux mots secrets. Mais, évidemment, il n'avait plus du tout rigolé quand elle lui avait péniblement raconté ce que cachait l'emphase des deux mots. Zheng, c'était la merveille qui l'avait aidée à rester en vie. Il lui avait appris à élucider les saloperies du monde, comme il disait : « T'es qu'un morceau d'un monde de saloperies. » Et elle : « J'm'en fous du monde, mais j'veux plus de cauchemars. — Alors viens dormir dans mon lit. » Elle y allait. Zheng, c'était un vieux, il avait quatre ans de plus qu'elle. Il était chinois, junkie, rocker, homo, et tout ça à l'Elaiïïte School, comme il se moquait avec l'accent américain. Il était là depuis des années, il ne

voulait pas quitter l'École, il ne voulait pas rentrer dans son pays, il ne voulait pas revoir ses parents. « Quels parents ? » rigolait-il. « Zheng est fou », disaient les professeurs en riant aussi, mais un peu jaune, sans jeu de mots, parce qu'il les écrasait tous aux échecs, pas seulement les profs, il battait des grands maîtres sur internet. Les profs disaient que c'était un surdoué en tout.

Sauf en bonheur, lui répétait Zheng pendant leurs nuits de parlotte. « Comment veux-tu qu'on soit heureux, avec les parents qu'on a ? Ils nous ont tué le bonheur dans l'œuf. » Les siens l'avaient même probablement tué pour de vrai, s'était imaginé très fort Suisse quand on avait retrouvé son corps noyé dans le port de Pully. L'enquête n'avait pas été poussée bien loin. Zheng était fou, tout le monde le savait, il prenait des trucs et des machins, ça devait arriver. Le papa était un très puissant magnat industriel, haut dirigeant du Parti, il ne s'était même pas dérangé. Plein de Chinois étaient venus, avaient tout embarqué de ses affaires et étaient repartis sans rien dire. Ouais, ouais ! Elle, elle savait qu'il n'était pas mort accidentellement. Il pouvait marcher même pété, ça va, quoi ! Et il s'était pas balancé exprès non plus, elle en était sûre. C'était pas vrai ce que disaient les flics. Un suicide, tu parles ! Il souffrait de vivre, comme un rat d'égout, mais un rat joyeux. Zheng aimait très fort vivre, elle le savait.

C'était un peu après la Nuit Noire, elle devait avoir dans les quatorze, qu'il l'avait surprise une nuit à glisser une lame de rasoir sur l'intérieur de son avant-bras pour y tracer des lignes fines et légèrement sanglantes. Elle avait rabattu sa manche, balbutié quoi, rien, des bouts de mots. À quatorze ans, c'était dur à justifier. Mais elle s'était laissé faire quand il avait remonté la manche, puis l'autre. Elle l'avait regardé passer ses doigts sur les lignes plus ou moins roses, plus ou moins blanches, selon qu'elle venait ou pas de les faire. « C'est joli », avait-il dit.

C'est à partir de là qu'elle lui avait parlé de ses secrets. Il avait écouté, il la poussait jamais, il l'écoutait sans rien dire. Ça lui venait, mais tout doucement, des petits bouts lâchés par-ci par-là. Elle avait tellement honte, « je suis cinglée », honte de chacune des parties de son corps, sans parler de ses lames de rasoir douces comme des caresses, « je sais que je suis cinglée ». Ils étaient devenus amis de cinglerie partagée. Si bien qu'une nuit où elle entra dans sa chambre, il l'attendait debout, nu, en talons aiguilles. Lèvres incarnates, yeux noircis, il était beau, belle, avec une peau d'enfant, lisse, imberbe, sauf le pubis, il faisait vraiment fille. D'autant plus que de queue, il n'y avait pas. Son entrejambe était lisse comme celui d'une fille. Elle se dit : Merde, c'est une fille, mon copain, c'est une fille. Mais cette surprise, c'était rien. Le vrai truc barjot, c'est qu'il avait une énorme étoile rouge tatouée sur sa poitrine, avec P.C.C. écrit en dessous.

— Tu vois, t'es pas la seule cinglée.

Suisse ne broncha pas. Tout est normal, mon pote en fait, c'est une fille, et il a une étoile communiste gravée sur le buste, où est le problème ? C'est tout bon, tout va bien !

— T'es belle, comme fille, lui dit-elle.

— Attention ! Attention, mesdames et messieurs !

Il écarta très légèrement ses jambes jointes et laissa pendre sa queue, qu'il avait coincée entre ses cuisses pour faire croire à un sexe de femme.

— Crétin !

— T'y as clu ! T'y as clu ! chinoisa-t-il.

Et il bondit comme un cabri dans la chambre.

Grâce à lui, elle avait tenu cinq ans à l'École après la Nuit Noire. Grâce à lui, elle avait compris que sa vie était tout à fait de la merde et qu'elle devait s'en fabriquer une autre, casser le cadenas, s'enfuir. Ouais, ouais, mais où ? Comment ? Elle savait très bien ce qu'elle fuyait, mais pas du tout par quoi le remplacer. Sans Zheng, elle se serait balancée dans le lac, elle y pensait — à ces âges-là on pense facilement à mourir parce qu'on sait pas où ça mène. On n'a pas vraiment compris le truc que la mort mène à rien du tout.

Zheng était la seule personne vivante à la comprendre. Lui qui était homo, minuscule et chinois lui avait appris à aimer son immense corps d'Africaine, dont elle savait pas trop quoi foutre à l'époque.

— Ti as colps palfait !

Il ne craignait pas les superlatifs, Zheng, et il aimait parodier le chinois.

— J'aime pas ma gueule.

— Ti aimes pas ta gueule, ti es ine tlès, tlès glande conne. Ti as tlès, tlès, tlès, belle gueule, tlès, tlès, typée.

Un jour il lui avait demandé comment elle faisait pour se caresser, elle avait répondu sourdement qu'elle savait pas le faire, qu'elle l'avait jamais fait. Ce qui évidemment était faux, elle se frottait à tous les coussins depuis qu'elle avait cinq ans, mais elle n'appelait pas ça se caresser puisqu'elle se touchait pas.

— Je me touche pas ! ça compte pas !

Ce qui l'avait bien fait rire.

— Maintenant, tu sais que ça compte !

Oui, maintenant elle savait, et elle savait qu'elle savait. Elle avait toujours su en fait comment cramer, abuser d'elle-même jusqu'à épuisement. C'était sa seule liberté, de se caresser, sa colère secrète. Les rires de cette folle de Zheng lui avaient libéré l'esprit en même temps que les doigts, sa gaieté brûlante lui avait appris à être une femme même sans coussin, bordel, à être sa propre victoire.

V

SUISSESSE A CHAUD AUX FESSES

Elle se réveilla en pensant à Zheng, ou peut-être rêvait-elle de lui, c'était un rêve récurrent. En tout cas, elle se réveilla avec la brutalité essoufflée avec laquelle elle se réveillait depuis qu'elle était à l'hôpital.

Et merde, l'inspecteur Toulmonde !

— Bonjour, mademoiselle Tulasigwa.

— Bonjour, monsieur l'inspecteur.

— Tulasigwa, c'est bien votre nom ?

— Oui, Tulasigwa, c'est bien mon nom.

— Véronique Tulasigwa ?

— Véronique, oui, mais tout le monde m'appelle Suissesse.

— Vous êtes suisse ?

- Oui.
- Votre père est suisse ?
- Non.
- Il est quoi, votre père ?
- Il était rwandais, il est mort quand j'avais quinze ans
- C'est un nom rwandais, Tulasigwa ?
- Oui.
- Oui ?
- Oui.
- Je ne pense pas que ce soit votre nom, mademoiselle, dit-il en la regardant lourdement.
- Qu'est-ce que vous dites ?
- Je ne pense pas que vous soyez suisse, ni même rwandaise.
- Pourquoi dites-vous ça ? J'ai mes papiers.
- Non, c'est moi qui les ai.
- Il suffit d'être une Noire pour être soupçonnée de faux papiers ou quoi ?
- Je pense que c'est vous qui avez massacré cette fille.
- Vous êtes fou... jamais je ne ferais ça à une fille.
- Je pense que ce n'est pas en état de légitime défense que vous avez assassiné un homme et grièvement blessé un autre, mais parce qu'ils voulaient vous empêcher de frapper votre victime.
- Vous inversez les rôles, ce sont eux qui la tapaient !
- À propos du blessé, je suis autorisé à vous dire que les jours du deuxième homme ne sont plus en danger.
- Je suis vraiment très heureuse pour lui, il pourra continuer à massacrer d'autres filles.
- Ne soyez pas sarcastique, mademoiselle, vous risquez de le payer cher devant un jury.
- Un jury ?
- Un jury d'assises, vous allez être inculpée pour meurtre, mademoiselle.
- Ça puait de partout, ça puait.
- Inculpée pour meurtre ?
- Elle pouvait faire comme lui, après tout, répéter tous les derniers mots de ses phrases, comme ça on n'irait pas loin, et, justement, elle voulait pas que ça aille loin.
- C'est de la folie, inspecteur, je suis couturière, je n'ai rien à voir avec ces méthodes de truand.
- Vous prenez des leçons de combat depuis plusieurs années.
- Il avait bossé, comment il savait ça ?
- De la boxe ! De la boxe ! C'est un sport ! On utilise rarement des lames et des pistolets en boxe, vous savez, je ne suis pas entraînée à tuer.
- Un homme est décédé, mademoiselle, et il y a un blessé grave, vous devriez remettre votre ironie à plus tard.
- Si ces hommes sont ce que je suppose qu'ils sont, j'ai zéro regret.
- Et que supposez-vous qu'ils sont ?
- Des hommes de main de proxénètes, ou des proxénètes eux-mêmes, un truc comme ça.
- Un truc comme ça.
- Oui, un truc comme ça, ou des affaires de drogue.
- De drogue ?
- Vous ne pouvez pas arrêter de répéter tous mes derniers mots, c'est agaçant à la fin.
- On me l'a souvent dit. Et pourquoi pensez-vous cela ?

— À leur façon de taper sur la fille. Ils n'étaient pas en colère, c'était une punition.

— Nous n'avons aucune preuve, aucun témoignage que ce soit vos deux victimes qui aient frappé Melle Durère.

— Ils étaient trois.

— Aucune trace d'un troisième, et la jeune femme maintient que c'est vous qui l'avez agressée.

— Je vous dis qu'ils étaient trois à la rouer de coups de pied, je les ai vus, je me suis battue avec eux, c'est votre travail de prouver que je dis la vérité.

— Oui, dit-il les yeux de nouveau dans sa fenêtre, comme c'est notre travail de vérifier vos papiers, ce que nous avons fait. Votre passeport est un faux, mademoiselle Tulasigwa.

Ah ! Là, ça chauffait plus, ça brûlait.

— Je ne comprends décidément rien quand vous parlez, inspecteur.

— Vous comprenez très bien, mademoiselle. Votre passeport est un faux et je cherche à savoir qui vous êtes.

— Mais non, enfin ! J'ai ce passeport depuis mes dix-sept ans. Il m'a été remis par la mairie de Lausanne quand j'ai été naturalisée suisse. Est-ce que vous me menacez, là ?

— Un passeport au nom de Melle Véronique Tulasigwa vous a en effet été remis dans des conditions que j'ignore, mais il dissimule votre véritable identité.

— C'est mon passeport.

— Non, mademoiselle. Ce passeport est un faux. C'est un vrai passeport, mais ce n'est pas le vôtre. Nos experts ont déterminé que la photo avait été changée, le maquillage est particulièrement bien réalisé, c'est ce que nous appelons « un travail d'ambassade ». Mais c'est un faux.

— Mais non !

— Vous ne vous en sortirez pas en niant des faits établis.

— Rien n'est établi du tout.

— Comment expliquez-vous que ce passeport qui n'est pas le vôtre soit devenu le vôtre ?

— Je ne sais pas, c'est mon passeport, je ne l'explique pas.

— Je n'ai pas trouvé votre carte d'identité.

— Je l'ai perdue il y a deux mois.

— Où êtes-vous née, mademoiselle ?

— À Kigali, au Rwanda, mais je suis suisse. Je suis arrivée en Suisse à deux ans, avec mon père, j'ai été naturalisée à dix-sept ans, quand mon père est décédé. Il était retourné au Rwanda, pour la famille, au pire moment des événements.

— Des événements.

— Oui, du génocide. Vous n'avez peut-être pas entendu parler de ça dans la police française ?

Toulmonde leva un œil méchant. Suissesse se dit que ce n'était pas le moment de provoquer ce faux gros con avec ses conneries à elle.

— Mon père a disparu. Il est considéré comme décédé par les autorités rwandaises. C'est facile à vérifier.

— Facile à vérifier.

Et il dit ça en regardant de nouveau par la fenêtre. Il tapotait sa lèvre inférieure, il scrutait le ciel comme si c'était lui qu'il interrogeait. Il répéta « facile à vérifier », puis son regard revint vers elle, un autre regard, pas lourd, pas lent, comme il était souvent, non, un regard dur, un sale regard de flic, se dit Suissesse.

— Noms, prénoms exacts du père, de la mère, des ascendants, des frères et sœurs. Je veux connaître les adresses. Celle où vous êtes née, celles où vous avez vécu, où vos parents ont vécu, je veux les biographies de tout le monde.

— Presque tout le monde est mort.

— Nous allons chercher des témoins de tout ce que vous me racontez, et vous avez très intérêt à ce que nous en trouvions, vous avez très intérêt à coopérer, mademoiselle Tulasigwa.

— Certainement.

— Sinon ce n'est pas de l'hôpital dont vous aurez marre. Et pour longtemps. Et il ne regardait plus du tout par la fenêtre.

VI

DUR, LES FLICS !

Ça leur prit cinq jours, aux flics, et des tas et des tas d'allers-retours, par téléphone, par mails, même par courriers papier, même par fax, comme au siècle dernier, tout ce qui pouvait faire sortir une info quelconque sur Véronique Tulasigwa, née à Kigali le 17 juillet 1985. Ils joignirent les ambassades du Rwanda en Suisse, en France, divers ministères à Kigali, des polices, des administrations partout, tout un cirque perfectionné qui dura un bon moment, mais à cela Suisse était très bien préparée, et depuis longtemps.

Elle tint le coup devant l'adroit inspecteur. Elle eut plus de mal avec le nombre, à répéter indéfiniment les mêmes trucs aux multiples collègues de l'inspecteur qui passaient la voir dans sa chambre d'hosto. Ça lui faisait un drôle d'effet qu'ils viennent à elle, comme si elle menait le jeu. Mais elle ne menait pas le jeu. Sueurs froides, sueurs froides. Elle savait que sa bio était plus vraie qu'une vraie, puisqu'elle était vraie. C'était seulement celle d'une autre. Les employés des ambassades du pays de son père, comme elle nommait son vrai pays dans sa tête, avaient très bien travaillé parce qu'ils avaient été achetés très cher par des diplomates chinois. Eh oui, Zheng s'était mis en tête de réaliser un changement d'identité parfait et, pour une fois, il avait demandé quelque chose à son père. Ça n'avait posé aucun problème apparemment, sauf des problèmes logistiques, et ça continuait à rouler jusqu'à maintenant, l'ambassade du Rwanda lui renouvelait son faux passeport avec régularité sans le moindre souci.

Devant les flics, elle accomplit très vaillamment sa part du boulot. Elle connaissait tous les détours de cette vie empruntée à une décédée rwandaise, tous les détails, toutes les incongruités. Les « témoins », suisses et rwandais, dirent tout ce qu'il y avait à dire, les papiers aussi dirent ce qu'ils avaient à dire, mais Suisse craignait une fausse note. Comme disait Toulmonde, qui ne croyait pas si bien dire, ç'avait été du travail d'ambassade, du travail de pros, mais la partie suisse de la vie de Melle Tulasigwa restait quelque peu dangereuse à photocopier, et elle dormait de plus en plus mal.

Le cinquième jour après le déclenchement de la machine policière, Suissesse était toujours sans nouvelles de Toulmonde, et elle commençait à péter les plombs. Ils allaient trouver, ils allaient trouver, ça n'allait pas tenir ce truc que Zheng s'était amusé à planifier. Merci, mon mort, t'es gentil, mais ça va foirer, ton plan génial ! Elle n'y croyait plus, elle dormait mal, l'interne avait changé, c'était une nouvelle qui l'avait remplacé, revêche comme un huissier. Dès qu'elle vous regardait, on savait qu'on était en danger, dès qu'on lui posait une question à laquelle elle répondait les yeux au ciel, on savait qu'on était la patiente condamnée. Suissesse l'aurait descendue avec plaisir, après tortures adéquates, genre seringues plantées dans les yeux. En plus, l'épaule tardait à cicatriser, ça la brûlait, elle avait des maux de tête à n'en plus finir, et, surtout, elle en avait marre d'avoir peur sans cesse qu'ils découvrent quelque chose sur elle.

— Votre mère est également décédée, je crois.

— Oui. Peu de temps avant mon père, j'avais quatorze ans, mais elle était restée au Rwanda.

— Ah bon ! Pourquoi ?

— Je crois qu'ils ne s'entendaient plus.

C'était bien la centième fois qu'elle répondait à ces questions, mais comme les interlocuteurs changeaient, elle ne pouvait même pas s'en plaindre. Là, c'était un grand boutonneux qui les lui posait, quand l'inspecteur Toulmonde entra dans la chambre. Il fit signe à son collègue de dégager. Il était plus lourd et plus lent que jamais, mais dès qu'il s'assit et qu'il posa les yeux sur elle, Suissesse comprit qu'elle avait gagné. Quoi, elle ne savait pas encore, mais il avait l'air triste du chien qui n'a pas trouvé la balle.

— Bonjour, mademoiselle Tulasigwa.

— Bonjour, inspecteur Toulmonde.

Ça faisait trois jours qu'elle ne l'avait pas vu à l'hôpital.

— Le docteur dit que vous pouvez sortir demain, c'est ça ?

— Oui, c'est ce qu'il m'a dit à la consultation ce matin. Ce n'est pas trop tôt.

— Pas trop tôt.

Maintenant, ça la faisait rire. Lui ne riait pas.

— Où en êtes-vous avec moi, inspecteur ?

— Peu importe où j'en suis, moi. Tout va à peu près bien pour vous.

— À peu près ?

— Il reste une inconnue. Pourquoi la photo a-t-elle été changée sur votre passeport ? Et par qui ?

Elle remarqua qu'il avait dit « votre passeport ».

— Pour moi, c'est mon passeport, avec la même photo depuis que je l'ai.

— Oui, oui.

— Et Melle Durère ?

— Elle ne quittera pas l'hôpital avant plusieurs semaines. Elle est très, très amochée.

— Vu comment ils tapaient.... Euh... elle maintient ses déclarations ?

— Ses déclarations ?

— Que c'est moi qui l'ai agressée.

— Non, elle ne les maintient pas.

Tatatatata !!!

— Elle a été obligée de revenir dessus devant les faits avérés.

— Quels faits ?

— Quoi que vous en pensiez, on a travaillé, mademoiselle, et pas seulement à votre charge.

Tout le reste, il le dit à la fenêtre, d'une traite, mais avec sa lenteur exaspérante.

— Le médico-légal estime impossible qu'une seule personne, de plus une jeune femme, même entraînée comme vous l'êtes, ait pu infliger autant de dommages sur un corps, surtout en si peu de temps. Les fractures ont été provoquées par une très grande violence des impacts, qui suggère encore un homme, ou mieux, des hommes, et puissants, ou professionnels. Je penche pour le professionnel.

Suisseuse pensait que non. C'étaient des casseurs à la manque, mais presque plus dangereux d'être des nases.

— Des professionnels ? Que j'aurais réussi, moi, à...

— Le couteau n'est pas un couteau anodin, et, sans rentrer dans les détails, le pistolet non plus. C'est vrai que, de nos jours, on trouve des armes de guerre partout.

Elle n'aimait pas l'idée de professionnels, des professionnels et noirs ça sentait un peu trop son père.

— Mais qui c'est, ces types ?

— Nous n'avons rien sur eux, que des banalités de petits trafics. Ce sont des Français, nés à Montreuil.

— D'origine africaine ? De quel pays ?

Le coup d'œil qu'il lui jeta ne fut pas lent du tout.

— Pourquoi ?

— Pour rien, pour savoir.

Il dit la suite à la fenêtre,

— D'autre part, l'étude balistique et le médico-légal confirment également vos dires sur la bagarre avec vos agresseurs. Les impacts des coups correspondent à votre récit, les traces de balles également, et sur vous et au sol à l'endroit que vous avez désigné. La légitime défense paraît avérée.

— C'est pas trop tôt.

— Et puis, dès le début, nous avons un témoin qui reprenait une partie de vos déclarations.

— Dès le début ?

— Oui. Comme vous, il affirme qu'ils étaient trois à la battre à coups de pied, et qu'ils se sont retournés contre vous à votre appel. Vous êtes efficace en bagarre de rue.

— Mais alors ?

— Mais alors ?

— Pourquoi ne pas m'avoir crue ?

— Votre faux passeport m'incitait à aller voir plus loin, mademoiselle. Il continue d'ailleurs à me poser un problème. Mais j'ai tort. Toutes les vérifications ont tourné en votre faveur. Ça peut être un défaut de fabrication, une retouche. C'est l'avis de mon chef, donc c'est vrai.

Il poussa un gros soupir en prenant la fenêtre à témoin, et puis il retourna son regard vers elle. Sans aucune animosité, se dit Suisseuse, avec même une sorte de grimace qui pouvait ressembler à un sourire.

— Vous n'êtes pas Véronique Tulasigwa.

— Vous êtes têtu.

— Têtu.

— Il paraît que c'est une qualité pour un policier.

— Vous êtes libre, mademoiselle.

— Vraiment ? Il n'y aura rien d'autre ? Avec la justice ?

— Vous serez convoquée par le juge d’instruction, évidemment, et plus d’une fois. Mais je crois à un non-lieu.

— Malgré le... meurtre ?

— Il n’y a pas eu meurtre.

— Pardon ?

— Les deux hommes sont mal en point tous les deux, mais vivants.

— Vous m’avez menti ?

— Je le crains.

— Ça alors, vous exagérez ! Ce sont des moyens...

— De basse police, oui. La police est rarement haute, vous savez.

— Vous exagérez. Ça m’a cassé, de penser que j’avais tué quelqu’un.

— C’était le but.

— Vous exagérez.

— Je n’ai pas compris ce qui s’est passé dans cette affaire, mademoiselle, mais prenez garde à vous, ces trois hommes ne vont pas vous aimer. Ou bien d’autres. Je vous salue, mademoiselle Tulasigwa.

Il allait sortir.

— À propos, nous avons identifié le troisième de vos agresseurs.

— Ah bon ! Très bien. Il dit quoi, lui ?

— Il ne dit rien. Il a disparu.

— Disparu ?

— Vous faites comme moi, maintenant ? Je vous conseille de disparaître, mademoiselle. Et il ferma doucement la porte.

VII

LE COLOSSE DES SABLES

Les Sables-d’Olonne, en hiver, c’est pas terrible, se disait Suissesse, même vus d’un appartement du front de mer au dernier étage d’un très laid immeuble des années soixante, avec balcon et baie vitrée sur l’océan. Ce jour-là de février, « jour de dépression », comme dit la météo pour dire « sale temps », l’océan avait oublié qu’il pouvait être bleu. Cette saleté d’eau salée était du même gris casserole que le ciel, ouais, un gris qu’on aurait dit fait exprès pour se tirer une balle dans le pied. Les nuages filaient comme s’ils avaient la mort aux trousses, les crêtes d’écume filaient à l’horizontale au-dessus des rouleaux sur la plage. On voyait le vent, quoi, aussi sûr que s’il avait eu une couleur.

Elle en eut marre de regarder par la baie. Elle enfila sa parka, serra la capuche sur sa tête et sortit marcher en bottes en caoutchouc, achetées ici. Il ne pleuvait pas, enfin pas pour l’instant, et elle avait vraiment envie de marcher, elle en avait trop marre d’être seule. Putain, quelle fête, l’hiver, Les Sables ! Quelle idée elle avait eu de se planquer là ? Paris lui manquait, pourtant elle n’était là que depuis trois jours. Elle donnait des coups de botte dans les rares galets, il ne lui manquait plus qu’un labrador, ma parole, pour avoir

l'air de ce qu'elle était, une Parisienne à la mer ! Pour les bottes, la Parisienne avait hésité longtemps entre le bleu marine et le jaune, fallait pas plaisanter avec les choses importantes de la vie. Elle les avait prises jaunes parce qu'elle avait bien besoin de lumière, elle en manquait en ce moment, en ce moment c'était plutôt du noir. Doudou lui avait dit : « Casse-toi, barre-toi, tire-toi, taille-toi, fais-toi la malle, pars, si t'as toujours pas compris : mets de l'air. » L'appart était aux grands-parents de Doudou. Et la voilà sur la plage à grincer de rage en donnant des coups de pied dans rien, et sans labrador.

Les mouettes gueulaient, la mer gueulait, et, avec la capuche, elle n'entendit pas tout de suite, mais elle vit le petit geyser de sable sauter à dix mètres devant elle, puis un autre, et là seulement elle entendit le coup de feu. Tu fais quoi quand on te tire dessus sur une plage toute plate comme toutes les putains de plages ? Pfffftt ! Le sable qui gicle juste à côté de sa botte comme dans les westerns. Elle bondit en avant, galopa en zigzaguant comme une dératée. Bam ! Elle entendit le coup de feu, mais ne vit pas d'impact. Elle courut vers l'eau comme si sa vie en dépendait, et elle en dépendait, tu parles que oui, elle s'attendait à se prendre une balle dans le dos à chaque instant même en courant dans tous les sens à toute vitesse. Enfin, elle se jeta dans les vagues, fut roulée cul par-dessus tête, avala une grosse tasse très salée, elle étouffait, une autre tasse, elle essaya de se relever, mais elle fut de nouveau renversée brutalement par une claque de vague qu'elle prit dans le dos, paf ! Nez dans le sable sous l'eau, et le ressac qui l'aspirait. Ça commençait à plus le faire, elle n'allait pas mourir noyée après avoir échappé à un tireur, c'était trop con. Alors elle avala une grande bouffée d'air et c'était de l'eau. Elle sombrait vraiment, quand une poigne la prit par la cheville, elle crut d'abord à une balle, elle rua, mais ça ne lâcha pas, ça tirait ferme, ce qui avait le triste avantage de lui maintenir la tête sous l'eau. Enfin, sa tête sortit à l'air libre, on lui appuyait sur la poitrine, des grands coups, on lui aspirait la bouche, on la secouait.

Quand elle revint à elle vraiment, elle eut d'abord très mal à son épaule et elle mit du temps à comprendre qu'elle prenait des claques d'un grand barbu blond un peu colossal. Il s'arrêta de la frapper et ils se regardèrent égarés, trempés comme des soles. Sa barbe dégoulinait et il ahanait pour reprendre sa respiration, comme elle, qui ahanait aussi, mais en glougloutant nettement plus. Ils se regardaient, haletants, assis le cul dans la flotte, apparemment ni l'un ni l'autre ne comprenait très bien ce qui venait de se passer. Elle se mit à tousser à s'en déchirer les tissus, elle crachait ses boyaux, elle dégueula toute l'eau de mer qu'elle avait avalée, il se bougea pour lui taper dans le dos, elle n'osait pas grogner, mais il lui faisait un mal de chien à l'épaule avec sa main de bûcheron.

— C'est... bon... c'est bon... Ça... ça va, ça va... Merci.

— Y a pas... y a pas... y a pas... de quoi.

— Un peu... quand même. Je me noyais. Vous m'avez sauvé la vie, je crois bien.

On n'a pas l'air cons à souffler comme des phoques, se dit-elle. Elle regarda autour d'elle avec suspicion, où était passé le tireur ? Peut-être ce blond le savait, mais il est pas blond, c'est blanc qu'il est ! Ouais, il était blanc de cheveux, il avait pas beaucoup de dents et il eut bien du mal à redresser sa grande carcasse, faut dire qu'il avait un bide à rendre jaloux un tonneau de bière, mais bon, ce vieux gros l'avait tirée de la flotte, alors tais-toi.

— Faut pas faire ça, mademoiselle.

Évidemment, elle allait se faire engueuler, surtout que d'autres gens arrivaient en courant. Et merde, y avait même un policier municipal.

— Mais qu'est-ce qui vous a pris ? Tout habillée.

En fait sur la dizaine de personnes, il n'y avait que le flic qui gueulait. Les autres la regardaient. On croirait qu'ils ont jamais vu une Noire, ma parole.

— Je m'excuse, je m'excuse. C'est mon foulard, il vient de ma mère, elle est morte, j'y tiens tellement, c'était son foulard. Il s'est envolé, j'ai couru après.

— Oui, et elle s'est fait renverser par les vagues, la pauvre petite. Par ce vent-là, ça se comprend.

— Venez donc prendre un chocolat chaud chez moi. Je suis le café Vendée Globe.

— Faut qu'elle se change d'abord, la demoiselle.

Tous acquiescèrent, même le flic.

— Ben, si c'était le foulard de votre maman, ça se comprend, hein.

— J'habite l'immeuble Les Flots, dit Suissesse en grelottant, je vais me changer et je redescends boire un chocolat chez vous.

— Et après faudra faire une déposition, quand même

— Nous emmerde pas avec ta déposition, Kevin, tu veux. Laisse cette demoiselle tranquille. Y a rien à déposer du tout.

Le flic maugréa, mais finit par rigoler avec les autres, et tout le monde décida de l'attendre en buvant un coup. Apparemment, personne n'avait rien remarqué. Suissesse se dit qu'au milieu d'eux, elle ne risquait rien, elle partirait ce soir.

Elle finissait son sac quand on gratta à sa porte, c'était pas normal, il y avait un code en bas. Elle s'immobilisa, mais c'était trop tard, les lumières étaient allumées dans l'appart, ils avaient vu qu'elle était là, ils avaient forcé le code, ils allaient forcer sa porte et tout serait terminé. Une rage la prit, qu'est-ce qu'elle en avait à foutre de cette vie de merde à fuir son ombre, ça suffisait, elle préférait se prendre une balle, elle ouvrit la porte d'un coup, en grand. Le vieux colosse fit un bond en arrière.

— Vous m'avez fait peur, dit-il.

— Vous aussi.

— Ah bon ? Excusez-moi. Je voulais pas... Mais pourquoi je vous ai fait peur ?

— Il y a un code en bas. Comment vous êtes là ?

— Ah oui, c'est vrai, pardon, vous ne pouviez pas savoir que je le connaissais.

— En effet, je ne pouvais pas savoir.

— Je vous dérange peut-être ?

— En fait, oui, je suis en train de finir mes bagages, je m'en vais. Cet après-midi m'a refroidie.

— Vous avez pris froid ?

— Oui, j'ai pris froid, je ne me sens pas bien. Excusez-moi, je dois vraiment partir.

— Je comprends.

Et il entra tranquillement, elle dut s'écarter. Elle ne pouvait quand même pas bloquer dehors quelqu'un qui lui avait sauvé la vie le matin même, pourtant elle en avait furieusement envie. Il était moche, il la dégoûtait avec sa barbe sale, ses cheveux gras, son ventre gras et son sourire sans dents. Mais il lui avait sacrément sauvé la vie, encore plus qu'il ne le pensait, s'il le pensait. Il avait l'air de ne pas penser grand-chose, il avait un sourire permanent sur les lèvres, ce qui avait l'avantage de bien dégager les deux chicots qui lui restaient. Mais comment il fait pour bouffer ? Le colossal vieillard regardait la mer, pourtant il faisait nuit noire.

— On voit bien les feux, malgré la dépression.

Mais qu'est-ce qu'il raconte ?

— Les feux ? Il y a des feux ?

— Je veux dire les lumières des bouées.

— Des bouées ?

Il rit de son incompréhension, et, quand il riait, sa bouche se tordait bizarrement. Suissesse s'aperçut qu'en fait, il tentait de dissimuler ses dents manquantes, mais ça foirait complet.

— Les phares, quoi ! On voit bien les feux des phares, résuma-t-il pour expliquer.

— Il y a des voitures ?

Il re-rit et se reprit.

— Pas les phares des voitures, les phares en mer.

Suissesse trouvait que ça devenait pénible.

— Comment connaissez-vous le code, au fait ?

— Oh, ici tout le monde se connaît.

Oui, oui, évidemment.

— Je vous remercie vraiment, vraiment, pour ce matin, dit-elle avec son plus doux sourire, sans vous...

— Vous saviez qu'ils étaient deux ?

Elle l'attendait pas celle-là.

— Je vous demande pardon ?

— Ils étaient deux. Un au volant, l'autre avec son arme par la fenêtre. Quand ils m'ont vu, ils ont démarré.

Suissesse s'assit sur le bord du canapé, lui resta debout.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit au policier ? demanda-t-elle.

— À Kevin ? C'est un imbécile, il n'a même pas pensé qu'un vent de surôit comme aujourd'hui ça n'emmène pas un foulard dans l'eau, mais à terre. Il n'y a bien que lui qui n'y a pas pensé, d'ailleurs.

— Pourquoi personne n'a rien dit ?

— Ils sont taiseux, ici.

— Mais vous, vous n'êtes pas d'ici ?

— Si on veut, oui, si on veut, non.

— Pourquoi vous n'avez rien dit ?

— Parce que vous ne disiez rien.

Évidemment, évidemment. Le dégoûtant était délicat, Suissesse eut honte d'elle-même.

— Je veux vous faire un bisou.

Il rigola.

— À un vieil ogre comme moi ? Une jolie fille comme vous ?

— Je ne suis pas jolie.

Et elle l'embrassa sur les deux joues.

VIII

SUISSESSE EN BATEAU

Son sauveur vivait sur un petit voilier qu'il avait fabriqué de ses mains. Le Colosse, comme le nomma définitivement Suissesse, était colossal et sociologue — enfin, il avait été sociologue. Suissesse détestait les sociologues, c'est des cons les sociologues, c'est des salauds encore plus que les flics. Elles s'engueulaient avec Doudou, là-dessus. « T'es

tapée, ou quoi ? Bourdieu, c'est un salaud peut-être ? — C'est tous des salauds, ça pense comme des juges, je les emmerde les sociologues ! » Une vraie tête de mule avec les sociologues, Suisse ! Le Colosse était à la retraite, comme sociologue. Il était d'ici, de Saint-Gilles, précisa-t-il pour personne.

— Mon père travaillait sur un caseyeur.

— C'est quoi, un caseyeur ?

— Il posait des casiers. On dit comme ça par ici, caseyeur. Il était pêcheur, quoi ! Moi, j'ai commencé pêcheur.

— J'aime pas trop la sociologie.

— Et t'aimes pas trop la mer, on était faits pour se rencontrer.

Et il rigola de son rire en biais qui essayait sans succès de cacher ses dents. Elle eut soudain envie, va savoir d'où ça lui venait, de ne pas lui cacher du tout ses fesses, de lui exposer en long et en large même, mais elle s'abstint. T'as raison, laisse tomber. Ils étaient sortis par les sous-sols de la résidence Les Flots, une petite porte derrière l'immeuble, en laissant tout allumé dans l'appartement. Suisse pensait que ça ne tromperait personne, mais bon. Ils se retrouvèrent dans une vieille 4L. Évidemment, se dit cette peste de Suisse, pourquoi pas une deux-chevaux ?

— Ça me rappelle soixante-huit, enfin, les années soixante-dix, quand je faisais de la lutte armée, rigola le Colosse.

La totale baba, quoi !

— On était cons ! Mais cons !

Suisse s'abstint d'acquiescer.

Ils arrivèrent dans un grand parking en plein air avec tout plein de bagnoles alignées à terre et tout plein de bateaux alignés dans l'eau. On appelle toujours ça un port, mais en fait ça n'a rien à voir, c'est juste du rangement, d'ailleurs, c'est payant, ça veut tout dire. Ils montèrent à bord du voilier d'une dizaine de mètres. À l'intérieur, c'était un bordel terrible, y avait tout partout qui se mélangeait, et au milieu du bordel il y avait un piano, un vrai piano droit, avec des croûtes de fromage sur le clavier et de la confiture sur la partition, Bach, excuse du peu. Un piano, tu te rends compte, sur un tout petit bateau comme ça ! Il commençait à lui plaire, le Colosse, même si le côté suisse de Suisse n'aimait pas trop son futoir total. Il y avait aussi un poêle à charbon, il faisait bon, elle était bien, les petits coups de gnole ne devaient pas y être pour rien. C'est sans doute pour ça qu'elle raconta toute sa vie à ce grand vieux mec qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Ou bien c'est le petit bout du *Clavier bien tempéré* qu'il se mit à jouer, ce qui fit pleurer Suisse, parce qu'il le jouait bien. En tout cas, elle lui raconta même la Nuit Noire, et les autres terreurs, les autres nuits paternelles. Elle raconta sa fuite en France, sa fausse identité, les documents qu'elle avait en sa possession qui accusaient son père et qu'elle conservait comme seule protection. Il l'écouta attentivement en roulant ses clopes avec des doigts jaunis de nicotine, ça non plus ça ne se voyait plus beaucoup. Suisse remarqua que ses mains tremblaient un peu et qu'il respirait bruyamment.

— Vous savez, à votre âge, ça n'arrange vraiment pas, les clopes.

— J't'emmerde, ma belle.

Étonnamment, elle dormit bien dans l'étroite couchette au matelas bien mince et sous les ronflements colossaux du Colosse.

— J'ai pensé, dit le Colosse devant leurs cafés respectifs.

— Ouais ?

— Il te retrouvera toujours. Ils t'ont retrouvée aux Sables-d'Olonne, qui est le trou du cul de la France, ils te retrouveront partout, c'est sûr, et bien plus loin que la Vendée.

— Ouais. Bien plus loin que la France.
— J'ai pensé à un truc, ça va pas te plaire.
— Que je me fasse peindre en blanc ?
Il ne releva même pas.
— Tu devrais le rencontrer.
Ça ne la mit même pas en colère.
— Jamais je ne ferai ça.
— Peut-être que c'est ce que tu devrais faire quand même.
— Vous n'avez pas compris, ce n'est pas quelqu'un de normal. Pour lui, ce qui est normal, c'est de supprimer le problème, je suis le problème. Si je le rencontrais, il me tuerait illico.
— Pas s'il n'a pas tes documents. Même si tu es morte, les documents peuvent sortir, il le sait bien.
— Ça ne les a pas empêchés d'essayer de me descendre hier, documents ou pas.
— J'ai pensé, je te dis. Le gars qui tirait pouvait t'avoir facilement, si tu avais vu le truc qui dépassait de la portière, avec une lunette sur le canon, c'était une arme de sniper. Il ne t'a pas ratée, il t'a évitée. Ils veulent te faire peur.
— Ils ont réussi leur coup.
— Ton père a peur de toi.
— Il a peur de personne.
— Tu n'es pas personne, tu es son sang, il a peur de ça, s'attaquer à son sang. Il ne te tuera jamais.
— Il m'attaque depuis que je suis née.
— Pour lui, tu n'existes pas, pour lui, tu es lui-même.
— Je ne comprends pas.
— Il ne te tuera pas, parce que tu es lui.
— C'est encore plus dégueulasse, ça me file des frissons.
— Ça te dégoûte peut-être, mais on s'en fout. Le fait est que ça te laisse une marge de discussion. Tu veux une tartine grillée ?
Elle tartina soigneusement son bout de pain, beurre salé et confiture d'orange, une tuerie.
— Elle est bonne, votre marmelade.
— C'est moi qui la fais.
Il la regardait manger.
— C'est la souris contre le tigre, tu traites ou il jouera avec toi jusqu'à sa mort.
— Je veux pas traiter, je veux la guerre.
— Il n'y a que la diplomatie qui marchera. Il faut traiter avec lui.
— Je ne veux pas traiter du tout, je veux le tuer.
— On ne tue pas son père.
— C'est les pères qui disent ça.
— En attendant, c'est toi qui meurs à petit feu.
— Comment ça ?
— Ta guerre, elle te ronge.
Ça, c'était pas faux.
— Écris-lui.
— Elle est vraiment bonne, votre marmelade.
— Pourquoi tu me vouvoies ?
— Parce que, dans mon pays, on respecte les vieillards.
— J't'emmerde.

IX

BOUM !

Elle mit du temps à rédiger la lettre — était-ce une lettre ? En tout cas, c'était adressé à son père. Il avait fallu la journée entière au Colosse pour la persuader. En fait, il s'appelait Claude, le Colosse, et Suissesse finit par le tutoyer avec peine, sous les moqueries rigolardes du soixante-huitard, qu'on ne pouvait même pas qualifier de post, c'était du soixante-huitard tout neuf.

— Tu ne peux pas vouvoyer un gars comme moi, disait-il, un marin, un gauchiste. C'est impossible.

Il y avait du vrai, mais le côté africain de Suissesse peinait à aller contre le respect dû aux anciens. Quoique marin et gauchiste — ou bien parce que, Suissesse n'aurait pas su choisir —, le Colosse était un lettré subtil. Et têtue. Il avait fini par la convaincre de prendre contact avec son père. Pour la persuader, il lui avait raconté toutes sortes de trucs horribles et vrais sur la cruauté des pouvoirs. Ça le faisait rire, ça la faisait pleurer de rage.

— Il est comme tous les hommes de pouvoir, il tue. Tous ils tuent.

— Je les tue, moi.

— Non, tu traites.

— C'est une personne immonde.

— OK, ton père est un salopard, OK, il s'est fait sur le sang des autres, OK ! Et t'en fais quoi, de ça ? Tu veux le changer ?

— Non, je veux le tuer.

— C'est toi que tu tues, en attendant, tu traites !

— Jamais je traiterai avec lui.

— On ne fait la paix qu'avec ses ennemis.

— Qui c'est qu'a dit cette belle phrase ?

— Je sais plus, un mec malin. J'en ai une autre : une mauvaise paix vaut mieux qu'une bonne guerre.

— Ouais, ouais. Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

— Non ! Pierre qui roule te casse la gueule ! Tu traites !

— Je le tue.

— En le tuant, tu te tuerais toi, idiot.

Par fatigue, elle avait fini par dire OK. Au bout d'une longue soirée de brouillons, elle avait pondu cinq pauvres lignes :

Mon très cher père,

Je suis revenue d'entre les morts pour que nous trouvions un accord de paix parmi les vivants. Si c'est aussi la disposition de votre cœur, faites-le-moi savoir de la manière qui vous conviendra, je suis à votre disposition pour la vie. Si c'est la mort qui vous intéresse, je suis toute prête à prendre le risque de la mienne pour vous délivrer de la vôtre.

Votre aînée

- Très poétique, il aime la poésie ?
- Il aime l'emphase.
- Il aime la menace ?
- Il me mépriserait sinon.
- Évidemment. On l'envoie où ?
- Il faut que je téléphone demain. Il y a une cabine au port ?
- Non, avec les portables, il n'y en a plus. Tu n'en as pas un ?
- Je n'en ai plus, je me méfie.
- Tu veux le mien ?
- Tu as un portable, toi ?
- J'ai tellement l'air du siècle dernier ?
- Oui.

Le Colosse partit d'un rire qui finit évidemment en quinte de toux.

- Y a pas à dire, le tabac, ça arrange pas.
 - J't'emmerde.
 - Ouais.
 - Mais rassure-toi, je ne m'en sers jamais.
 - Il est éteint ?
 - Non, pourquoi ?
 - Éteins-le, s'il te plaît.
 - Tu sais, même éteint, ça peut transmettre des infos.
 - Oui, mais c'est plus difficile. Tu es drôlement renseigné, dis donc !
 - La sociologie mène à tout.
- Et il rit comme un colosse.
- Fais attention, tu vas tousser.
 - J't'em...
 - Oui, je sais.

Ils burent un dernier coup et allèrent chacun dans leur couchette, Suisse dans le carré, et lui dans une petite cabine séparée qui prenait tout l'avant du bateau. Suisse entendit qu'il ne ronflait pas, elle se dit qu'il ne dormait pas. Je le fais ? je le fais pas ? Elle connaissait la réponse, toujours elle le faisait. Elle ouvrit doucement la petite porte du poste avant et attendit, plantée nue devant la couchette double qu'il comblait presque complètement.

- Tu dors ou tu fais semblant ?
- Il ouvrit les yeux et la regarda.
- T'es trop timide pour tutoyer, mais pour le reste ça va, lui dit-il.
 - Ouais.
 - Ouais.
 - Tu veux de moi ? insista-t-elle.
 - J't'emmerde.
 - Sérieusement.
 - T'es trop belle pour moi.
 - Pas la gueule.
 - La gueule aussi.

Et il se retourna, le nez vers la coque.

Bon, c'était les risques du métier de dragueuse, se prendre gentiment une taule.

Le lendemain matin, elle alla à la poste, parce qu'évidemment, le portable du Colosse était en rade de réseau. Il voulait y aller, lui, il disait qu'elle risquait de se faire repérer par les mecs.

— Il faut que ce soit moi qui parle à mon frère.

— Prends le bus, ne prends pas la 4L, elle est reconnaissable.

Ça, c'était sûr. En attendant le bus, elle remarqua qu'il faisait enfin soleil, un si beau soleil d'hiver qu'elle avait oublié que ça pouvait exister. Tout pimpait, rutilait, même les voiliers plastoc étaient beaux à voir. La dépression était passée, c'était la saute au noroît, comme avait dit le Colosse hier soir, avant qu'elle se prenne sa taule — dommage, elle aurait aimé.

La femme du guichet à qui elle demanda de pouvoir téléphoner la regarda comme on regarde une merde. « Nous n'avons plus de cabine, mademoiselle. — Ah pardon. Comment je fais ? » Démerdez-vous, elle ne le dit pas, mais elle le pensait tellement que Suissesse sortit pour ne pas la taper, c'était pas le moment de taper. Il y aurait peut-être une cabine au Vendée Globe. Il n'y en avait pas, mais elle fut bien accueillie. Mais où elle était passée, la demoiselle ? Elle prendra bien un chocolat. Elle prit un chocolat, au Vendée Globe, elle prenait des chocolats. Bien sûr qu'il n'y avait plus de cabine, mais elle pouvait téléphoner derrière. Pour l'Afrique ? Ah bah, évidemment qu'elle appelait l'Afrique, la petite.

— Vous inquiétez pas, c'est gratuit pour partout, notre fils, il est au Mexique, alors on a pris du gratuit.

Ça dura assez longtemps, pour avoir son frère, il allait tomber dans les pommes quand il entendrait sa voix, ça faisait un moment. Elle aimait beaucoup son petit frère, ou plutôt elle l'avait beaucoup aimé, il était si léger, si souriant. Depuis, il lui en voulait certainement d'avoir disparu dans la nature. La dernière conversation avait été plutôt froide, du coup, elle n'avait plus appelé, il allait vraiment tomber dans les pommes.

Quand elle lui dit son nom, ça commença par un grand silence.

— *T'es où ?*

— *En France.*

— *Pas de nouvelles depuis trois ans.*

— *Deux ans.*

— *Papa continue à te chercher partout.*

— *Ah bon ?*

— *Ils vont te mettre la main dessus, c'est sûr, et tu vas dérrouiller.*

— *J'ai une lettre pour lui.*

— *Une lettre ? Tu le menaces ?*

— *Non. Je lui écris. Je l'envoie où ?*

— *Lis-la-moi.*

— *Non.*

— *Si tu ne me la lis pas, je raccroche.*

Elle raccrocha. Elle attendit, elle espérait ne pas se tromper. Elle décrocha dès que ça re-sonna.

— *Qu'est-ce qui te prend ?*

— *Tu ne me menaces jamais ! jamais !*

— *Idiote.*

Il lui donna une adresse.

— *Peut-être à bientôt, dit-elle.*

— *J'espère vraiment pour toi.*

Il raccrocha, elle raccrocha, il était plus du tout souriant comme frère. Elle revint au bar.
— Il va être froid, votre chocolat.

Elle alla reprendre son bus. Son frère était donc passé du côté paternel, normal, après tant de temps. Elle gardait un petit espoir, parce qu'il ne figurait sur aucune photo officielle, il n'apparaissait jamais. Elle s'était trompée. Il devait porter des lunettes américaines à présent, avec plein de portables partout. Il faisait presque chaud au soleil, à l'arrêt du bus. Le Colosse avait dit qu'ils allaient faire un petit tour en mer cet après-midi, qu'il rangerait un peu pendant qu'elle téléphonerait. Il fallait qu'elle en profite pour faire trois courses, il voulait lui faire du fromage blanc façon lyonnais, de la cervelle de canut.

— C'est quoi ça ?

— Tu sais pas ce que c'est les canuts ?

Non, elle savait pas la révolte des tisserands lyonnais, leur massacre. Alors il lui chanta la chanson des canuts, avec sa voix de basse cassée par les clopes, il chanta la peine des canuts, la rapacité sanguinaire des patrons !

C'est nous les canuts

Nous allons tout nus

— Eh oui, rigola-t-il, ça fait pleurer !

— Écoute celle-là, lui dit-elle.

Et elle chanta à son tour, en créole, la peine des Haïtiens, la rapacité sanguinaire des colons :

Merci bon Dieu

Mési Bondyé

Misère est finie pour nous

Mizè ya fini pou nou

Mizè ya fini pou nou

Donc, elle avait acheté du fromage blanc comme demandé, et entier, hein ! pas de l'allégé de mes deux, et plein d'autres trucs bien lourds avec, elle se traînait un sac de dix tonnes. Il fait chier, quand même, je pouvais prendre la 4L ! En portant, tirant son sac vers les bateaux, elle le voyait de loin qui s'agitait sur le pont, à mettre les voiles en place, un foc claquait dans la brise légère, c'était joli. Elle était plus très loin quand le bateau explosa. Il explosa vraiment, il se souleva un peu de l'eau et éclata. Des débris retombaient de partout autour d'elle. Elle lâcha son sac, fit demi-tour en courant vers la 4L, prit la clé sous le tapis, démarra comme elle put, et partit, elle n'avait pas la moindre idée où.

INCENDIE

Elle hurlait au volant, elle pensait à rien, à personne, elle hurlait. Elle hurla longtemps, jusqu'à se péter la voix, elle savait pas du tout où elle allait, elle prenait n'importe quelle route, la nuit arriva elle roulait encore. Elle tomba en panne d'essence vers quatre heures du matin sur une départementale paumée, sans un rat, et c'était ce qu'il lui fallait, pas un rat. Il faisait nuit noire, elle marcha jusqu'à épuisement, se coucha par terre dans une petite baraque de cantonniers en bord de route et elle dormit un peu, d'un sommeil merdique. C'est vers sept heures, dans un routier bondé, devant un troisième café, que la rage folle qui lui tenait lieu de vie depuis l'explosion la lâcha. Mais pas la douleur. Elle pleurait en douce en buvant ses cafés. Les larmes l'aidèrent à revenir, à remettre un peu de raison dans sa tête, fallait survivre. Première question : elle avait largué ses tueurs ou pas ? S'ils avaient eu le temps de poser une bombe, ils avaient eu celui de coller un mouchard sous la 4L, donc elle avait rien largué du tout, ils l'avaient laissée filer exprès. C'est le Colosse qui avait raison, le tigre jouait avec la souris et il remettrait sa patte sur elle dès qu'il voudrait. Ou bien sa panne d'essence avait déjoué leur filature, son circuit à pied les avait paumés, et pour l'instant ils ne savaient pas du tout qu'elle buvait des cafés dans un routier sur le bord de la N149. Courage, ma fille, barre-toi vite fait d'ici, t'as une chance qu'ils perdent ta trace, faut pas la rater, évanouis-toi.

Elle paya, se refit une tête aux toilettes, ôta son informe doudoune et vint s'accouder au bar en se cambrant léger, son jean était collant, on a les armes qu'on a. Elle demanda assez fort à la taulière si elle ne connaissait pas un chauffeur qui remontait vers Paris, un des mecs derrière dit assez fort que lui, oui, il remontait sur Paris, et qu'il n'y avait pas de problème. Elle débarqua porte de Pantin après avoir dormi sans arrêt, il lui avait passé sa couchette et il l'embrassa sur les deux joues pour lui dire au revoir.

— Tu me téléphones si t'as besoin de bouger, lui dit-il en lui donnant son numéro, je fais Paris-Bayonne.

La vie n'était pas qu'un tas de fumier.

Porte de Pantin, elle avait pensé à Jean-Marc, un copain techno de boulot, mais pas trop copain, si bien que ses gentils gardes-chiourmes à distance ne devaient pas l'avoir dans leurs radars. Il habitait Pantin, une vraie maison où elle avait déjà dormi en retour de tournée, elle savait qu'elle pourrait rester là quelques jours en attendant de trouver ce qu'elle allait faire d'elle-même. Elle se pauma un peu dans Pantin et sonna enfin à sa belle porte blanche refaite de ses mains qui savaient tout faire. Elle re-sonna, que dalle ! Elle s'assit sur les marches, attendit un bon bout de temps — on sait jamais, il peut arriver. De toute façon, elle savait pas où aller, ou plutôt si, elle savait trop bien. Elle mourait d'envie d'aller chez elle, rue de la Mare, dans sa minuscule maison à un étage, arrangée patiemment de ses mains à elle, et surtout de celles de Doudou. Elle résista à sa « maison de poupée », comme l'appelait Doudou, mais pas à son besoin de Doudou.

Elle reprit le métro, la ligne 7, changea à Gare de l'Est, prit la 5, changea à Répu, prit la 9 jusqu'à Mairie de Montreuil. Dans le métro, elle regardait derrière elle sans arrêt. Aux changements, elle attendait la dernière seconde pour sauter hors de la rame, quitte à se faire engueuler. Elle était sûre de ne pas être suivie, si on peut être sûr de ça. Elle ne

savait pas si la puce de sa carte bleue pouvait la tracer partout où elle allait, mais elle ne pouvait pas s'en passer, de sa carte. Il fallait bien retirer des sous. À Mairie de Montreuil, elle prit le long escalator pour sortir du métro, parce qu'elle pouvait regarder derrière elle en montant. Personne de suspect. Elle remonta la rue de Romainville, jeta un coup d'œil à l'impasse qui menait à l'atelier de Doudou, la dépassa sur cent mètres. Personne à l'horizon, elle fit demi-tour, redescendit vers la voie sans issue en scrutant l'intérieur des voitures stationnées, prit le cul-de-sac, qui était vide, sans voitures garées — il n'y en avait jamais, c'était un accès camion. Elle était toute douce, cette impasse, avec son air de province endormie, elle était comme d'habitude, quoi. Elle avança en se disant qu'elle était tapée, qu'ils devaient l'attendre là, c'était sûr. Elle continua d'avancer jusqu'au portail de tôle qui ouvrait sur la cour. Avant de voir, elle sentit, ça sentait le brûlé froid. Elle fit sauter les scellés qu'il y avait sur la porte, en la poussant, elle vit la carcasse de poutrelles noircies et de tôles ondulées, ce qui restait de l'atelier, elle vit le vélo de Doudou, cramé dans un coin, son cœur commença à battre comme un cinglé. En se retournant, elle vit la tache blanche du papier négligemment scotché au dos du portail, et qui remuait dans le vent.

*Ma très chère aînée,
La paix n'est pas la disposition de mon cœur, parce que je n'ai pas de cœur,
j'espérais que tu l'avais compris.
Ton amie est morte, si tu veux qu'elle revienne à la vie, rends-moi les documents
qui m'appartiennent. Après quoi, je te tuerai.
Ton très cher père.*

Et c'était signé, de son vrai nom de vrai président. Donc Doudou est vivante, se dit Suisse en refermant le portail.

Elle ne retourna pas chez Jean-Marc, elle n'irait plus chez personne, puisqu'il se servait de ses amis pour la faire chanter. Ils vont tous y passer, si ça continue. Personne, je ne verrai plus personne. Elle reprit le métro, changea dix fois de rame, dix fois de ligne pour tromper un suiveur éventuel. Elle allait au hasard, elle pensait à rien d'autre que disparaître de leurs radars. Elle sortit Porte d'Orléans, marcha le long du très large trottoir de la N20, vide à cette heure-là, comme ça elle était sûre de pas être suivie. Elle dormit mal dans un café-hôtel pourri du bord de la route et dans un bruit incessant de bagnoles.

Le lendemain, elle discuta le prix de la chambre si elle restait un peu plus longtemps. — Je t'en fais une dans les combles, à deux cents balles la semaine, tu trouveras pas moins.

Elle se dit : Non, je trouverai pas moins, mais je trouverai pas pire non plus. Pas de douche, les chiottes sur le palier, un vasistas plein ciel au carreau cassé, c'était parfait. Au moins, il y avait une plaque électrique pour le Nescafé. Elle apprit qu'on était à Montrouge et ça, ça le faisait, elle était bien certaine de connaître personne à Montrouge. Je vais me fondre dans le bitume de la banlieue sud. Elle resta toute la journée allongée sur le mauvais pieu, la tête dans ses plans. Elle dîna en bas au café, un couscous brochette tout ce qu'il y avait de correct. Elle descendit deux bouteilles de gris en se disant que c'était beaucoup trop et elle eut du mal à remonter l'escalier, qui en plus était raide, moins raide que moi, toujours ! Elle se coucha, s'endormit instantanément. Le gris avait du bon.

XI

NUIT D'ENFANCE

Suite

C'était son père qui l'avait réveillée en pleine nuit à l'hôtel Beau Rivage, son père lui-même, et c'était bien la première fois de sa vie.

— Prends une douche et habille-toi.

— Mais quelle heure il est ?

— Trois heures. Fais ce que je te dis et va m'attendre dans ma chambre dans une demi-heure. On t'a trouvé une autre chambre dans l'hôtel, où tu seras plus tranquille.

Elle obéit sans discuter, personne ne discutait jamais un ordre du Président. Elle resta sous la douche dix secondes, sauta dans ses vêtements, et alla frapper à la porte de communication qui séparait les deux chambres, ou plutôt qui séparait sa chambre de l'immense suite de son père. Personne ne répondit. Elle ouvrit timidement, elle ne vit personne dans ce qui était la chambre à coucher à proprement parler. Elle attendit un peu, elle dormait debout en fait. En s'approchant à moitié endormie, elle entendit de drôles de bruits, elle pensa à des bruits d'entraînement. Son père faisait de la boxe tous les jours avec un partenaire ou un punching-ball. Elle s'avança, elle savait qu'en plus des deux salles de bain, il y avait plusieurs petits salons. Elle prit le petit couloir qui desservait les salons. Le premier était vide, même pas allumé, les bruits devaient venir du second, mais non, il était vide aussi, mais il y avait de la lumière derrière la porte de la salle de bain qui donnait dans le fond. Elle n'avait pas peur, parce qu'elle ne s'apercevait pas qu'elle enfreignait des ordres, elle aurait dû appeler, mais vraiment elle dormait encore, elle réentendit les bruits sourds qu'elle ne comprenait pas, avec aussi des sortes de halètements. Elle ne pouvait pas s'empêcher d'avancer, comme un papillon attiré par la lumière qui va le griller. Elle regarda par la fente de la porte, son œil tomba sur deux hommes de dos et un visage de profil. Le lourd visage souriant de son père était tout près, tout près d'une pastèque, mais une pastèque qui grimaçait, avec un pieu planté dans la bouche, une main retira le pieu, et la pastèque hurla. Suissesse se jeta en arrière et tomba le dos par terre.

La porte s'ouvrit avec fracas, son père dans l'embrasure, gigantesque, avec des pattes de loup à la place des mains et d'immenses ailes noires dans son dos qui dégoulaient de sang.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Vous m'avez dit...

— Je t'ai dit dans une demi-heure, et dans ma chambre. Retourne dans ta chambre.

Elle ne bougea pas.

— Tu veux voir, et bien regarde.

Il la prit par le bras et l'entraîna dans la salle de bain. Elle grelottait. Il la planta là et se rapprocha de la baignoire, où la tête innommable geignait.

— Apprends ton métier.

Il souriait, il posa les deux mains sur la tête et l'enfonça dans l'eau. Les pattes du crabe gigotèrent, avec des éclaboussures qui l'atteignirent au visage. Ça dura longtemps. Elle

vacillait. Un silence se fit, une immobilité dans la baignoire, et puis son père sortit de l'eau ses mains gantées de caoutchouc noir. Il saisit un pistolet aussi noir et brillant que les gants, il vint prendre sa main, l'amena près de la tête, qu'il retira de l'eau en la tenant par les cheveux. Il mit l'arme dans sa main, la braqua vers la tête, mit le petit doigt de l'enfant sur la gâchette, et lui dit :

— Tire.

Elle ne tira pas. Pas parce qu'elle ne voulait pas, parce qu'elle était morte.

— Tire.

Alors elle tira, pas parce qu'elle voulait. Parce qu'elle était encore vivante, peut-être. En tout cas, elle tira. Oui, elle appuya elle-même son doigt sur la gâchette. La pastèque noire éclata, ensanglanta l'eau. Il lui reprit l'arme, lui tapota la joue. Il fit un signe à un des deux gardes du corps, qui lui prit la main et la tira doucement hors de la salle de bain. Il l'accompagna jusque dans sa chambre, regroupa ses affaires, les mit soigneusement dans son sac, et l'emmena au dernier étage de l'hôtel, dans une toute petite chambre sans luxe. Elle se coucha. Elle frottait ses mains l'une contre l'autre pour essuyer le sang, il ne partait pas, elle ne savait pas qu'il ne partirait plus jamais.

Le cauchemar était fini, ou plutôt il commençait.

XII

SUITES CAUCHEMARDESQUES

Son père la convoqua à sept heures du matin dans le bureau de sa suite. Une femme qu'elle n'avait jamais vue était assise derrière lui et la regardait avec attention, une grande femme très belle, aux cheveux très noirs et très courts, à la peau très blanche, avec une cicatrice qui tordait imperceptiblement sa bouche. Son père lui demanda si elle avait compris ce qu'elle avait vu cette nuit. Comme elle acquiesçait en silence, il lui demanda de parler plus fort. Elle le regarda dans les yeux en silence.

— J'ai dit « plus fort ».

Elle le regarda en silence.

— Baisse les yeux.

Elle le regarda en silence.

— Obéis.

Elle continua de le regarder.

Alors il se leva et lui donna un coup de poing au visage, un seul. Juste avant de perdre connaissance, elle vit que la femme à la cicatrice regardait toujours. Elle se réveilla attachée dans le petit lit de la petite chambre, elle resta attachée toute la journée et toute la nuit. Elle ne dort pas, elle ne pensait à rien. La même scène se reproduisit le lendemain, les mêmes questions, son même silence, la même femme immobile, sauf qu'il ne l'assomma pas, il la giflait à chaque question sans réponse. A un moment elle perdit connaissance. Lorsqu'elle revint à elle, assise sur sa chaise, la femme à la cicatrice lui jeta un verre d'eau au visage. Son père reposa sa question.

— Tu as compris ce que tu as vu ?

Elle pleurait.

— Tu as compris ce que tu as vu ?

— J'ai compris.
— Explique-moi ce que tu as compris.
— Vous faisiez une séance de torture.
— Je questionnais un individu prêt à me tuer.
Elle pleurait en silence.
— Tu comprends ce que je te dis ?
Elle acquiesça.
— Je n'ai pas entendu.
Elle acquiesça plus fort.
— Je n'ai pas entendu.
— Je comprends.
— Baisse les yeux.
Elle baissa les yeux.
— Suis-moi.
Elle le suivit dans la salle de bain.
— Regarde.
Elle posa les yeux sur la baignoire.
— Tu vois quelque chose ?
Elle leva les yeux vers lui sans comprendre.
— Regarde.
Elle regarda.
— On ne voit plus rien. Répète.
— On ne voit plus rien.
Il lui tapota la joue. Elle frottait ses mains l'une contre l'autre.

À partir de cette nuit-là, son père ne lui parla pratiquement plus, hormis des ordres glacials. Il avait acquis une immense maison sur le bord du lac, pas loin de l'hôtel. Chaque fois qu'il venait à Lausanne, et il y venait régulièrement, elle devait s'y rendre pour le week-end. Il exerçait sur elle une sévérité permanente et brutale, elle devait se conformer en tout aux dictats paternels, aussi bien pour se tenir à table que pour rédiger ses devoirs, monter à cheval, nager ou jouer au tennis. Chaque geste était surveillé et chaque écart puni par des insultes ou des gifles. La présence énigmatique de cette femme qui faisait fonction de secrétaire et qui, comme les gardes du corps, assistait à tout donnait à la brutalité méthodique de son père un air de normalité. Tout était normal, Suissesse était battue sans doute parce que c'est ainsi qu'on élève les filles de président, se disait-elle. Au début, son père avait voulu qu'elle assiste aux divers interrogatoires qui avaient lieu dans les sous-sols de la maison, mais, comme elle perdait systématiquement connaissance, il n'avait pas insisté. Elle en percevait seulement les échos, il lui arrivait d'entendre des cris. Tout était normal. Et puis les venues de son père s'espacèrent et, vers ses dix-sept ans, il ne fut plus question d'éducation entre elle et lui, d'ailleurs, il ne fut plus question de grand-chose entre elle et lui. Les coups cessèrent, elle supposa qu'il jugeait sa formation terminée. Elle savait, elle, qu'elle n'en aurait jamais terminé avec ces souvenirs-là.

Ça lui plut de se réveiller toute seule à Montrouge. D'habitude, elle n'aimait pas trop la solitude au lit, mais là elle aurait été bien encombrée d'un corps quelconque, même le sien était absent. Son corps et elle ne se parlaient plus depuis un bon moment, silence de tombe entre eux, ils se regardaient en chiens de faïence. Elle se lava au lavabo en espérant qu'il y avait des douches publiques dans le coin. Elle but son Nescafé assise

dans le lit sous la couverture, il faisait carrément froid, ça lui allait, elle était froide comme un bifteck congelé. Elle prit une feuille A4 achetée la veille et commença à rédiger. Il lui fallut beaucoup moins de brouillons que la première fois.

Si mon amie est vivante, si vous me la remettez vivante, je vous rends tous les documents qui sont en ma possession. Si elle venait à mourir, si je venais à mourir, les documents seraient immédiatement remis aux médias et aux autorités concernées.

Elle mit le mot dans une enveloppe sur laquelle elle écrivit soigneusement le nom et l'adresse africaine communiqués par son frère, avec au dos l'adresse en poste restante du bureau qu'elle avait repéré un peu plus loin. Elle s'habilla et descendit boire un vrai café au zinc de l'hôtel. À la poste, elle s'inscrivit en poste restante et jeta la lettre dans la boîte. Elle trouva un web-café d'où elle pouvait appeler le monde entier à des tarifs imbattables, elle s'installa dans la cabine insonorisée et commença à donner ses coups de téléphone. C'était compliqué, il y avait tout un processus de sécurité, elle devait attendre que la personne contactée appelle un numéro, qui appelait un numéro, qui appelait un numéro et ce dernier rappelait celui d'où téléphonait Suisse.

Le téléphone sonna enfin.

— *Bonjour, nounou, c'est moi.*

— *Mon âme, tu vas bien ?*

— *Oui, Zaïda, ça va, ça va. Et toi, comment vas-tu ?*

— *La santé est bonne, ma liane.*

Après les palabres habituelles, qui surtout ne parlaient de rien, elle donna de fausses bonnes nouvelles. Elles riaient toutes les deux, mais derrière les propos anodins se cachait le langage codé par lequel elles correspondaient depuis que Suisse avait fui Lausanne. En raccrochant, elle savait qui l'appellerait, quand et comment. Elle paya, sortit, remonta dans sa chambre, s'allongea sur le lit, sous la couverture, les yeux au ciel du vasistas. Son corps était chaud bouillant, prêt au combat, mais à l'intérieur elle était glacée, son âme était glacée. Son corps vivait, elle était morte. Elle avait l'habitude.

XIII

LA NOUNOU QUI TUE

Quand le Président avait envoyé son aînée en pension à Lausanne, Zaïda avait quitté le palais présidentiel. Quelque temps après, il l'avait fait convoquer. Il déjeunait seul dans son bureau quand il la reçut.

— Je sais que tu l'aimes beaucoup.

— Oui, monsieur le Président.

— Pour des raisons qui me regardent, je t'interdis le moindre contact avec elle.

— Oui, monsieur le Président.

— Tu m’as bien entendu ? Tu ne lui téléphones pas, tu ne lui écris pas, tu ne prends pas de ses nouvelles.

— Oui, monsieur le Président.

— Sois obéissante.

— Je serai obéissante.

Elle avait été obéissante, mais pas au point d’avouer que, juste avant cette conversation, elle avait posté une carte à l’enfant avec ces mots : *Je t’aime, ma liane chérie*. Par peur, elle n’en avait pas parlé. C’était rien, bordel de merde ! se révoltait encore Suisse quand elle y pensait. Pourtant, quelques jours plus tard, Gonda, le deuxième fils de Zaïda, disparut comme on disparaissait dans ce pays, du jour au lendemain. Elle avait demandé à voir le Président, elle s’était jetée à ses genoux, elle avait expliqué que la carte postale était partie avant la promesse, que Gonda était au service du Président depuis qu’il était enfant, qu’il était prêt à mourir pour lui, que c’était sa faute à elle et que la faute devait retomber sur ses épaules. Le Président lui dit qu’il ne comprenait pas de quoi elle parlait, qu’il ne savait pas ce qu’était devenu Gonda. Et puis il employa la phrase que tout le pays employait :

— Dans ce pays, on disparaît, il suffit de peu de chose. Tu le sais bien. Peut-être Gonda, ton fils, a fait peu de chose.

Elle se releva.

— Peut-être, monsieur le Président, c’était un mauvais fils.

Elle pleurait au téléphone quand elle raconta l’histoire à Suisse.

— Mon fils, c’est comme si je l’avais rêvé, le matin, je me réveille, et, voilà, il n’a jamais existé. Ton père est trop méchant, Dieu le punira.

C’était bien avant leurs précautions de sécurité, elles se croyaient protégées par l’anonymat des téléphones. Le lendemain de leur conversation, un homme avec des lunettes de soleil américaines passa dans sa maison et lui remit une enveloppe. Elle l’ouvrit. *Il suffit de peu de chose*. Et sa fille cadette, Delphine, disparut elle aussi. Le Président s’était fait comprendre : à présent, ma fille m’appartient, elle sera seule avec son père. Elles cessèrent de s’appeler.

De ce jour, la haine fleurit dans le cœur de Zaïda. Elle était fille d’un marabout, d’une lignée royale. Elle n’oublierait pas. Elle avait eu deux fils et deux filles. Deux d’entre ses enfants lui avaient été enlevés par le même homme. Elle n’eut plus d’amour dans sa vie que l’amour de sa vengeance. Elle ne comprenait pas pourquoi le Président avait tué ses enfants, quand elle lui avait été fidèle, fidèle comme une chienne, se disait-elle. Pendant des années, elle ne comprit pas, et cette incompréhension faisait fleurir sa haine. Mais la haine ne suffisait pas, il fallait des armes. Un matin, une gamine vint taper à la porte de sa cour. Elle portait un énorme sac plastique sur la tête, elle le posa sur le sol de la cour en disant que c’était un cadeau de Gonda, et qu’elle devait lui donner à manger pour sa peine.

— Gonda est mort depuis longtemps.

— Les morts aussi font des cadeaux, donne-moi à manger.

Elle prit le sac et nourrit l’enfant. Quand elle ouvrit le sac, elle trouva un papier avec le mot *Gonda* écrit de la main de Gonda, et puis d’épaisses chemises cartonnées, pleines à craquer de documents aux tampons officiels, de cassettes vidéo, de photos. En les consultant, elle comprit peu à peu que l’arme de la vengeance était arrivée portée par les pieds de cette enfant. Elle comprit aussi que son fils était sans doute mort pour que ce sac ne lui parvienne pas, et, puisque le sac était entre ses mains, elle sut que l’âme de son

fils mort avait vaincu le Président. Elle possédait à présent l'arme qu'elle désirait tant, et elle était mortelle. C'est ainsi qu'un jour, Zheng reçut par la poste, en son nom propre à l'adresse de l'École, une caisse pleine de chemises cartonnées avec un numéro de téléphone portable et un mot : *Pour ma liane*. Comment elle avait fait pour connaître l'existence et le nom de Zheng, Suissesse ne le sut jamais, mais c'est à partir de là que commencèrent leurs rapports secrets. Il était entendu pour l'une comme pour l'autre que Suissesse était devenue le bras armé contre son père. Elle avait quinze ans, c'était deux ans après qu'une pastèque avait explosé en sang dans une baignoire d'hôtel de luxe.

XIV

TÊTE DE MORT

Elle passait à la poste deux fois par jour, et, le matin du quatrième jour, la postière lui remit une grande enveloppe kraft qui venait de la poste du 1^{er} arrondissement de Paris, c'était pas loin, c'était pas l'Afrique. Dedans, il y avait un petit mot et une clé USB. Elle lut les deux lignes.

Si tu me remets tous les documents en ta possession, si ce sont bien TOUS les documents, je te la rendrai vivante.

Elle alla dans son web café pour lire la clé. C'était un gros plan filmé du visage de Doudou, elle regardait la caméra, elle ne pleurait pas, elle ne souriait pas, elle regardait. À chaque instant, Suissesse espérait qu'elle allait parler, le plan durait plus de dix minutes, de temps en temps elle détournait les yeux, puis son regard revenait à la caméra. On entendait des bruits derrière, à peine, des voix imperceptibles, incompréhensibles. Suissesse se repassa le film dix fois de suite, les yeux rivés sur le visage de Doudou, et elle le repassa encore dix fois, l'oreille rivée au haut-parleur de l'ordi, le son à fond. Elle laissa passer la journée avant de répondre. Le lendemain, elle renvoya une lettre à son père où elle expliquait avec précision comment ils devaient faire pour récupérer les documents. Elle expliquait le processus, mais ne donnait ni le lieu ni la date.

Dès que j'ai une preuve que mon amie est en sécurité, je vous transmets le lieu et le jour de notre rendez-vous. Je donnerai tout ce que j'ai en ma possession. Si je n'ai pas une preuve formelle dans la semaine, je déclenche la révélation du tout.

Elle reçut la réponse cinq longs jours après. C'était un paquet gros comme une boîte à chaussures. Tout de suite, elle fut inquiète, ç'aurait dû être une enveloppe simple. Elle fit sauter les rubans adhésifs, débilla les billes de polystyrène qui remplissaient la boîte.

D'abord, elle ne trouva rien, puis elle finit par sentir un petit sachet de plastique au milieu des billes, avec une fiole dedans, elle ne comprit pas tout de suite. Dans la fiole, il y avait une phalange, et à côté, dans le sachet, un anneau qu'elle reconnut très bien, avec une tête de mort.

XV

CHEZ LES BALBYNIENS

C'était un café à Bobigny tôt le matin dans une salle derrière et, pas de doute, José, le grand fils de Zaïda, ressemblait comme deux gouttes d'eau à sa mère. Grand fils, c'était une façon de parler, parce qu'il était minuscule comme elle, tout en os, un vrai squelette, mais un squelette sapé comme on voit pas à Bobigny. Les belles sapes, c'était le genre de truc que Suissesse repérait toujours, mais là y avait vraiment pas besoin d'être pro pour remarquer son costume en soie sauvage noire, froissée, comme gaufrée — nom d'un chien, du grand art —, sa chemise noire aussi, en soie aussi, mais fine comme une peau, cravate blanche, chaussures blanches, un vrai sapeur. Ça lui plut pas trop, elle aimait les sapes, pas les sapeurs. En le voyant arriver, elle se rappela que, tout gosse, quand ils jouaient ensemble au palais, il était rond comme une boule, elle l'appelait Bouboule — toujours sympas, les gosses. C'était peut-être pour ça, les sapes et la maigreur. Il s'assit sans la regarder, commanda un thé d'une voix douce, il était sapeur mais timide. En fait, ils étaient intimidés tous les deux, des années et des années sans se voir, ça éloigne.

— Bonjour, ça fait bien longtemps.

— Oui, bien longtemps.

Il la regarda vraiment et lui sourit enfin.

— Ma mère devient folle, tu le sais, ça ?

— Non, je le sais pas.

— Elle parle toute seule.

— Elle a toujours parlé toute seule.

— Oui, mais maintenant c'est la nuit.

Suissesse ne comprenait pas bien pourquoi c'était plus fou de parler seule la nuit que le jour.

— Elle parle aux esprits.

— La famille va bien ?

— Oui, oui, ça va, ça va.

— Ta femme va bien ?

— Trop bien, trop bien.

Et il rit aux éclats. Un vrai rire de gosse, se dit Suissesse, et ça lui plut.

— Tes enfants vont bien ?

— Oui, tout le monde pousse. Et toi, ça va ?

— Ça va, ça va, répondit-elle contre toute logique.

— Toujours pas d'enfant ?

— Toujours pas.

— Je comprends, dit-il après un long regard sur elle.

— Tu comprends ?

— Avec les parents que tu as, je comprends que tu n'aies pas d'enfant.

Il est petit, se dit Suisse, mais il pense vite.

— Zaïda m'a raconté ce qui se passait avec le Président, dit-il, elle m'a demandé de t'aider.

— Je voudrais que ce soit toi qui fasses l'échange des documents.

— En échange de ton amie ?

— Oui.

— Tu les as là, les documents ?

— J'ai rien sur moi, répondit-elle un peu trop vite.

Il la regarda en souriant.

— Tu as peur que je te les arrache et que je parte en courant ?

— J'ai confiance en pas grand monde.

Il devint très sérieux et rapprocha son visage du sien pour lui parler

— Tu sais d'où ils viennent, ces documents ?

— C'est Zaïda qui me les a envoyés.

— Oui, mais comment elle les a eus, comment c'est sorti du palais, tu le sais ?

— Par Gonda, je crois.

— C'est vrai, et c'est moi qui ai obligé Gonda à le faire.

— Obligé ?

— Oui, il ne voulait pas. Il avait peur du Président.

— Pourquoi il l'a fait, alors ?

— Je lui ai fait encore plus peur.

— Tu as menacé ton frère ?

— Oh oui ! Il avait beaucoup de choses à cacher, des choses graves, et à beaucoup de gens. Il était en danger de mort, il le savait.

— Et maintenant il est mort pour de bon.

— Oui.

— C'est le Président ?

— Oui. Il n'aime pas qu'on le trahisse.

— Comment il l'a su ?

— C'est moi qui lui ai dit.

Elle leva les yeux sur lui.

— Je ne comprends pas ce que tu viens de dire.

— J'ai dit au Président que je savais que Gonda avait fait sortir des documents compromettants, je ne savais pas quoi et pour qui, mais qu'il avait l'intention de s'en servir. Ils ont vérifié, ils l'ont tué.

Suisse commençait à battre de l'aile. Qu'est-ce que c'était que ce machin où tout le monde trahissait tout le monde ?

— Mais pourquoi tu as fait ça ? Ton frère ?

— Gonda était devenu fou.

— Comment fou ?

— Cinglé. Un tueur cinglé, un bourreau. Je l'ai dénoncé pour que ça s'arrête.

— Un bourreau ? Tu dis « bourreau » ?

— Oui. Beaucoup de sang.

— Zaïda sait ça ?

— Maman ne sait pas tout.

— Mais c'est pas possible... un tueur... Gonda...

— Il a tué plein de gens, trop de gens. Des tortures, des meurtres, le pire de ce qu'on imagine.

— Comment tu le sais ?

— Parce qu'il me l'a dit. Quand il m'a tout donné, il m'a dit que ce qu'il y avait là-dedans, c'était lui qui le dirigeait.

— Il te l'a dit, lui ? Mais pourquoi ?

— Parce qu'il en était fier.

Le paquet de papiers qu'elle se traînait depuis plus de dix ans se chargea d'un peu plus de sang encore.

— En le dénonçant au Président, je savais que je gagnais sa confiance. Je ne l'ai pas fait pour ça, mais c'est vrai que depuis il a confiance en moi. Au pays, c'est commode pour survivre.

Tout ce sang. Elle n'avait jamais pu mettre le nez en détail dans les documents tellement c'était insupportable, mais assez pour qu'elle comprenne que c'était du très mauvais pour son père. José lui détailla qu'elle avait en sa possession des listes de noms de prisonniers morts en taule, des centaines et des centaines, des comptes rendus précis d'interrogatoires, avec les renseignements obtenus, par quelles tortures, au bout de combien d'heures, de jours, de mois. Tout était consigné, comptabilisé, les décès « par accident », les exécutions par balles, avec l'identité de chaque victime. Et puis aussi des photos, des films d'exécutions de masse par la garde rapprochée du Président, qui balayait des tas de corps à la mitrailleuse.

— Tu sais qui a pris le film tourné dans le bureau de mon père ? lui demanda-t-elle.

— Quel film ?

— Celui où il insulte le président français.

— Je n'ai jamais vu ce film.

— Ah bon ? Pourquoi ? Il était avec le reste.

— Non, non, pas avec ce que j'ai fait passer à Zaïda, j'en suis sûr. C'est bizarre. Tu es sûre que c'est pas du bidon rajouté, un faux pour déconsidérer le reste ?

Suisse sortit son portable de son sac, cliqua où il fallait et lui tendit l'écran.

— T'es folle, t'as un truc comme ça avec toi ?

— T'inquiète pas, c'est qu'une mauvaise copie, l'original est bien caché.

C'était capté dans le bureau présidentiel, on voyait et on entendait son père proposer une très grosse somme à l'homme qui apparemment le filmait à son insu. Son père ordonnait explicitement l'assassinat du président français, et il donnait ses raisons avec beaucoup de vulgarité, beaucoup d'insultes, mais aussi beaucoup de précisions sur les promesses non tenues par le Français après qu'il lui avait versé d'énormes sommes pour sa campagne électorale, il donnait des montants en millions d'euros, il rentrait dans des détails, donnait les noms de plusieurs banques, en Suisse, au Panama. Il était hors de lui, insultant, menaçant, il exigeait qu'on dézingue ce nabot, cette chienne.

— Waouh !

José restait coi, sonné.

— C'est l'arme absolue contre ton père, celle que je cherche depuis longtemps.

— Tu ne savais pas ?

— Pas du tout.

— C'était dans la caisse que j'ai reçue de Zaïda.

— Ça ne vient pas par moi, j'en suis sûr.

— C'est Gonda qui filme, tu crois ?

— Bien sûr.

— Alors c'est lui qui a donné le film à Zaïda ?

— Sûrement, il n'y a pas de complice possible là-dessus.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? Il n'était pas obligé, cette fois.

— Je ne sais pas. Pour sa mère ? Par remords ? Ou peut-être parce qu'il haïssait le Président encore plus que nous tous ? Va savoir !
Suisse était bien placée pour savoir que son père rendait fous de haine tous ceux qui l'approchaient. Elle pensa au Gonda qu'elle connaissait, au bébé qu'elle avait tenu dans ses bras quand elle était toute petite. C'est dur à relier, bébé et tueur, c'est sûrement pour ça que les mères lâchent jamais leurs gosses, même les pires assassins, elles savent bien qu'ils étaient pas tueurs quand ils tétaien leur lait.
— C'est le pouvoir qui fabrique ça, dit José, il lui faut des tueurs.
— C'est la cruauté de merde qui fabrique ça, et tous les mecs en ont plein le ventre.
Ouais, pas que les mecs. C'était bien son doigt de fille qui avait appuyé sur une gâchette, il y avait longtemps, elle sentait encore la pression du ressort, le dé clic, la toute-puissance du dé clic.
— Il faut transmettre la vidéo au gouvernement français, dit José.
— On transmettra rien du tout, je veux récupérer Doudou vivante.
— Tu sais très bien que ton amie est déjà morte.
— Il m'a envoyé une vidéo, elle est vivante.
— Ce n'est pas ce que je veux dire, il ne te la rendra jamais vivante, jamais. Il la tuera.
— Moi, je le tuerais.
— Tu le tueras plus sûrement par l'intermédiaire des barbouzes françaises.
Il avait raison, elle le savait.
— Ce n'est pas seulement ça, dit-elle.
— Je sais ce que c'est.
— Qu'est-ce que c'est ?
— Tu veux le tuer de tes mains.

XVI

PARIS 13^e

Le café commençait à se remplir. Ça parlait fort. Ils ne s'entendaient plus.

— On s'en va.

Ils remontèrent toute la ligne 5 sans se dire un mot, sauf que José répondit en anglais aux questions d'un couple de touristes américains avec une aisance qui surprit Suisse. Place d'Italie, ils se retrouvèrent dans un minuscule chinois sans personne, ils mangèrent, c'était bon. Ils parlèrent d'autres choses, José lui raconta comment il fabriquait des jouets pour ses gosses, avec des boîtes de conserve, des bouts de fil de fer, des capsules de bouteille. Les gosses aimaient mieux les poupées Barbie, mais fallait pas désespérer, ils étaient pas cons sur tout. Suisse lui demanda comment il parlait si bien l'américain, il lui dit qu'il avait étudié trois ans à l'université de Berkeley, l'économie.

— Mais comment tu as pu aller là-bas ? C'est privé, ces trucs-là, c'est cher.

— Si je te le disais, tu sortirais tout de suite.

— Tu as volé !

— Si seulement !

— Tu t'es prostitué pour les touristes américains ?

Il parut choqué par la plaisanterie de Suisse, mais assura quand même.

— Bien pire que ça.

— Pire que ça ? Mais il n'y a rien de pire qu'être homo, non ?

Il rigola encore, un peu jaune.

— Il y a pire.

— Je donne ma langue au chat.

— Quand tu auras trouvé, tu commenceras à comprendre comment les choses marchent là-bas.

— C'est une entreprise qui a payé tes études ?

— Tu approches.

Ils finirent de déjeuner, et marchèrent un peu.

— Tu es surveillé ? lui demanda Suisse.

— Je ne crois pas, et toi ?

— J'en suis sûre.

— Comment tu fais ?

— Je brouille.

Il revint à la charge.

— Il faut publier cette vidéo, l'envoyer aux journaux.

— Il tuera Doudou immédiatement.

— Elle est morte déjà.

— Non.

— Mais si, et on a une arme terrible sous la main. Avec ce film, le président français peut se faire virer aux prochaines élections, il peut être jugé, condamné. La France serait enfin compromise, le procès dévoilerait les trafics auxquels elle se livre depuis toujours en Afrique.

— Je m'en fous de la France et du président français. Je veux sa peau à lui.

— La chute du président français entraînerait celle de ton père. Ce serait des événements considérables, ça ferait reculer toutes les saloperies qui épuisent le continent. C'est chez toi, oublie pas ce qui s'y passe.

— Chez moi, c'est pas là, non, c'est pas l'Afrique.

— C'est la Suisse, peut-être ?

Elle ne répondit même pas.

— Je me fous de l'Afrique, elle ne m'a apporté que du malheur, mon sang noir, il ne m'a apporté que du malheur, je suis blanche.

Il lui lança en chuchotant :

— Dis pas ça !! Dis pas ça !!

— Je hais l'Afrique. C'est trop sale, il fait trop chaud, ça gueule partout, rien ne marche.

— C'est pas vrai.

— Que rien ne marche ?

— Non, ça, c'est vrai. Que tu hais l'Afrique.

— Si c'est vrai.

— Tu hais ton père, c'est ça la vérité.

— Mais mon père, c'est l'Afrique. C'est partout mon père en Afrique, ça s'entretue partout, ça vole le fric, ça torture, ça s'accroche au pouvoir partout.

- Non.
- Si.
- Non ! Ça, c'est le monde. En Afrique, ça se voit, c'est tout.

XVII EN FORCE

Elle n'alla pas au Net café de Montrouge, elle trouva prudent de changer un peu de crèmerie, elle dénicha ce qu'elle cherchait dans le 19^e arrondissement, une boutique pleine de sans-papiers, exilés, fuyards, un truc pour elle. Elle se créa une adresse mail et elle envoya son mot à l'adresse que lui avait donnée José.

- Tu peux tout écrire, c'est perso, perso, c'est crypté. Mais envoie-le d'un ordi public.
- Il saura que c'est toi qui m'as donné l'adresse.
- De toute façon, il sait sûrement qu'on s'est vus.

Au prochain colis du même genre, je donne mon trésor aux journaux. Tout.

L'équation est simple, ou bien il cède ou bien il attaque et tue tout le monde en prenant le risque d'une diffusion post-mortem, c'est-à-dire post ma mort, se disait-elle en regagnant Montrouge par des chemins très détournés. Il attaqua, mais pas comme elle avait prévu. Elle rentra dans sa planque en se disant qu'il fallait qu'elle en change, elle n'en pouvait plus de Montrouge, le patron lui dit que quelqu'un avait demandé après elle.

- Ah bon ? Quelqu'un comment ?
- Un petit Noir maigrichon, un sapeur.
- Ça lui fit drôle, elle n'avait pas du tout donné son adresse à José.
- Il est parti ?
- Ouais.
- Il a rien dit ?
- Non, il m'a juste demandé un paquet de clopes, il a fallu que j'aille chercher derrière, et quand je suis revenu il était plus là. Sympa, ton pote.
- Il a pas dit qu'il reviendrait ?
- Non.

Elle monta ses cinq étages, elle était perplexe, c'était quoi cette merde avec José ? Ça sentait pas bon. Quand elle mit la clé dans sa serrure, elle constata que c'était ouvert, elle poussa la porte et, malgré le noir qui régnait dans la chambre, elle n'eut aucune peine à le reconnaître, elle l'aurait reconnu dans une coulée de boue. Il était assis sur le lit, elle referma soigneusement la porte derrière elle.

- N'allume pas, ordonna-t-il.

Elle ne supporta pas le ton, le même qu'avant, elle se jeta sur lui en saisissant la lame qu'elle portait toujours sur elle. Mais c'était un professionnel, elle se retrouva balancée

contre la porte, le cul par terre et sans lame, il le tenait à la main. Elle se releva vite fait, dos à la porte.

— J'aurais préféré que ça se passe autrement, dit-il. Mais c'est comme tu veux, ma fille.

Il jeta le couteau derrière le lit, alluma la lampe de chevet, il souriait, donc elle eut peur. Mais, à son grand étonnement, il prit la position de défense du boxeur, poings levés. Instinctivement, elle se mit en défense, elle leva ses poings devant son visage. Tu veux jouer avec la souris ? Jouons. Elle se dit qu'elle n'avait aucune chance, elle avait raison, elle ne plaça pas un coup, lui mesurait les siens. Elle attaquait sans arrêt, mais ses poings n'attrapaient que le vide, son coup raté aussitôt sanctionné par un coup porté. Ou bien ses poings tapaient sur les siens et ça lui faisait un mal de chien, parce qu'évidemment ils étaient sans gants, très vite elle saigna dans sa bouche. Et puis, à un moment, il baissa sa garde délibérément. Encore instinctivement, elle cessa l'attaque, on n'attaque pas quelqu'un qui ne se défend pas. Elle se reprit et lui balança un direct en plein visage. Il ne l'évita pas, il demeurait la garde baissée, les bras le long du corps, elle le cogna de nouveau, il ne broncha pas. Elle laissa tomber ce jeu de con, OK, on arrête, en boxe, il était le plus fort. Elle s'assit par terre le dos contre la porte, elle savait que le vrai match allait commencer et, celui-là, elle avait l'intention de le gagner.

— José t'a dit qu'il travaillait pour moi ?

— Oui.

— Tu mens.

Un temps.

— Tu sais que tu travailles pour moi ?

— Oui.

Un temps.

— Tu es plus rapide en mots qu'en boxe.

— Oui.

Il se lève, il vient me taper, mais non, il se rassoit. Ça doit le démanger.

— Tu travailles pour moi parce que tu me débarrasses d'incapables. Ils ont mis des années à te retrouver, ils perdent ta trace dès que tu veux, ils ont été incapables de te reprendre les documents que Gonda m'a volés. C'est lui qui a pris ce petit film dont on m'a parlé ?

— Oui.

— Comment le sais-tu ?

— C'est lui qui me l'a remis.

— Gonda n'était pas assez malin.

— La preuve que si.

— Qui t'a remis les autres documents ?

— La poste suisse.

— Qui ?

— La poste, c'est arrivé à l'École, et même pas à mon nom, au nom d'un ami. Je n'ai jamais su qui les avait envoyés.

— Tu mens.

— Pourquoi mentir ?

Là, je sauve Zaïda. Un ange passe.

— Pourquoi me combats-tu ?

— Pardon ?

— Pourquoi me combats-tu depuis toujours ?

— Vous le demandez sérieusement ?

— Pourquoi détestes-tu ton père ?

Ça la stupéfia : il demande ça à la gosse dont il a plongé le cerveau dans une baignoire de merde.

— Réponds.

— Vous plaisantez ?

— Réponds.

Il ordonnait ça sur le même ton de maître absolu qu'elle avait tant subi, elle n'y tint plus, elle répondit. Contre toute prudence, elle lâcha ses mots comme des coups. Elle lui mit le nez dans sa médiocrité de vulgaire bourreau, bousilleur de son pays, de ses proches, de sa propre fille, elle lui cracha qu'il avait l'âge mental d'un nourrisson, l'ego d'un *serial killer*, un cerveau atrophié qui ne comprenait pas que les êtres vivants étaient vivants.

— Vous êtes une merde humaine, un lâche, une immondice, si je n'avais pas peur de m'en vouloir, je vous tuerais, je nettoierais le monde de votre infecte, dégueulasse, abjecte personne.

Elle s'arrêta, essoufflée, elle n'avait plus de mots, elle était sûre d'y passer, elle s'en foutait. Il tapa un grand coup dans ses mains, et il rit. Il rit ! Pas un petit rire coincé, non, non, il rit aux éclats, un gros rire de plaisir.

— Tu es bien ma fille !

Ça s'appelle échec et mat, elle n'attendait pas ce coup-là.

— En fait, le truc c'est que vous êtes un imbécile.

Il se leva brutalement.

— Ça suffit, maintenant !

— Cognez-moi, allez-y, pétez-moi le crâne, tuez mes amis, tuez Zaïda, vous pouvez faire tout ça, mais me faire peur, vous ne pouvez plus.

Il rit de nouveau et se rassit.

— Tu me plais.

Il souriait d'un air gourmand.

— J'ai une proposition à te faire.

— Bien sûr ! La paix, la liberté, Doudou, et de l'argent, plein d'argent, tout ce que je veux je l'ai si je vous donne mes documents. Et, dès que j'aurai le dos tourné, je prendrai une balle.

— Tu me remplaces à la tête du pays.

C'est un peu gros, mon père, tu me prends pour qui ?

— Arrêtez vos singeries.

Il la regarda sans sourire, avec sa tête en pierre, et, soudain, il mima une passe de boxe, de vifs coups dans le vide, dont un seul au but l'assommerait, et puis il rit de nouveau, très fort, elle se dit qu'il était non seulement imbécile mais fou furieux.

— Je te propose d'être la présidente de ton pays.

— Vous me décevez, la ficelle est très, très grosse.

— Écoute-moi jusqu'au bout avant de répondre.

Ce même ton ! Elle l'aurait giflé.

— Tu auras le soutien de tous au pays, parce que tu es de mon sang, tu es mon aînée. Tout le reste, les élections, l'opposition, tout ça, ce sont des simagrées démocratiques. Les élections, tu les gagneras avec quatre-vingts pour cent des voix. Tu auras le soutien des nations, parce que tu es une femme et que tu as étudié en Europe. Je te donne deux ans pour parfaire ton apprentissage, à peu près le temps qu'il me faut à moi pour t'introniser.

— Pourquoi...

— Tais-toi.

— ... vous feriez ça ?

— Je t'ai dit d'écouter jusqu'au bout.
 — Je ne vous crois pas.
 — Je te laisse les documents, tous. Je ne te les réclame plus. Voilà la preuve de ma bonne foi. Tu auras la main sur moi comme personne jamais ne l'a eue.
 Où est le piège ? Pourquoi il lui fait ce roman ? Ça cache quoi ?
 — Pourquoi vous feriez ça ? Lâcher le pouvoir ? Et pour moi, que vous maltraitez, que vous méprisez depuis toujours.
 — Tu es une idiote.
 — Voilà bien le mépris.
 — Ce n'est pas du mépris, c'est du dressage, je ne t'ai pas maltraitée, je t'ai dressée à ton métier de présidente. Je te demande de devenir présidente.
 — Je n'en crois pas un mot.
 — Tu as raison, moi non plus je ne l'aurais pas cru, je pense décidément que tu mérites ma proposition.
 — Et, moi, je ne crois vraiment pas que vous me méritiez.
 — Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de ton pays. Ton pays te mérite, lui.
 — Ce n'est pas mon pays.
 — Pourtant, il t'attend !
 — Votre proposition ne m'intéresse pas. Vous m'avez dégoûtée de la politique, à vie.
 — Tu te trompes sur toi-même, tu es ma fille, tu es prête à gouverner.
 — Une dernière fois, pourquoi quitteriez-vous le pouvoir ?
 — Parce que tel est mon bon plaisir.
 Ça lui coupa la chique, tant d'ego, elle n'y croyait pas, Louis XIV, maintenant.
 — Ne réponds pas tout de suite, prends le temps de peser les choses.
 Elle n'avait pas l'intention de répondre du tout. Il se leva, elle resta assise par terre, mais dégagea la porte pour lui laisser le passage, il l'ouvrit et sortit, puis la rouvrit.
 — À cette heure-ci, ton amie doit être chez elle.

XVIII

ROMAINVILLE

Elle était un peu sonnée, son cul par terre. Elle avait mal aux phalanges, elle avait l'impression que ses dents s'étaient déchaussées et qu'elle avait la mâchoire pété. Ce salopard était bon en boxe, pas de doute. Et, surtout, elle avait l'impression de comprendre quelque chose à la Nuit Noire et à ce qui s'en était suivi pendant des années, d'y trouver comme une raison, dégueulasse, mais avec une sorte de sens. *Apprends ton métier*. Elle se souvenait de la phrase devant la tête torturée, et répétée tant de fois par la suite. C'était assez simple, en fait, peut-être moins pervers qu'elle ne le pensait, moins pervers mais plus imbécile, comme elle commençait à comprendre qu'était son père. Ou plutôt, il s'agissait d'une autre perversité, celle que Zheng appelait la « perversité absolue du pouvoir absolu », en parodiant je ne sais plus qui, une perversité admise, sinon souhaitée, sinon glorifiée, la perversité politique. Le soldat a le droit de tuer, c'est une affaire entendue, se disait-elle, l'homme politique aussi. Et ces meurtres-là ne

passent jamais aux assises, au contraire, ils forgent des statues flamboyantes à tous les coins de rue. Le pouvoir s'autorise tout : assassinats, tortures, tourments divers des individus, des peuples, des races, des genres, des communautés, des pédés, des gouines, des blonds, des bruns — j'arrête, ça me dégoûte, tout est bon. C'est un métier et son père le lui apprenait avec les méthodes de ce métier, à la dure. Il pouvait lui offrir la présidence, elle la méritait. Quoi faire de ce bâton merdeux ?

Étrangement, la personne avec qui elle avait envie d'en parler, c'était José. Pourtant, elle ne le connaissait plus bien du tout, José, et il était légèrement très compromis, José. Il avait menti, c'est sûr, mais jusqu'où ? Jusqu'où allait son alliance avec son père ? Il voulait la peau du Président, sûrement, mais pourquoi ? Pour le bien du pays, comme il le prétendait, ou pour devenir tyran à la place du tyran ? Et puis le bien du pays ne justifiait-il pas le pire, comme elle était en train de l'apprendre ? Le bien de l'Afrique ne pouvait-il pas justifier le pire ?

Doudou habitait tout près de l'atelier, à Montreuil, un joli studio au troisième étage, avec une petite terrasse plein ciel bien protégée des regards, et où elle pouvait bronzer toute nue sans se faire voir. Elle connaissait le code de la première porte par cœur, elle sonna à l'interphone de la seconde, une fois, deux fois, trois fois. Elle commençait à s'inquiéter, et elle n'avait pas de portable, évidemment. Au moment où elle allait se décider à sonner n'importe où, la serrure se déclencha. Elle prit l'ascenseur, qui parlait depuis peu avec une voix d'hôtesse de l'air. Elle avait grogné quand ils avaient installé ça : « C'est quoi cette voix de niaise, on le sait bien qu'on est au quatrième. — C'est pour les aveugles », avait répondu tranquillement Doudou, qui avait tranquillement raison, comme d'habitude.

Elle était plantée devant sa porte sur le palier, elle dormait debout, elle pleurait debout, elle avait la main gauche dans un gros pansement. Suissesse la prit dans ses bras, elles se serrèrent en chialant comme des filles. Suissesse la recoucha, se coucha collée contre elle. Elle caressait les cheveux courts et drus de son amie, elle lui embrassait les yeux, le cou, elles pleuraient encore mais doucement, c'était doux de pleurer dans les bras l'une de l'autre. Pour chacune, c'était le premier doux moment depuis le Café Salé, même si un sacré bâton traînait dans la tête de Suissesse. Elles dormirent toutes les deux jusqu'au lendemain matin et, quand elles se réveillèrent, elles firent l'amour pour la première fois, brièvement, comme une chose de peu d'importance. Après, elles prirent un long petit déjeuner et ça, c'était important.

— Tu prends du chocolat le matin, maintenant ?

— Oui, c'est une habitude que j'ai prise au Vendée Globe.

Alors elles commencèrent à tout se déballer depuis que Suissesse était partie aux Sables. Elle raconta les tueurs sur la plage, le Colosse, le Vendée Globe, elle raconta l'explosion, la fuite, la planque. Doudou dit qu'elle n'avait pas grand-chose à raconter — ben voyons, tu t'es fait enlever, garder en otage pendant dix jours, amputer d'un doigt, presque rien, alors raconte quand même. Non, c'est vrai, ils ne l'avaient pas fait chier, pas brutalisée, en dehors du doigt, évidemment, et encore, ils l'avaient anesthésiée. Ça avait fait mal mais, après, ça lui avait surtout fait peur. De toute façon, elle avait eu peur dès qu'elle les avait vus dans l'atelier avec leurs costumes impeccables, leurs lunettes de soleil en pleine nuit et leurs gants de dentiste. Elle était en train de bosser à la scie à ruban, elle n'avait rien vu venir avant qu'ils stoppent la machine. Comme c'était quatre hommes

noirs, elle avait tout de suite compris que ça avait à voir avec elle. Ils l'avaient fait sortir bien poliment et ils avaient foutu le feu bien professionnellement en balançant de l'essence partout, trois jerricans de vingt litres, ça laissait peu de chance au hangar. Ils n'avaient même pas attendu que ça prenne, ils l'avaient embarquée sans un mot dans une grosse berline de luxe, elle avait un grand costaud de chaque côté d'elle, plus un devant, plus le chauffeur, elle ne risquait pas de broncher.

— À un moment, sur le périph, ils m'ont mis une cagoule, j'ai plus rien vu.

Doudou trempa sa tartine dans le thé. Elle mangeait du pain grillé le matin, sans rien dessus, et elle le trempait dans un thé vert, en mâchant longuement ses bouchées. Elle regardait Suissesse pensivement.

— T'es toute fausse, hein ?

— Comment ça, toute fausse ?

— Tout est faux, quoi. Ce que tu dis de toi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai pas mal réfléchi dans ma cave.

— Tu étais dans une cave ?

Doudou la regardait, elle soupira. Cette saleté de Suissesse bottait en touche, elle dirait rien.

— Oui, j'étais dans une cave.

— T'as eu froid ?

— Non, c'était chauffé. C'était plus un sous-sol.

— Ils te parlaient ?

— Pas un mot. Moi non plus. Tu vois, j'ai eu le temps de penser.

— Tu re-veux du thé ?

— Tes agressions, là, tout le truc, je suis sûre que tu sais d'où ça vient !

— Ça a aucun goût ce thé vert, une vraie lavasse, en plus ça réveille pas.

— C'est pas des loubards de deal, tous ces mecs-là. C'est même pas des macs, comme tu le prétends !

— On dirait Toulmonde.

— Les miens, ils roulaient en Jaguar, et elle était pas à eux cette bagnole, c'est sûr. C'était des gardes du corps, des sortes de flics de luxe.

— Et alors ?

— Tu ne peux plus me faire ça, Suissesse, plus maintenant. On est dans la même merde, je suis dans *ta* merde. Tu dois me dire. C'est quoi *ta* merde ?

— J'en sais rien, bon Dieu, rien. Je n'en sais pas plus que toi.

— Tu mens.

— Je ne mens pas.

— Si, et mal en plus.

— Je ne te mens jamais.

— Si, parce que tu veux me protéger. Et tu vois, ta protection, c'est raté.

Et elle leva sa main gauche pour la montrer.

— Ça te fait mal ?

Doudou soupira de nouveau devant sa façon de parler d'autre chose pour ne pas répondre.

— Non, ça fait pas mal, enfin oui, un peu, ça me lance, ça bat, j'ai l'impression que mon cœur est dans mon doigt.

— Je vais changer ton pansement.

Ce n'était pas beau à voir, ils avaient coupé la dernière phalange du petit doigt, d'un coup de tranchoir, avait dit Doudou, c'était moche, c'était rouge, enflé, on voyait que c'était enflammé.

— Il faut aller à l'hosto.

— Ah oui ? Et on leur dit quoi, à l'hosto ? Que j'épluchais des carottes et que l'épluche-légumes a dérapé ?

— Il faut aller à l'hôpital, Doudou, ça n'a pas l'air clair, on dirait que ça s'infecte.

— Non, on ne va pas aller à l'hôpital, on va appeler l'ami de Patricia, tu sais, le grand mec qui travaille à la Salpêtrière.

— On le connaît à peine.

— Moi, je le connais, je l'ai appelé pour avoir son avis quand tu étais à l'hosto, il a été très gentil, c'est un très bon médecin.

— C'est un très bon médecin, mais c'est un neurologue.

— Neurologue ou pas, il saura bien me réparer.

— OK. Appelle-le.

— Dis-moi d'abord la vérité. C'est quoi ta merde ?

— Il n'y a pas de vérité.

— Il y a pourtant une sacrée merde dans ta vie, et depuis longtemps.

— Il n'y a pas autre chose que ce que tu sais.

— Tête de mule.

Le petit doigt de Doudou avait été très bien réparé, mais pas par le neurologue dont même Doudou avait convenu qu'il était beau. Quand il avait vu le truc, il n'avait pas été du tout question qu'il intervienne lui-même :

— Je ne suis pas chirurgien et il faut d'urgence aller à l'hôpital, c'est infecté.

— Je ne veux pas aller à l'hôpital.

— Mais pourquoi, voyons ? Ça peut devenir grave.

Elle ne pouvait décemment pas répondre que ses gardiens le lui avaient formellement interdit de peur que ça ne vienne aux oreilles de la police.

— C'est un tueur qui m'a fait ça et je ne veux pas en parler, dit-elle d'un air sombre.

— Au contraire, il faut aller à la police.

— Même si le tueur, c'est mon père ?

Elle y allait fort mais ça avait marché, il était revenu avec un copain chirurgien et tout un attirail. Le copain était beaucoup moins beau, mais il fit ça très bien.

— Je n'ai même pas eu mal !

Elle n'avait plus qu'un mignon petit pansement, qui lui entoupinait ce qui restait de son doigt.

— Un spécialiste de chirurgie plastique aurait fait mieux, c'est dommage que vous n'ayez pas été à l'hôpital en amenant votre phalange, ils vous l'auraient greffée.

Oui, c'était dommage.

XIX

LE VIZIR

José était arrivé en retard au café de Bobigny, évidemment.

— Tu es en retard.

— L’Afrique... répondit-il en riant.

Il ne paraissait pas du tout gêné par sa duplicité.

— Donc tu m’as carrément dénoncée. Tu l’as aidé à me trouver.

— Il le fallait.

— C’était aussi à moi d’en juger, non ?

— Si je t’avais dit que j’étais en rapport avec lui, c’était foutu dès le départ entre nous.

— On peut voir ça comme ça.

— Je travaille pour ton père depuis cinq ans.

— Félicitations.

— Je n’ai pas un rôle politique, j’ai un rôle privé, je l’aide à placer son argent, il en a beaucoup.

— On sait d’où il vient.

— Je suis très fort en sociétés offshore.

— C’est un grand grand écart, non ? Ça ne gêne pas le tiers-mondiste ?

— Le tiers-mondiste est devenu tiers-mondiste en faisant des études. C’est lui qui m’a payé Berkeley. Il faut retourner l’arme de l’ennemi contre l’ennemi, c’est comme avec Gonda.

— Ça te regarde.

— C’est comme avec toi.

— Comment ça ?

— Il veut faire de toi son arme, on la retournera contre lui.

— Pourquoi tu ne m’as pas parlé tout de suite de tous tes micmacs ?

— Tu m’aurais tué.

Elle sortit le long couteau effilé avec lequel elle se baladait depuis sa sortie de l’hôpital et le posa sur la table.

— Oui.

— Je parlais d’un meurtre au figuré.

— Neuf euros et des pouces chez Ikea, mais il tue sûrement bien.

— Oui, surtout que tu as l’air bonne au couteau.

— C’est de famille.

— C’est vrai, tu as de qui tenir.

— Tu joues des drôles de jeux, non ? Tu dénonces ton frère, tu trahis ta mère, tu trahis le Président, tu me trahis, moi, tu es tiers-mondiste mais tu trafiques avec les banques.

— Fausses trahisons, tout ça.

— Oui, chez toi, tout est faux.

— En fait, pas du tout. Mais je te comprends, c’est même pour ça que je t’ai menti, j’étais sûr que tu perdrais confiance.

— Tu dors bien ?

— Pas très, non.

— C’est quoi, ton but ?

— Que tu sois présidente.

— Mon père m’a déjà servi ce plat-là.

— Ce n'est pas le plat de ton père, c'est le mien. C'est moi qui l'ai persuadé.

— Ah ouais ?

— Si tu es présidente, beaucoup de choses deviennent possibles. Tu te rends compte... le pays est riche... on pourra faire ce qu'on veut.

— Faire ce qu'on veut ?

— Pour les gens, pour le peuple.

— J'ai un peu de mal à te croire, maintenant, tu comprends ? Et je ne crois pas un instant que le Président laisserait faire ça.

— Si on est adroits, il ne pourra pas faire autrement.

— Excuse-moi, mais je le crois un peu plus adroit que toi et beaucoup plus féroce que nous deux réunis. Il va nous mettre en pièces.

— Pourquoi crois-tu qu'il m'a écouté ? Quand je lui en ai parlé, il a tout de suite accroché, il a très vite compris l'intérêt. Économiquement, le pays va de plus en plus mal, il est épuisé, il le sait. Une alternance démocratique attirera les bienveillances des gouvernements occidentaux. Ils ont de plus en plus de mal à justifier leur soutien à des hommes comme ton père devant leur opinion publique. En se retirant de la course électorale, il apparaîtra comme un sage aux yeux de toute l'Afrique, aux yeux du monde entier. Il sera un des seuls du continent à ne pas s'accrocher au pouvoir en dépit de toutes les lois, comme ils le font tous.

— Mais c'est cousu de fil blanc ! Je suis sa fille.

— L'apparence ! L'apparence ! Il y aura des élections, tu seras élue. Point. Il y a eu deux Bush présidents, des Kennedy au pouvoir en pagaille, les Clinton, et personne n'a rien trouvé à redire à tout ça. Je lui ai prouvé chiffres en main que ça relancerait les affaires.

— Et tu lui as dit aussi que je ne serais pas trop difficile à contrôler.

— Je lui ai dit des choses comme ça, oui. Je lui ai même dit qu'à la limite, il y aurait toujours un moyen radical.

— Tu es vraiment un salaud.

— Je ne suis pas du tout un salaud, la preuve, je t'en parle. Et avec mes micmacs, comme tu dis, j'y suis arrivé, il veut te faire élire présidente. Après on pourra agir.

— Je n'y crois pas. Ces hommes-là ne partagent rien et ils ne lâchent jamais.

— Dans son esprit, il ne lâche pas. Tu es sa fille, tu es son sang. Toi, c'est encore lui. Tu n'imagines pas l'importance du sang dans une tête comme celle de ton père.

— Je n'imagine rien de ce qu'il y a dans la tête de mon père.

Ça la dégoûtait, ces jeux de mecs la dégoûtaient.

— Je ne veux pas de ça du tout, du tout.

— Il ne s'agit pas de toi. Si tu es présidente, tu peux faire le bien de ton peuple.

— *Mon peuple ?*

— Je veux dire les gens de ton pays.

— De ça, je doute très fort. Mais là où je n'ai aucun doute, c'est sur le fait qu'il nous laisse faire. Lorsqu'il constatera qu'il y perd sa part du gâteau, ça volera en éclats.

— Il sera trop tard, il ne pourra plus t'en empêcher. Tu auras la légitimité de l'élection, tu auras l'appareil d'État à ta disposition. Avec mon aide et l'aide de quelques-uns, tu seras la vraie patronne.

— Oui, ou, toi, tu le seras. Après m'avoir expédiée *ad patres*.

— Tu commences à apprendre le métier.

Elle le gifla de toutes ses forces, il tomba de sa chaise, le cul par terre, les quatre fers en l'air.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il se tenait la joue, stupéfait.

— Pourquoi t’as fait ça ?

— Pardon ! Pardon ! gémissait Suisse, les mains sur la bouche.

Il revenait à la réalité. Il était abasourdi.

— Mais je plaisantais, M’da.

Du coup, il employait le diminutif de son enfance, ce petit nom qu’elle haïssait.

— Excuse-moi, excuse-moi, vraiment !

Elle l’aida à se relever.

— Tu as la main lourde, dis donc.

— Oh, pardon, pardon !

— C’est vrai qu’avec ton putain de couteau au bout, tu es sûrement dangereuse.

— Mais non, mais non !

— Mais si, mais si ! Donc, j’ai bien compris, ta réponse est non ?

— Mais, pas du tout, enfin, oui, c’est non, mais ce n’est pas pour ça, c’est le métier, le coup d’apprendre mon métier.

— Je ne comprends rien, je plaisantais, pas très finement peut-être, mais ça ne méritait pas une claque pareille.

— Bien sûr que non, excuse-moi, vraiment.

— Pendant qu’on est à se taper sur la gueule, je veux que tu saches quelque chose une bonne fois pour toutes. Le vizir ne veut pas être calife à la place du calife, tu entends ? Le vizir veut seulement changer de calife pour que son pays aille mieux. Tu comprends ça, oui ou merde ?

— Oui, ça, j’ai compris. C’est pas pour ça, la gifle.

— C’était pas une gifle, c’était une mandale terrible. J’ai mal.

— C’est à cause de ta phrase, apprendre mon métier.

— Qu’est-ce qu’elle a ma phrase ?

Elle hésita, ça avait toujours du mal à sortir, mais, après cette gifle-là, elle lui devait au moins une explication.

— C’est celle que mon père m’a dite la nuit de mes treize ans en me montrant comment on torturait quelqu’un à mort, et en me faisant l’achever au pistolet.

Un ange passa, dégoûté, et il mit du temps à passer. Même un tiers-mondiste convaincu peut parfois se taire.

— Pardon. J’ignorais.

— Naturellement, tu ignorais. Donc, excuse-moi.

— Tu veux en parler ?

— C’est fait, j’en ai parlé.

Il y eut encore un long silence. José regardait ses mains sur la table et elle regardait le flipper clignoter dans le vide. Il reprit sourdement.

— Mais j’ai bien entendu ? Ta réponse est non ?

— Tu as bien entendu. Ce n’est pas pour moi. Et puis je n’aime pas tes méthodes.

— Mes méthodes ont sauvé ta petite camarade. Sans moi, tu serais en train d’assister à une autre séance de torture, en ce moment.

— Tu veux dire quoi ?

— Ton père comptait torturer ta copine devant toi jusqu’à ce que tu parles, que tu lâches le moyen de tout récupérer, les documents et la vidéo.

— Il te l’a dit ?

— Bien sûr que non, on n’a pas ces rapports-là, je ne suis pas Gonda, moi, mais je le sais. Et je sais que, même quand on n’a plus treize ans, c’est insupportable, une séance de torture, pour des gens normaux, surtout quand il s’agit de quelqu’un qu’on aime.

Elle n’imaginait même pas.

— Tu aurais parlé, sans l'ombre d'un doute.
 Elle n'eut pas la force d'acquiescer.
 — Il faut le virer du pouvoir.
 — Et on deviendrait comme lui, des tyrans. Obligatoire.
 — Pas toi, M'da, justement pas toi.
 — Justement, oui, pas moi. Et c'est pour ça que je ne veux pas.
 Il se rapprocha d'elle, comme chaque fois qu'une chose lui tenait vraiment à cœur.
 — Je pense que tu as raison : c'est impossible d'inverser les choses, en politique, impossible. C'est impossible d'améliorer la vie matérielle des gens, impossible de leur accorder la dignité qu'ils méritent, impossible d'aider la justice. Personne ne peut.
 — Tu vois !
 Il lui prit les mains.
 — Et puis, parfois, regarde l'Histoire, sans qu'on comprenne pourquoi, il se passe une chose.
 Il serrait ses mains.
 — Une chose... merveilleuse. Qui renverse tout.
 — Qui fait table rase ?
 — Tu peux te moquer, mais oui, à nous deux, on peut faire table rase du passé colonial pourri du pays.
 — Ça a foiré partout.
 — On peut, M'da, on peut ! Je travaille là-dessus depuis des années.
 — Bien sûr que les capitaux mondiaux ne vont pas nous ratatiner la gueule du tout.
 — Économiquement, on est un tout petit pays, on n'a pas de pétrole, on n'a rien de ce qui les intéresse. Ils s'en foutent de nous. Mais on a nos universités, nos labos de recherche inventent tous les jours, on est hyper bons en nouvelles technologies, on a plein d'intellos, ingénieurs, physiciens de toutes sortes, on a la jeunesse, M'da, la vie, l'intelligence, la force des gens. On n'a pas besoin des finances mondiales.
 — Pourtant, même mon père est obligé de cirer les pompes du président français.
 — Mais parce qu'il est dans une logique de dépendance. On peut changer de logique économique. C'est eux qui ont besoin de nous, pas l'inverse. On peut niquer la France, niquer le FMI, je te le jure, on peut. C'est seulement des décisions. À nous deux, on peut libérer le pays et le donner aux gens.
 — Amen !
 — Au moins, on essaie ! Tu entends ? On essaie !
 Suisse considérait le visage tendu vers elle. Un visage d'enfant. Elle se dit : Si les enfants ne font pas la Révolution, qui la fera ?
 — J'y pense, et je te dis.
 — Vraiment ?
 — Vraiment.

XX

PÈRE SPIRITUEL

Suisseuse avait besoin de parler avec quelqu'un, et elle savait qui. Elle n'avait pas le droit d'appeler cette personne, elle n'avait droit qu'aux SMS.

- *Je peux venir, papa ?*

Il répondit tout de suite.

- *Dans deux heures.*

- *Merci, papa.*

Dans le fond du quartier du Temple, elle tapa le code d'une haute porte cochère, traversa les deux cours pavées, prit l'escalier au fond de la deuxième. Un escalier XVII^e siècle, c'est beau comme une sculpture, se disait-elle à chaque fois. Elle connaissait bien le chemin, depuis près de cinq ans qu'elle prenait cet escalier jusqu'au dernier étage, à peu près dans tous les états d'ivresse qu'on peut éprouver pour quelqu'un. Elle était ivre d'un homme qui s'appelait Léopold et qu'elle appelait « papa ». Un papa qui ne savait rien d'elle, mais qui la connaissait mieux que personne. Qui savait des rites, des mots, des gestes qui l'embarquaient dans des jouissances irréprouvables, même si c'était plus que jouir qu'elle venait chercher entre ses mains, plus que ses orgasmes à répétition, elle l'avait peu à peu compris. Elle venait prendre le dessus sur son putain de destin, elle le jouait à l'envers. Un père de rêve lui procurait des plaisirs qui la faisaient sangloter de bonheur, ça la changeait.

Elle lui obéissait au doigt et à l'œil, il était son maître, elle était son esclave, comme disent les magazines féminins dans leur rubrique sexologie. Mais, en plus de tout, elle était sa fille soumise et incestueuse, comme ne disent pas du tout les magazines féminins. C'est elle qui avait initié ce jeu, la première fois où elle l'avait appelé « papa, papa, papa », pendant l'amour, à leur grande stupéfaction à tous les deux, à elle, surtout, qui jamais auparavant n'avait prononcé ce mot. Leur différence d'âge, d'habitude ils s'en foutaient, mais, cette fois-là, elle en fit une sorte de machine à jouir. « Je suis votre fille, je suis votre fille, demandez-moi tout ce que vous voulez, attachez-moi des journées entières, je vous attendrai des journées entières, trempée, en larmes, je suis votre esclave, votre objet, votre souffre-douleur... votre... votre... » Mais ils savaient tous deux que c'était elle qui déroulait ce roman, elle en était le personnage et l'autrice. Le père spirituel qui la torturait soi-disant ne faisait qu'obéir à ses rêves.

Il ne savait rien d'elle, hormis ce roman écrit en commun. Elle ne lui parlait jamais de sa vraie vie, ou si peu. Ce soir était un autre soir parce qu'elle avait décidé de venir le voir pour qu'il l'aide à prendre une grande décision, comme un père doit le faire. Comme d'habitude, elle était debout nue devant lui, assis et habillé. Les mains derrière le dos, les yeux clos, elle lui demanda l'autorisation de parler, comme elle devait le faire toujours. Il autorisa et écouta sans l'interrompre le récit de sa vie passée, son enfance, l'Afrique, la Suisse, la Nuit Noire, tout ce bordel qu'elle traînait dans sa tête. Les yeux fermés l'aidaient à parler. Elle lui raconta ce qui s'était passé ces dernières semaines, la rencontre avec son père le Président, sa proposition.

— Je dois faire quoi, papa ? Aidez-moi, dites-moi quoi faire de ça.

Il se leva en silence, saisit la fine cravache qu'il utilisait pour ça, et la battit longuement, jusqu'à ce que sa peau se marque d'une multitude de fines zébrures, et que la douleur la fasse pleurer.

— Pour te punir de n'avoir jamais rien dit à ton père.

— Pardon, papa.

C'était leur étrange façon de s'aimer.

— Il connaît mon existence ? lui demanda-t-il en se rasseyant.

— Je ne sais pas, je ne crois pas. Je ne vous ai pas vu depuis deux mois, et je crois qu'il ne m'a retrouvée que récemment.

— Mais, aujourd'hui, ils n'ont pas pu te suivre ?

— Je ne crois pas, je ne suis plus surveillée depuis sa proposition.

— C'est vrai, le match de boxe ?

— Tout est vrai.

— Il est peut-être plus sympathique que tu ne dis.

Elle se raidit.

— Je plaisante, ma grande, j'ai bien compris.

— Que dois-je faire, papa ?

— Un thé, fais-moi un thé.

Ils ne dirent rien pendant longtemps, elle s'était remise en place devant lui, bras au-dessus de la tête, déhanchée. Il la regardait pensivement en buvant son thé.

— Je peux parler ?

— Tu peux.

— Vous êtes d'accord que je ne dois pas accepter.

— Tu dois accepter.

Ses yeux s'ouvrirent, c'était une transgression grave entre eux, mais elle n'avait pas pu s'empêcher de le regarder.

— Ferme tes yeux.

— Pardon.

Il lui donna la gifle légère qu'elle avait méritée et se rassit.

— Tu peux parler.

— Accepter ? Vous parlez sérieusement ?

— Tu as déjà accepté.

— Pas du tout.

— Et tu as raison.

— Je n'ai pas accepté. Je ne peux pas le côtoyer, lui, je ne supporte pas sa présence, j'ai envie, envie pour de vrai, de me jeter sur lui, de le frapper, de le tuer.

— Il faut le tuer, tu as raison, mais pas par les armes, tu le paierais trop cher. Non, il faut le vaincre, le détruire, l'annuler en toi. Et, pour cela, il faut l'affronter.

— Vous croyez à sa proposition ?

— Oui, je pense qu'il veut vraiment que tu sois présidente à sa place. C'est sa façon à lui de te faire disparaître, que tu deviennes lui-même.

— C'est dégueulasse.

— Assez, oui. À toi d'échapper au piège, je t'en crois tout à fait capable.

— C'est trop dégueulasse.

— C'est la seule façon de le tuer, tu entends, la seule dont tu réchapperas. Accepte.

— Non.

— Pardon ?

Elle ne devait jamais dire non.

— Excusez-moi, mais je ne peux pas.

— C'est un ordre.

Elle n'avait jamais discuté un ordre.

— Tu vas accepter parce que tu en meurs d'envie.

— Je n'en ai pas du tout envie.

— Mais si, ta curiosité en meurt d'envie. Je connais ma fille, je vous connais, les filles, votre curiosité vous mènerait en enfer.

— Ça ne va pas manquer.
— Tu vas accepter parce que c'est amusant, l'enfer.
Une pensée la décida, qu'elle garda pour elle. Elle se dit qu'en le côtoyant, elle était sûre de trouver le moyen de lui régler son compte comme elle l'entendait, c'est-à-dire de sa propre main.
— Accepte.
— Oui, papa.
— Tu vas le dissoudre comme un cauchemar.
— J'espère.
Il se leva, vint lui caresser tout doucement le visage.
— Contente-toi de ça, le vaincre. Pas plus.
— Que voulez-vous dire ?
— Tu sais, ce que je veux dire. Jure-le-moi.
— Jurer quoi ?
— Que tu ne le tueras pas de tes mains.
— Non, papa, je ne jurerais pas ça.
Il ne la battit pas pour ce premier non véritable qu'elle lui disait en cinq ans.

Ce soir-là, elle dormit chez lui, mais pas dans son lit, on ne dort pas dans le lit de son père. Elle dormit dans la chambre à côté de la sienne, comme il sied à une fille. C'était la première fois en cinq ans qu'elle dormait dans cette maison, et elle dormit bien. Le matin, le café était bon, son père lui souriait, c'était bon aussi.

— Tu n'as pas juré.
— Je ne peux pas vous jurer quelque chose que je ne suis pas sûre de pouvoir tenir.
— De vouloir tenir, plutôt, insolente.
— Pardon, papa.
Ils sourirent tous les deux, ils n'étaient dupes ni l'un ni l'autre, mais, pour tous les deux, il était doux de jouer ce jeu. Pourquoi ? C'est un mystère mystérieux, disait Léopold.
— Je vais vous obéir, papa, je vais accepter sa proposition.
Elle prit son portable et appela José. Quand elle raccrocha, Léopold ne souriait plus, le père avait peur pour sa fille.
— Le sort en est jeté, dit-elle.
— *Alea jacta est.*
Léopold ne craignait pas le ridicule.

XXI

C'EST OUI

— Ils sont vraiment chiants, dans les cafés, avec leur musique à la con, même le matin, même à Bobigny, même un rebeu tranquille genre café de village, vas-y la musique !
Elle grognait :
— On s'entend pas tellement c'est fort, c'est laid, ça casse les oreilles.

Et c'était partout, bon Dieu !

— Tu n'aimes pas la musique ?

— La musique oui, mais pas ça.

— T'es vraiment une Blanche ! Ça met de la vie, la musique. Au pays, il y a de la musique partout.

Suisseuse décida de laisser tomber sur la musique.

— À propos du pays, tu ne pourrais pas prendre l'habitude de ne pas arriver une heure en retard ?

— Non, on dit que tu prends l'habitude, toi, que j'arrive une heure en retard, donc tu arrives une heure en retard aussi, comme ça, on arrive en retard en même temps.

— Si j'ai le malheur d'arriver après toi, je sais que, le prochain rencard, tu arriveras le lendemain.

— Et ça ferait quoi ?

Elle décida de laisser tomber sur l'heure aussi.

— Tu n'as pas mis tes sapes de sapeur, aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, je vais en banlieue chez les pauvres Noirs, je m'habille comme un pauvre Noir de banlieue.

— Enfin, c'est quand même de la marque que tu portes.

— Oui, comme un pauvre Noir.

— Tu ne peux pas t'en empêcher.

— De porter des marques ?

— Non, de jouer au crétin de raciste.

— Ça me détend les maxillaires, c'est très bon pour le zen.

Elle décida de laisser tomber sur tous les détails. Apparemment, pas lui.

— Quand je suis avec le Président, je me sape comme un trader, puisque c'est mon boulot, quand je suis à Bobigny, je me sape comme un Bobignien.

— Balbynien.

— Quoi ?

— Les habitants de Bobigny, c'est les Balbyniens.

— Pourquoi m'as-tu donné rendez-vous dans ce café-là ?

— J'ai besoin de stabilité.

— C'est au bout du monde.

— Au bout de la ligne 5 seulement.

— Je suis venu en taxi.

— Comment faire confiance à un mec qui vient en taxi à Bobigny ?

— Je sais que c'est difficile de me faire confiance.

Suisseuse enchaîna sans répondre à son sourire moqueur.

— Tu joues triple jeu, pourquoi pas quadruple ? demanda-t-elle.

— J'adorerais, ma sœur, j'adorerais.

— Tu parles comme un imam, je ne suis pas ta sœur.

— Tu as mal dormi ? Tu râles sur tout.

— J'ai très bien dormi, au contraire, mais j'ai un peu perdu confiance, en effet.

— Vraiment ? Ou seulement pour m'emmerder ?

Elle ne répondit pas, parce qu'elle ne savait pas. Le sourire de José avait perdu toute moquerie, il devint même carrément inquiet quand il se résolut à lui poser timidement sa question.

— Tu t'es décidée ?

— Oui.

— C'est non ?

— C'est oui.

Pour mieux écouter la réponse, il s'était évidemment penché tout près d'elle au-dessus de la table qui les séparait, si bien que, quand elle dit oui, elle vit très bien les larmes pointer immédiatement à ses yeux. Il baissa les paupières pour les cacher, mais ça cacha rien parce qu'elles roulèrent sur ses joues. Merde, il va me faire chialer aussi, se dit Suisse, ça va pas, j'l'aime trop celui-là, ça va pas, il me fait remonter l'Afrique dans le fond de la gorge, c'est trop bon, c'est danger. Ils restèrent comme deux cons, sans se parler, sans bouger, et puis elle lui prit les mains, qu'il tenait nouées l'une dans l'autre sur la table, elle les serra dans les siennes. Au bout d'un moment, il lui sourit d'un sourire lumineux, étincelant, comme seuls étincellent les sourires africains.

— Tu vas voir, ma sœur, on va changer le monde.

— Bois ton crème, mon frère.

XXV

DUR, LES CHAMBRES D'HÔTEL !

Suisse aimait Orly et elle aimait Londres, donc elle était très contente d'attendre tranquillement son vol pour Heathrow en buvant un thé pour se mettre dans l'ambiance, entreprise ratée, d'ailleurs — un thé français reste un thé français. Mais ça ne l'empêchait pas d'être heureuse d'être à Orly, avec ou sans Bécaud. Voyager ouvrait une bulle dans le temps, une petite bulle d'éternité qui la calmait toujours. Le temps s'arrêtait, ses pensées s'arrêtaient. C'était son problème, à Suisse, les pensées. En passant la sécurité, elle avait eu droit au petit regard spécial black de la flic pourtant antillaise, apparemment ça changeait rien, petite attention supplémentaire pour les gens de sa couleur, merci. Il est vrai qu'une Black suisse, c'était dur à évaluer pour la fonctionnaire française de base. Une Suisse, c'est riche et blanc, une Black, c'est pas suisse et pauvre. Alors, c'est quoi une Suisse black ? se demandait la jeune fliquette qui triturait son passeport en la regardant par en dessous.

— Vous êtes suisse ?

Elle faillit lui répondre : « Non, je suis noire », mais bon ! En fait, son africanité, c'était les flics qui la lui réveillaient. Mais alors, fort. Très fort. D'un coup, elle se sentait plus africaine que Bamako, plus noire que Luther King, elle aurait volontiers entonné *Strange Fruit* aux oreilles de la fliquette. Eh bien, sois contente, ma fille, de l'Afrique, tu vas en manger autant que tu veux sous peu.

Avant que José ne reparte au pays, ils avaient tout réglé des modalités de l'accord avec son père. Suisse vivrait au palais sans aucune obligation familiale évidemment. Elle pourrait y recevoir qui elle voudrait dans ses appartements, en sortir autant qu'il lui plairait, rencontrer qui elle voudrait, être libre enfin de ses faits et gestes. En contrepartie, elle répondrait à toutes les demandes de José ou du Président en matière de représentation politique, d'apprentissage ou de conseil. Un point avait changé depuis la rencontre avec son père : il exigeait de nouveau la restitution des documents dans leur intégralité.

— Pas question !

— Le Président a été clair, les documents avant tout.

— Pas question. Ça change tout au programme.

— Ça ne change rien du tout, c'est un point d'honneur, c'est tout. Tu n'en as plus besoin, tu le tiens autrement.

Là encore, ça avait duré un bon moment, mais Suissesse avait fini par céder.

— Ça commence bien.

— Non, mais ça commence.

Il fallait donc qu'elle aille les récupérer dans les coffres de banque où Zheng et elle avaient dissimulé les originaux, à Lausanne, Londres et Rome. Elle se souvenait de Zheng à Rome, en short tellement ras du cul que les suisses — eh oui, toujours eux — ne voulaient pas le laisser entrer à Saint-Pierre ! Elle lui avait passé la jupe qu'elle portait sur son legging, et ils étaient passés sans problème, elle en collant ultra moult et lui en jupe. Les censeurs sont très cons. Ce soir, elle dormait à l'hôtel, mais elle n'avait pas résisté à se faire inviter à dîner chez sa copine actrice Liz, avec Sam, un copain commun avec qui elle avait eu un truc sexe très spécial. L'avion décolla, et, comme d'habitude en avion, elle dormait dix minutes après.

Pourquoi se priver du *cab* réglementaire et *so vintage* ? La Barclays Bank logeait dans le West End, ça ne dura pas plus de vingt minutes pour qu'elle récupère ses papiers et se fasse déposer à son petit hôtel très cher de Soho. Elle déposa les documents dans le coffre de la chambre et appela Liz : bonsoir, bonsoir, elle était trop contente de la voir, et Sam aussi, cool. La première fois qu'elle avait vu Sam à Paris, il s'était présenté plutôt hard.

— Je m'appelle Sam, je suis gay, comme tous les Anglais, et je te trouve trop belle, toi ! Un Africain comme je les aime ! Tu peux venir à Londres m'enculer au plug quand tu veux.

Elle adorait l'obscénité des folles, ça datait de Zheng, et elle avait adoré les trois jours passés avec cette grande tringle à la chevelure d'un roux flamboyant, comme tous les Anglais, et d'une élégance très pointue, ce qui avait fini de la séduire. Et pour les plugs, c'était vrai. À présent, il n'était plus roux mais brun corbeau, avec une très fine moustache de dandy et un tatouage sur le côté du cou. Les deux Britanniques marchaient à la bière, évidemment, et Suissesse se demandait comment ils pouvaient rester aussi minces en ingurgitant de telles quantités. Elle fut contente de rentrer à pied pour dessouler — une bonne heure entre Brixton et Soho. Dès qu'elle entrouvrit la porte de sa chambre, elle sentit qu'il y avait quelqu'un dans la pièce. En fait, ils étaient deux, blancs, français, un jeune, un vieux, le jeune braquait un gros calibre sur elle, le vieux était assis dans le fauteuil.

— Asseyez-vous sur le lit, dit-il.

Qu'est-ce que c'est que ce truc ? se demanda-t-elle. C'est pas le Président.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Nous vous attendions, mademoiselle Ounfueka.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Nous voulons consulter ce qu'il y a dans votre coffre.

— Si vous ne sortez pas, je hurle.

— L'arme que vous voyez dans la main de mon ami comporte un silencieux, par discrétion, et nous n'avons pas voulu fracturer le coffre, par discrétion. Nous sommes des gens discrets, et vous aussi avez vraiment besoin de discrétion.

— Il existe des doubles.

— Et même des triples, voulez-vous que je vous précise les deux autres banques ?
Donnez-nous le code du coffre, s'il vous plaît.

— Si vous savez tant de choses, vous savez que ces documents sont pour moi une protection vitale.

— Nous ne venons pas voler votre trésor, simplement le consulter. Le code.

— Je vous ai dit non.

— Oui, évidemment.

Il était comme un jeune homme aux cheveux blancs, mince, distingué, tiré à quatre épingles, pas un sous-fifre comme le porte-flingue.

— Notre équipe a posé une petite charge très explosive sous le lit de votre amie Liz. Ça se déclenche de loin.

— Vous mentez, je sors de chez eux.

— Nous sommes des gens plutôt professionnels, après votre coup de téléphone, vos amis sont sortis faire des courses pour le dîner, nous en avons profité. Cela vous suffit-il comme précision ?

— Vous bluffez.

— Si vous obtempérez, ce dont je ne doute pas, la charge disparaîtra dans le cours de la journée de demain. Discrètement.

— Je ne vous crois pas.

— Vous n'êtes pas en mesure de ne pas me croire, mademoiselle.

Elle alla ouvrir le coffre, de toute façon ils l'auraient fait. Elle tendit le porte-document à la baraque qui l'avait suivie de près et s'assit sur le bout de son lit. Le jeune gorille ne la quittait pas des yeux pendant que le vieil aristo feuilletait le tout. Il sortit un ordinateur portable, glissa un des disques dedans, regarda diverses scènes que Suissesse connaissait. Il visionna celle du bureau à plusieurs reprises, il photographia une dizaine de feuillets, remit le tout dans le sac en prenant bien soin qu'elle voie qu'il y remettait le tout. Il referma le sac, le remit dans le coffre, qu'il referma également.

— Voilà, mademoiselle, vous conservez votre arme contre votre père. Il ne saura rien de ce qui s'est passé entre nous, naturellement. Personne ne saura rien.

— Sauf vous.

— Oui, mais nous, ce n'est pas grave, nous n'avons aucun intérêt à rendre publics ces documents, vous en gardez la primeur.

— Pourquoi ne prenez-vous rien ?

— Pour que vous puissiez vous protéger, bien sûr.

— Qui êtes-vous ?

— Admettons que nous soyons des journalistes, et que nous protégions nos sources.

— Je ne comprends pas.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre. Bonsoir, mademoiselle, nos amitiés à Liz, et surtout à Sam. Il est très décoratif, Sam.

Le voyage à Rome, sans parler de celui de Lausanne, fut moins mouvementé, sauf qu'à Rome, il pleuvait, ce que Suissesse vécut comme une injustice inadmissible. À Lausanne, il pleuvait aussi, mais, ça, elle s'y attendait, et puis elle se dit qu'elle aurait bientôt beaucoup, beaucoup de soleil. Trop.

DEUXIÈME PARTIE

EN AFRIQUE

AFRICA CORPS

Mais qu'est-ce que je fais là ? Ça devait bien être la millième fois qu'elle se répétait cette phrase depuis qu'elle était arrivée dans son pays. « Qu'est-ce que je fais là ? », était la phrase qu'elle se disait le plus souvent, « Bienvenue au pays ! », la phrase qu'elle entendait le plus souvent. C'était celle que lui avait dite bien fort le Président en l'accueillant à l'aéroport devant toutes les caméras nécessaires, avant de la serrer longuement dans ses bras de manière particulièrement ostentatoire, surtout de sa part. L'homme qui ne souriait jamais avait souri. Il portait l'immense djellaba traditionnelle, avec le chèche, le tout d'un blanc immaculé, et des lunettes de soleil. Il faisait quarante-deux degrés, parce qu'on était en avril et qu'il était quinze heures.

Je tiens à peine debout, je vais tomber dans les pommes, tout baigne ! se disait-elle en écoutant l'hymne national résonner sur le tarmac de l'aéroport. Les uniformes de la fanfare de l'armée étaient aussi incompréhensibles à son esprit suisse que ceux des suisses du Vatican et que la température du goudron fondu sous le soleil. Les bras de son père autour d'elle ne l'avaient pas enchantée, enchantée, non plus, même si c'était à travers un paquet de tissu. Un coton sublime, cette djellaba. Arrête un peu avec les vêtements. Il sent le Pétrole Hahn, ça existe encore, cette merde ?

— Merci, monsieur le Président. Je suis heureuse d'être là.

Elle avait dû le répéter devant le micro, dans sa petite allocution suite à celle de M. le Président.

— Après un long détour par le monde, notre fille aînée et bien-aimée est de retour au sein de sa famille, au sein de sa communauté, au sein de son pays, au sein de son continent.

Long silence, regard circulaire sur les trente péquins, fanfare comprise, mais pour les dix caméras.

— Nous savons que le voyage lui a été profitable. Nous espérons de tout notre cœur qu'il sera profitable à notre cher pays. Les études, le travail, modeste et tenace, voilà ce qui prépare à une vie pleine de promesses. Bienvenue au pays, ma très chère fille.

Allez, allez ! À toi, quand tu as dit oui, tu savais que tu y aurais droit, aux simagrées.

— Merci, monsieur le Président. Je suis si heureuse d'être là, auprès de vous, que tous les sacrifices que j'ai faits pour devenir digne d'être votre fille s'estompent dans mon esprit. Il ne demeure que l'amour de mon pays. Tout ce que j'ai fait pendant ces trop longues années, je l'ai fait pour lui, mon pays. « Même le chameau apprend quand il voyage », disaient nos ancêtres. J'espère avoir été aussi studieuse que le chameau.

Et le Président avait souri.

Ça faisait près d'un an tout ça, et elle se disait qu'elle ne tiendrait pas le coup beaucoup plus longtemps. Elle était livrée pieds et poings liés à une suractivité permanente, et par quarante degrés en plus. Évidemment, c'était climatisé partout, mais elle détestait autant le froid de la clim que le cagnard suffocant du dehors. Ça rimait à quoi, cette agitation ? Elle trouvait cela bien peu africain. « Je croyais qu'en Afrique on prenait le temps », se plaignait-elle à José, son planificateur fou. Elle inaugurerait, présiderait, souriait, une vraie reine d'Angleterre. Il ne lui manquait plus que les tailleurs et les bibis roses

avec voilette. C'était des rencontres avec toutes sortes de corps de métiers, des inaugurations, des dîners d'apparat, des poses devant les photographes en cueillant la fleur de coton, en goûtant la patate douce, en mirant le dernier diamant extrait des mines d'État, taillé au pays, fierté de la nation. Du vrai réalisme socialiste à la télé tous les soirs. Heureusement, son fang d'enfance lui était revenu quasi immédiatement, quasi intact, à sa grande surprise, d'ailleurs. Elle refusait des demandes d'interviews de journalistes du monde entier. Vu de France, elle avait l'impression que tout le monde se foutait de l'Afrique, en tout cas de son pays, vu d'ici, elle avait l'impression d'être le centre du monde. De l'image à n'en plus finir, de l'imagerie, protestait-elle. Mais elle devait tenir son rôle de potiche, sourire, dire plein de mots sans parler. C'était l'injonction formelle de José. «Tais-toi, apprend!» Alors elle se taisait en parlant beaucoup de rien.

Mais, dans le fond du palais, elle bossait avec une passion qui l'étonnait elle-même sur tous les sujets qui devaient lui servir dans l'exercice réel du pouvoir. José supervisait, attentif, précis, une vraie maîtresse d'école. Il ne la lâchait sur rien. Plus elle apprenait à le connaître, plus elle s'étonnait de l'étendue et de la diversité de sa culture. Il était un véritable économiste, son séjour à Berkeley, ce n'était pas du toc, lui aussi avait travaillé d'arrache-pied. Les sortes de cours qu'il lui donnait ne laissaient aucun doute, il connaissait l'histoire de l'économie moderne dans tous ses recoins, il en connaissait les rouages contemporains, il en pratiquait l'exercice quotidiennement depuis son bureau du palais. Suissesse comprenait parfaitement que, sur ce terrain, il soit devenu indispensable au Président. Mais ses connaissances ne s'arrêtaient pas à l'économie, tout le champ politique lui était familier. De la diplomatie à l'armée, de l'administration à la justice, du droit du travail au droit des médias. Les idéologies lui étaient familières, les systèmes, l'histoire des États, des États africains naturellement, mais pas seulement. Il connaissait l'histoire mondiale dans ses détails. Mais il parlait peu de son véritable modèle, comme s'il n'osait pas prétendre à la moindre comparaison.

— Tu connais Sankara ?

— Je suis africaine, quand même !

Il lui avait tout fait lire de lui, ses discours, ses interviews, tout regarder, consulter. Sa vie, sa biographie, ses amis, sa mort. Tout. Le personnage avait enflammé Suissesse. Elle adorait cet homme de pouvoir qui n'aimait du pouvoir que ce qu'on pouvait en faire pour les autres. C'est pour ça qu'il est mort, se disait-elle. Un homme d'État comme ça ne peut pas exister.

Ce qui intéressait José, c'était la géopolitique prospective, d'une part, avec une passion pour le monde des nouvelles technologies, et la politique d'extrême proximité de l'autre. Il se passionnait pour la généralisation d'une pompe solaire dans la brousse autant que pour les déplacements des capitaux et des alliances à travers le monde. C'est lui qui aurait dû devenir président, et pas elle, se disait-elle, et elle n'en bossait que plus. Sa studieuse constance ne l'empêchait pas de s'entraîner aussi féroce au krav maga qu'à l'économie. Elle avait dégoté un prof génial parmi les gardes du corps. Encore plus petit que José, il te descendait n'importe lequel de ses énormes collègues en deux temps, trois mouvements, sans qu'on y comprenne rien.

Le jour de son arrivée, son père ne prononça que des paroles indifférentes dans la voiture qui les ramenait de l'aéroport au palais. Juste avant d'arriver, il lui dit simplement que Félix, son frère, était aux États-Unis, que José était au courant de tout ce

qui la concernait et que c'était à lui qu'elle aurait affaire. Il la laissa sur le perron du palais, de nouveau en proie aux yeux des caméras, qui, comme chacun sait, sont les yeux du peuple. Elle se retourna vers les journalistes, qui l'appelaient par son prénom, qui la tutoyait, on se serait cru à Cannes.

— Un sourire ! Un petit signe de la main, s'il te plaît !!

Elle souriait maladroitement, elle le sentait bien, elle saluait de la main comme une enfant de treize ans, elle souriait le plus glamour qu'elle pouvait, mais, dedans, ça n'allait pas terrible, terrible. Ça faisait dix ans qu'elle n'avait plus mis les pieds au palais de sa triste enfance, se disait-elle en agitant sa main comme une conne. Dix ans, quand on en a trente, c'est beaucoup. Elle fit un geste d'au revoir aux caméras, et elle gravit allègrement les marches, son sourire de façade tomba dès qu'elle eut le dos tourné. Un planton armé jusqu'aux dents lui ouvrit la porte, derrière, elle découvrit Zaïda, qui la regardait entrer. Et elle ne souriait pas non plus.

II

TERRA INCOGNITA

Le premier soir passé au palais avec Zaïda avait été un étrange soir. Suissesse l'avait suivie dans les couloirs du bâtiment présidentiel, à l'architecture aussi mégalo et tourmentée que devait l'être l'ego de l'architecte, et toujours aussi vide de toute vie humaine, hormis les gardes. Elle se souvenait très bien du chemin vers ses appartements, d'un luxe aussi tapageur que tout le reste du palais. Quand elle avait demandé à Zaïda de voir sa mère, la réponse avait été exactement la même qu'avant : « Pas maintenant, ma chérie, elle se repose, peut-être demain. » Toute son enfance tenait dans ces phrases : « Tu verras ta mère demain, oui, oui. » Dans sa chambre, elles se serrèrent enfin dans les bras. Un regard leur suffit : il ne fallait rien dire de compromettant, ne rien montrer non plus, signifia le visage de Zaïda d'une imperceptible mimique. Il devait y avoir des caméras partout, en plus des micros. Les micros du palais, elle y était habituée, les caméras, c'était nouveau.

Quand on vit dans un pays à haute probabilité totalitaire, les nouvelles technologies, c'est vraiment un problème. On ne peut plus respirer sans que ça se sache à la seconde, chier sans être en direct — sans parler de baiser. À propos de baiser, son corps était toujours aussi glacé, le pouvoir lui glaçait le corps, se disait-elle, même cet étrange pouvoir sur siège éjectable qui était le sien. Elle ne se sentait pas au pouvoir, elle se sentait au théâtre, genre surréaliste, dans un de ces spectacles dont cauchemardent tous les acteurs, où on te balance sur scène devant une salle bondée et tu sais pas un mot du texte. Elle se sentait en terre inconnue. Ce n'était pas l'Afrique, la terre inconnue, c'était le cerveau de son père.

Zaïda n'avait pas vieilli d'un pouce, mais c'était parce qu'elle ne le pouvait plus. Le visage sillonné de rides avait déjà mille ans quand elles s'étaient vues pour la dernière fois, ça

n'avait pas pu empirer. Dans la chambre, elle l'avait serrée avec une force insoupçonnée dans ses bras secs comme des baguettes.

— Tu es toujours aussi belle, ma fille.

— Merci, nounou.

Zaïda était la seule personne que Suissesse ne contredisait pas quand elle lui disait qu'elle était belle.

— Comme tu vas être bien chez toi ! chantait-elle en lui tenant les mains. Tu vas voir, rien ne vaut de rentrer dans sa maison. José m'a dit que tu étais contente d'être au pays.

— Oui, nounou, je suis très contente. Je ne sais pas si mon père est content, lui.

— Bien sûr que si. Tu sais comme est ton père. Il ne dit jamais rien. Mais tu es sa fille, tu es son aînée, tu es belle comme une princesse africaine. Pour sûr qu'il est content.

— Tout va bien, ici ? La famille va bien ?

— Mais très bien, grâce à Dieu, très bien. Tout le petit monde pousse. José est très fier de travailler pour ton père. Tout le monde nous envie, tout le monde nous craint. La vie est plus facile à présent. Il faut que tu viennes à la maison, quand même, que je te fasse un poulet bicyclette comme tu les aimais. Mais raconte à Zaïda, raconte, ma fille. Tu as disparu tant de temps ! Tu as pensé au mal que tu faisais à tes parents ? Tu as pensé à ta mère pendant tout ce temps ? Les larmes de ta mère ?

— Oui, Zaïda.

— Et ton père ? Les soucis qu'ils se sont faits pour toi, tes parents !

— Je ne voulais plus revenir, je ne voulais plus voir mon père, tu le sais.

— Et tu avais tort. Un père peut répudier sa fille, une fille ne peut pas répudier son père, qu'allais-tu imaginer ?

— Et pourquoi ne pouvais-je pas le répudier, moi ? Il m'avait fait du mal.

— Un père peut tout faire à sa fille, et un père président peut faire encore plus, tu le sais bien.

— Oui, je le sais bien.

— Mais il y a une chose qu'il ne peut pas faire, c'est ne plus être ton père. Il peut n'être plus président...

Elle s'arrêta et la regarda fixement.

— Entends-tu ? Il peut n'être plus président, il ne peut pas ne plus être ton père.

— Tu as raison, nounou.

— Tu ne peux pas ne plus être sa fille.

— Tu as raison.

— Et, toi, tu as eu tort d'abandonner ton père.

— Je ne l'ai pas abandonné, je l'ai fui. J'avais peur.

— Et à présent que tu es grande, tu n'as plus peur, et tu as raison. Ton père est dur, mais il est juste.

— Moi aussi, je suis dure, Zaïda, très dure, et il le sait.

— Bien sûr, tu es comme lui. Il a été bien patient d'attendre ton retour, il est bien patient de t'accueillir comme une reine africaine.

Ses yeux de granit contredisaient les mots, contredisaient le sourire qui avait pourtant l'air si vrai que Suissesse s'y serait laissé prendre sans les yeux froids, glacials, qui ne la lâchaient pas. Suissesse comprit que les jeux de paroles n'étaient pas seulement destinés aux micros ou aux caméras, qu'ils lui étaient destinés à elle également. La vieille femme la cherchait, elle cherchait à savoir où était passée sa colère, de quel côté elle était vraiment, et avec quelle force. Suissesse sentait celle de Zaïda implacable.

— Où vivais-tu, ma fille, après la Suisse, où as-tu été te promener ?

— José ne te l'a pas dit ? J'étais à Paris.

- Bien sûr que José me l'a dit, mais je veux entendre tes mots, ma chérie. C'est si beau qu'on le dit, Paris ?
- Oui, c'est si beau qu'on le dit, mentit-elle en pensant à la porte des Lilas.
- Et puis Paris restera toujours Paris, ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Qu'est-ce que c'était que cette phrase ?
- Ici tout change si vite, comprends-tu ? Tu vas voir, tu ne reconnaîtras pas ta ville. Il n'y a plus de coqs, tu te rends compte, on ne les entend plus, pour ainsi dire. Tu vois, même les coqs peuvent mourir dans ta ville.
- À propos de coq, tu me le fais quand ce poulet ?
- Qui sait, peut-être demain, peut-être la semaine prochaine. Et elle souriait de son sourire édenté.
- Mais je te ferai manger le coq bientôt, je te le jure, ma fille.

III

LE ROI AFRICAÏN

- Le lendemain de son arrivée, elle avait été convoquée par un planton dans le bureau présidentiel. La conversation avec son père fut plutôt rude. La rudesse commença dès qu'elle se fut assise de l'autre côté du bureau où trônait le Président. Après un long silence, c'est Suissesse qui attaqua :
- Vous m'aviez promis de me laisser les documents.
 - J'ai changé d'avis, ça ne change rien pour toi.
 - Vous deviez me demander mon avis, à moi.
 - C'est devenu un détail entre nous.
 - Alors pourquoi me les prendre ?
 - Pour m'assurer de leur provenance. Tes originaux ne sont pas des originaux.
 - Ce sont des originaux.
 - Non, ce sont des copies trafiquées. Tout est faux.
 - Même la vidéo dans votre bureau ?
 - Cette vidéo est bidon, mentit-il effrontément. Et je sais qui l'a fabriquée et te l'a envoyée.
 - Moi, je l'ignore. Mais j'ai toujours supposé que c'était Gonda.
 - As-tu détruit tous les doubles en ta possession ?
 - J'ai tout détruit avant de partir.
 - Tu mens.
 - J'aimerais vous mentir, parce qu'en effet, je n'aurais pas dû les détruire. Mais je l'ai fait.
 - Tu mens.
 - On ment quand on a peur.
 - Et tu n'as pas peur de moi ?
 - Pas du tout peur.
 - Tu mens.
- Et il rit très longtemps.

— Parfois votre humour m'échappe.

— C'était pour ça, tes voyages à Londres et à Rome ?

— Vous le savez très bien.

— En effet.

— À propos de Londres, j'ai eu droit à une visite à votre sujet dans mon hôtel.

Elle avait beaucoup hésité avant de se décider à lui raconter l'épisode de l'hôtel londonien. Elle pensait que moins il en savait, plus il avait de chances de perdre face au président français. José l'avait dissuadée.

— S'il le sait, il te testera par ce moyen-là.

— Mais s'il ne le sait pas, c'est idiot de le lui apprendre.

— Tu gagnes définitivement sa confiance.

Le Président était resté impassible à l'énoncé de son début d'information.

— Une visite ? Je sais que tu n'as rencontré personne d'autre que tes amis, à Londres.

— Vous vous trompez, monsieur le Président. Il y avait deux Français qui m'attendaient dans ma chambre.

Coup d'œil pointu.

— Continue.

— Ils m'ont dit qu'ils voulaient consulter les documents. Ils étaient très au courant, de tout. Ils m'ont menacé.

— Menacé de quoi ?

— Eh bien, de mort, en fait.

— Salopards de Français.

— L'un d'eux a photographié une dizaine de pages, et il a visionné la vidéo du bureau.

— Il l'a dupliquée ?

— Je ne sais pas.

Il la fixa, mutique, buté comme un taureau.

— Je te remercie d'avoir dit la vérité.

— Je vous dis toujours la vérité, mentit-elle avec délice.

— Je savais qu'ils étaient montés dans ta chambre.

— Je ne vous crois pas.

— Doute de tout, ma fille, c'est bien. Le métier commence à rentrer.

Cette expression commençait vraiment à lui courir sur l'échine. Il continua.

— Il y avait deux hommes. Un d'une soixantaine d'années, grand, mince, plutôt distingué, genre aristo, et un gorille, brun, quarantaine, costume foncé. Enfin, c'est la description qu'on m'a remise.

— En effet.

— Ils ne t'ont rien dit ? Rien demandé ?

— Non, rien. Ils m'ont seulement demandé d'ouvrir le coffre.

— Ils t'ont parlé ? Répète-moi les mots. Qu'est-ce que t'a dit le vieux ? Répète.

Elle raconta en détail la scène londonienne, la politesse de l'un, le silence de l'autre.

— Méfiez-vous, monsieur le Président.

— C'est le nain français qui devrait se méfier. Moi aussi je suis très renseigné.

La guerre était donc bien déclarée, et cette fois pas avec elle.

— Je te remercie de ta franchise. Tes informations vont me servir.

— Je l'espère, monsieur le Président.

— Je sais par José que tu travailles très bien.

— Ça m'intéresse plus que je ne m'y attendais.

— C'est normal, tu es ma fille.

— Vous êtes sûr ?

Il rit de nouveau très fort.

— Tu vois bien que nous avons le même humour !

Suisse se força à sourire.

— Dès que j'aurai réglé mon différend avec ce nabot français, et avec un autre nabot nègre, nous commencerons doucement à parler aux médias de ma succession.

— Un nabot nègre ?

— Un problème que je suis en passe de régler.

Il ne la regardait plus, il regardait ses énormes mains. Suisse eut un frisson, et ce n'était pas la clim.

IV

LA REINE AFRICAINE

C'était comme une mélodie.

— Il a tué mon fils, il a tué ma fille, il a jeté leurs cadavres aux chiens. Il a tué tous mes enfants, même celui qui est vivant, il a fait de lui un homme perdu.

— José n'est pas un homme perdu.

— Ton père a fait de ta mère une femme perdue, de Félix, ton frère, un homme perdu, de toi une fille perdue.

— Je ne suis pas une fille perdue.

— Je me suis humiliée devant lui, je me suis allongée sur le sol devant lui.

Suisse regardait le fond de son gobelet en plastique pendant que Zaïda parlait tout en trafiquant sa cuisine dans la cour. Elle revenait s'asseoir dans l'ombre du fond de la case, elle croisait ses bras sous ce qui lui restait de seins, et ce n'était pas grand-chose, et elle psalmodiait à voix basse.

— Il a tué mille hommes, ton père, dix mille hommes. Il les a tués sous les yeux de leurs femmes. Il a fait torturer l'épouse par l'époux. Et, toi, tu le sers pour son bien et pas pour le tien.

Le poulet continuait à rôtir en morceaux dans la cour, sur ses braises. Zaïda l'arrosait de temps en temps de cette sauce aux mille saveurs que Suisse aimait tant. Zaïda était la seule à cuisiner le poulet bicyclette, sinon on ne le trouvait que dans les multiples bouibouis de la ville, délicieux partout, mais celui de la nounou était d'une essence supérieure.

— Je ne le sers pas.

— Tu lui parles comme si tu le servais.

— Toi aussi.

Zaïda ignore l'objection.

— Tu lui souris comme si tu le servais.

— Je vais prendre sa place, Zaïda. Il va partir.

— C'est ce qu'il te dit, et, toi, tu le crois.

— Je le crois, Zaïda.

— Tu as des nouvelles de ton frère ?

- Félix ? Aucune. Il est en France.
- Tu lui parles ?
- Félix n'a pas été très gentil quand j'ai repris contact. J'ai bien compris qu'il était du côté du Président, certainement pas du mien.
- Il est de son côté à lui, comme tout le monde.
- Il a un côté ? se moqua Suissesse.
- Ton père ne t'a pas parlé de lui ?
- Pourquoi m'en parlerait-il ? Il ne compte pour rien.
- Tu es intelligente, tu l'as toujours été. Et parfois tu es bête.

Suissesse ne comprenait pas comment la vieille femme pouvait saisir les morceaux de poulet brûlants avec ses mains pour les enduire de sauce du bout des doigts.

- Tu ne te fais pas mal ?
- Tu sais bien que je suis maîtresse du feu. As-tu oublié que Zaïda est fille de marabout ? Une reine ?
- Non, Zaïda, je n'ai pas oublié.
- Tu as des bons amis en France ?
- De très bons amis, oui.
- Et un homme, tu as un homme en France ?

Suissesse était habituée aux sauts du coq à l'âne de Zaïda, en général ça cachait quelque chose. Elle faillit répondre que, des hommes, elle en avait beaucoup, mais elle aimait trop sa nounou pour l'embêter avec ses histoires de vie.

- Je te parle d'un homme sur qui tu puisses compter plus que sur toi.
- Elle était fine, vraiment, et sa finesse toucha Suissesse comme une caresse. Elle faillit lui dire qu'à Paris, elle avait un père comme ça, mais bon...
- Non, Zaïda, je n'ai pas d'homme comme ça. Mais j'ai une très grande amie qui ressemble à ça.

- Comme une sœur ?
- Oui, comme une sœur.
- Elle est venue te voir ici ?
- Non. Elle craint la chaleur. Elle est malade.
- Alors elle n'est pas forte.
- Si, elle est forte.
- Comme un homme ?
- Plus qu'un homme. Tu le sais bien, que les hommes sont moins forts que nous.
- Oui, je le sais.

Et les deux femmes rirent de la faiblesse de ces grands sifflets qu'on appelle les hommes.

- Elle a une maison, ta sœur ?
- Oui.
- Tu devrais prendre un homme.
- Oui, nounou.

Suissesse mangeait son poulet avec les mains en se brûlant les doigts parce qu'elle n'était pas fille de marabout. Toute l'enfance lui passait dans la bouche. Bon, arrête de faire ta Blanche ! C'est rien qu'un poulet bicyclette.

- Ton frère va rentrer.
- Le Président ne m'en a pas parlé.
- Il ne le sait pas.
- Qu'est-ce que ça veut dire, nounou ?

— Va-t'en d'ici, ma fille. Pars. Tu es comme un poulet de France, tu es trop tendre pour lui. Lui, c'est un coq dur.

— Non, Zaïda. À présent, je veux faire quelque chose pour le pays.

— Tu veux débarrasser le pays de ton père ?

— Oui.

— C'est vraiment cela que tu veux ?

— Oui. Tu le sais.

— Alors, pars.

La vieille dame, qui peut-être n'était pas si vieille, se dit Suisse, la regarda avec ces yeux qu'elle avait appris à connaître depuis son retour, ses yeux de caillou. En même temps, elle lui souriait vraiment, avec une douceur qu'elle reconnaissait comme celle de son enfance.

— Non, pas maintenant.

— Parfois tu es bête.

La vieille femme vint à elle lui prendre son os de poulet, qu'elle jeta à même le sol de la cour, elle lui prit la main, sortit un mouchoir de sa poche et commença à lui essuyer soigneusement les doigts du gras de l'animal. Ses gestes étaient doux et précis. Elle lui prit la nuque pour approcher son visage, elle posa un baiser sur sa joue et resta, la bouche contre son oreille.

— Pars, ma fille, lui chuchota-t-elle. Va en France dans la maison de ta sœur.

— Si je pars, il ne se passera plus rien.

— Pars. Le sang va couler.

— Quel sang ?

— Ton frère Félix est au pays, et depuis longtemps.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il est là, il est en brousse.

— Et le Président l'ignore ? Impossible.

— Il est dans le Sud. Pars.

Même une plus naïve que Suisse aurait compris. C'était donc ça. J'ai mis le temps, je suis vraiment une stupide ! Bon, il suffisait de lui mettre tous les points sur tous les i, et Zaïda venait de le faire pour elle. Son frère voulait prendre le pouvoir. Par le Sud. Le Sud était opposé à son père depuis toujours, une rébellion armée, réprimée dans le sang, y menait des actions sporadiques contre lui.

— Jamais le Sud ne suivra le fils du Président, dit-elle. Vos histoires d'ethnies !

— Nos histoires sont les tiennes. Ton frère a les clés, ton frère est la clé pour eux, et ils sont les armes pour lui. Ils lui ont fait allégeance, depuis longtemps.

— Comment es-tu au courant de tout ça ?

— Je suis du Sud.

— Mais tu n'as rien dit à José ? Il ne m'en a pas parlé.

— Pour lui, ces choses-là ne comptent pas. Il ne les comprend pas. Je suis d'une famille royale, je comprends.

— Ce sont des vieilles choses.

— C'est à cause de ces vieilles choses que je suis arrivée enfant au palais. Parce que j'étais reine.

— Tu n'étais pas reine, nounou, tu étais servante.

— Pas servante. Esclave. Mais parce que j'étais reine. J'étais un gage royal, la preuve vivante que ton père avait vaincu le Sud. Je suis encore ce gage qui tient le Sud au calme par l'importance de mon nom.

- Toi, ma Zaïda ? Tu es si importante ?
- Pas moi, mon sang !
- Tu ne m'avais jamais dit ça.
- Tu étais une enfant.
- Une vraie reine ? Je pensais que tu plaisantais quand tu le disais.
- Je suis une reine africaine.
- C'est toi qui as construit cette alliance entre le Sud et Félix ?
- Oui.
- Depuis que le Président a tué tes enfants ?
- Non. Depuis toujours.

Elle comprenait à présent le pion qu'elle était dans le jeu de son père. Elle était le contre-feu contre son frère. Il était impossible que José ne soit pas au courant. Pourquoi ne lui avait-il rien dit ?

- Pourquoi José ne m'a rien dit ?
- José ne sait rien de ce qui se prépare.
- Mais pourquoi ? Pourquoi ne lui en as-tu pas parlé ?
- Quand il sera temps.
- Sais-tu si Félix et lui s'entendront ? Ils travailleront ensemble ?
- Félix est un imbécile qui ne pense qu'aux avions avec des salles de bain en or. Il méprise les pensées de José. Il veut le pouvoir pour lui, pas pour ses gens.
- Et pourquoi le soutiens-tu, alors ?
- Parce que José va échouer et que ton frère va réussir.
- Réussir, ça ne veut rien dire. À quoi ça sert de réussir pour avoir des salles de bain en or ?
- Ça sert à tuer ton père.
- À ce prix-là, on s'en fout qu'il meure ou pas.
- Répète-moi que tu ne veux pas sa mort.

Suisse botta en touche.

- Vous n'y arriverez pas, il est trop armé, trop riche, trop sur ses gardes.
 - Nous avons un allié armé et riche. Lui aussi veut que ton père disparaisse.
 - Qui ça ?
 - Le nabot français.
- Évidemment, évidemment. Le président français gagnait sur tous les tableaux. Il se débarrassait d'un allié compromettant et maintenait le pays à la botte de la France.
- C'est impossible que mon père ne sache rien de tout ça.
 - Si José ne le sait pas, ton père ne le sait pas. C'est la preuve. Ton père a confiance en José plus qu'il ne devrait. Il lui en aurait parlé.
 - Mon père le sait.
 - Non, ma fille. Il sait que son fils veut le pouvoir, il l'a surpris à comploter avec des officiers, il y a très longtemps. Il a fait exécuter les officiers. Il l'a envoyé en France pour l'éloigner, sous prétexte de ses études. Il ne sait rien de l'alliance passée avec le Sud. Ça s'est fait en France. Les palabres étaient là-bas, à Paris. Ici, nous avons beaucoup de complices chez les policiers. Les filatures étaient déjouées. Il ne sait rien.
 - Il le sait.

Et elle lui raconta la conversation qu'elle venait d'avoir avec le Président, elle lui parla du nabot nègre. Zaïda retira des braises les morceaux du poulet qu'elles n'avaient pas mangés, elle appela une fillette pour les lui donner. Elle arrosa les braises, se lava les mains dans la cour. Suisse lui versait l'eau du grand broc de fer.

— C'est vrai que ton frère est un nabot nègre. Il est aussi petit nègre que tu es grande négresse.

Elle passa longuement du beurre de karité sur ses mains.

— Merci, ma fille, de m'avoir prévenue. Nous allons nous dépêcher. Je te dirai quand tu dois venir dormir à la maison.

— Et José ?

— Que Dieu ait son âme.

V

TU QUOQUE

Pas de doute, en Afrique, elle avait un problème d'insomnie. Elle avait toujours eu un problème d'insomnie, même petite enfant, mais, en Afrique, c'était le pompon. Tout ce qui ne se passait pas bien, elle se le rejouait la nuit, en pire. Elle avait toujours trouvé bizarre que ses pensées, déjà pas très roses le jour, noircissent dans sa tête pendant les heures noires de la nuit. Même les petites pensées, du genre j'ai oublié de racheter du fil argenté pour la robe d'Ophélie, prenaient des proportions métaphysiques, et il lui fallait ramer dur le matin pour sortir des eaux noires de l'insomnie. Le soir du poulet bicyclette, elle avait eu du mal à s'endormir dans son *king size* du palais, pourtant on ne peut pas dire qu'elle était gênée aux entournures dans ce lit-là. Elle ne s'y habitait pas, depuis les dix mois (dix mois!!!!) qu'elle était là, elle avait l'impression de dormir sur une plage. Quand elle allait pisser, elle mettait une bonne heure à atteindre le bord en rampant comme un crabe, une vraie rando.

C'est sûrement son insomnie qui lui sauva la vie cette nuit-là, elle entendit le truc venir. Une porte claqua très fort, au loin dans le palais. Il n'y avait jamais une porte qui claquait dans le palais, encore moins la nuit. Tout de suite, elle fut sur ses gardes. Elle entendit des bruits de course, un cri, un seul, mais long, pas sympa du tout, genre on égorge. OK, elle était bien réveillée, elle crapahuta jusqu'au bord du lit et, au moment où elle posait les pieds au sol, elle entendit des rafales de Kala. Elle se précipita vers la porte sans prendre le temps de s'habiller, elle fonça dans le couloir à l'opposé des rafales, mais des bruits de course et de voix se rapprochaient par l'autre bout. Coincée. Demi-tour vers la chambre, refermer la porte sans bruit, galoper vers la salle de bain, se hisser jusqu'à la fenêtre, vite, vite. Ouvrir la fenêtre d'un geste, sauter du premier étage — et, au palais, les étages étaient hauts —, elle se dit : Y a bien quatre mètres, et retomba plutôt adroitement dans les jardins de derrière, elle savait où. Et elle savait où elle allait. C'était le palais de son enfance, et elle avait eu beau le saccager dans ses souvenirs, le brûler, le bombarder, elle le connaissait dans ses moindres recoins, et c'est pas à une gosse qui a vécu toute son enfance dans un endroit que tu as besoin d'apprendre où se planquer.

Dehors, ça tirait de partout. Elle partit comme une bombe, sans rien regarder. Elle ne pensait à rien du tout, elle fuyait comme une machine spécialisée dans la fuite. Elle entendait que ça hurlait derrière elle, elle plongea sous le banc de pierre vers lequel elle courait éperdument, un simple banc mais pas n'importe lequel. Elle le connaissait très

bien pour s'y être cachée, enfant, toute une journée, jusqu'à la nuit tombée, pour échapper à une opération des amygdales, personne ne l'avait trouvée, sous son banc. Elle fit dégouliner les plantes grasses qu'un jardinier attentif avait plantées dans le treillis qui servait de dossier. Elles retombèrent de chaque côté, comme elles l'avaient déjà fait lorsqu'elle était petite, et elle ne bougea plus, les bras le long du corps, les genoux appuyés contre le dessous du banc. Elle avait grandi depuis les amygdales, elle ne tenait plus en longueur. Elle s'attendait à tout moment à ce que quelqu'un vienne la déloger à coups de botte et l'achever d'une balle, mais rien. Ça piétinait parfois à cinquante centimètres de ses oreilles, ça galopait dans tous les sens, ça gueulait, ça tirait, ça s'éloignait, et puis ça revenait en tiraillant. Suissesse comprit qu'on descendait des gens tout autour d'elle, les prisonniers ne criaient pas longtemps. L'un d'eux hurla tout près des mots qu'elle ne comprit pas. Un coup de feu l'interrompit, et elle vit une tête tomber à quelques centimètres de son visage, du sang gicla jusqu'à elle. Elle se tassa, elle serrait les yeux, les poings, elle s'attendait chaque seconde à être découverte.

Et puis ça s'éloigna, le groupe partit en laissant là le cadavre, tout près. Elle risqua un œil, le cadavre la planquait. Elle vit des corps étendus par terre un peu partout, et puis un groupe d'hommes en armes qui s'agitaient en hurlant, là-bas près des escaliers de l'entrée arrière du palais. Elle se redressa un peu plus. C'était un bordel total, deux automitrailleuses cramaient au pied du grand perron, la grosse Mercedes blindée de la présidence était au milieu du bassin de la cour arrière, les portes ouvertes, les phares allumés. Et puis elle vit distinctement un groupe de soldats apparaître à la porte du palais en traînant à toute vitesse un corps par les pieds, un grand gros corps qu'elle reconnut tout de suite. Elle vit la tête en sang de son père qui rebondissait sur chaque marche de l'escalier d'honneur où il recevait les chefs d'État étrangers, les hommes les plus puissants de la planète. Elle vit le corps pendu par un pied à une branche, les Kala braquées sur lui, elle entendit la rafale, les hurlements de joie. Elle vit les soldats trépigner de joie, tirer en l'air, s'éparpiller partout. Elle se rejeta sous le banc, son corps grelottait, pourtant elle n'avait pas peur, elle était au-delà de la peur, son seul problème, c'était de survivre au bordel. Mais elle claquait des dents comme une fiévreuse du palu.

Et puis tout s'arrêta pour de bon, les piétinements, les cris, les bruits de rafales, tout retomba dans le silence de la nuit. Peu à peu, elle entendit revenir les croassements des crapauds, aussi puissants que des aboiements de chiens, elle entendit le vent. Les hommes étaient partis. Où? on s'en fout, casse-toi, c'est le moment. Elle risqua de nouveau un œil, sortit la tête franchement, et, quand elle constata que vraiment il n'y avait plus personne en vie alentour, elle se jeta hors de sa cachette comme un animal. Pour penser à rien, elle pensait à la porte des Lilas, et elle piqua un sprint vers le fond de cette sorte de parc avec pelouses très vertes et palmiers royaux, qu'elle connaissait bien. Elle franchit la haie de bananiers, plongea sous les épineux, se redressa égratignée sur tout le corps. Elle était toujours totalement nue, elle ne s'en apercevait absolument pas, comme elle ne s'apercevait pas que le sang lui coulait du visage, des seins, des mains, à cause des épines. Elle sauta comme l'alpiniste qu'elle était contre le mur du fond, celui qu'elle savait être le moins haut et qui avait des pierres qui dépassaient, elle l'escalada comme un singe, elle prit les barbelés du haut du mur à pleine main et retomba, toujours à poil, merci, dans la rue de derrière. Personne, merci. Elle prit ses jambes à son cou, droit devant, le plus vite possible, mode cent mètres plat, ses mains déchirées la brûlaient. Elle entendit un bruit de camions sur sa droite, elle fonça à quatre-vingt-dix degrés sur sa gauche, tomba nez à nez avec un tank immobile et silencieux, elle fit un

quart de tour à gauche encore, pour l'éviter et au moins tenter de s'éloigner du palais. Elle tomba par erreur sur l'esplanade de la Présidence, elle se dit : Non, non, pas là, je serai visible de loin. Elle refit demi-tour, plongea dans la descente qui menait au fleuve, remonta au triple galop quand elle vit que les berges étaient occupées par une colonne de blindés, accéléra son triple galop en quadruple quand elle entendit des coups de feu qui partaient de la colonne, des cris, « stop, stop », et les coups de feu qui tapaient pas loin d'elle, et puis une galopade de gros godillots derrière. Les coups de feu continuaient mais ils devaient tirer en courant, ça touchait rien. Ils m'auront pas !

Suissesse courait vite et longtemps depuis toujours. Elle les distança en fonçant vers la vieille ville, vers chez Zaïda. Il n'y avait plus personne à courir derrière elle, et pas une personne vivante devant elle. Elle ralentit en mode huit cents mètres, elle vit passer deux chars au loin, tout au bout de l'avenue des Libertés, une automitrailleuse la croisa à toute vitesse, elle n'eut pas le temps de se planquer, mais le blindé continua son chemin sans s'intéresser à elle. Ce qui ne fut pas le cas de la moto chevauchée par deux soldats, qui lui fonça dessus avant qu'elle ait eu le temps de se planquer à l'ombre d'un mur. Sprint éperdu, deux angles à quatre-vingt-dix degrés, elle escalada un nouveau mur, et elle retomba dans une grande cour pleine à craquer de gens debout, silencieux et immobiles comme des morts. Tous la regardaient.

Elle se figea au pied du mur, attendant à tout moment la pétarade de la moto, de l'autre côté, attendant que tous ces gens se jettent sur elle, mais rien, des deux côtés, rien ne se passait. Elle se disait que les deux motards ne l'avaient pas vue sauter, mais c'était pas une pensée juste, parce que ça commença à cogner contre la grande porte en bois de la cour, avec des cris, « ouvrez, ouvrez ». Tous les fantômes se tournèrent vers elle, haletante, nue comme un ver. Elle fit demi-tour vers son mur, sauta de nouveau, opéra son rétablissement au sommet, regarda la porte qui cédait aux coups de crosse, et elle reçut en plein visage ce qu'elle crut être un chat, qu'elle arracha en retombant sur le dos sur la terre battue de la rue. Là seulement elle comprit que le chat c'était une robe qu'une main secourable lui avait balancée. Elle l'enfila en reprenant sa course. Essaie de sauter mon mur, connard de soldat ! Saute-le, avec ton bide plein de bière ! Elle avait une très mince avance, il fallait qu'ils fassent le tour du pâté de maisons. Elle s'élança à travers une large avenue, se retrouva dans une autre concession, la traversa comme une bombe, tourna à angle droit à la rue suivante, et puis encore, et puis encore, elle se dit que ses poumons allaient la lâcher, lui exploser dans les côtes. Elle s'arrêta dans un recoin pour écouter si elle était poursuivie. Elle entendait rien que son souffle comme une forge et son cœur lui cogner dans les oreilles comme s'il était pas à elle, ça se calma, et pas de moto. Je les ai lâchés ! Elle reprit sa course en mode dix mille, mais rapide, à présent elle cherchait à se repérer, au bout d'un moment elle sut à peu près où elle était, alors elle prit la direction de la maison de Zaïda. J'ai une chance, là, j'ai une chance !

Une chance, oui. Toute la famille était là, regroupée dans la cour comme de juste, comme de juste tout le monde autour de Zaïda. Et tout le monde était silencieux comme de juste, même les tout-petits étaient silencieux, parce que même les tout-petits étaient morts. Et salement. Aspergés de sang, les têtes éclatées, les corps découpés par les rafales, parfois méconnaissables comme êtres humains. Elle reconnut Zaïda aux vêtements, à sa maigreur et aux vêtements. Elle s'approcha du corps léger, le visage était intact, déformé par la grimace de la mort. Elle s'agenouilla contre elle, Zaïda ne pouvait pas être morte, ça ne rentrait pas dans le domaine du possible, même ses pires pensées nocturnes

n'avaient jamais abordé ce rivage-là. Pour la ressusciter, elle posa ses lèvres sur ses lèvres. Et ça marcha, Dieu est grand, elle sentit le souffle, elle sentit qu'elle revivait, elle embrassa les lèvres, sentit l'haleine faible, la crispation des lèvres, un mot, non, un chuchotement infime, elle mit l'oreille.

— Ton frère... c'est ton frère. Il est ton... fr...

Zaïda parlait, Zaïda vivait, si on peut appeler ça vivre quand on a les deux jambes séparées du corps. En se penchant pour écouter, elle avait vu les jambes hachées par les balles, séparées du buste, la flaque de sang, tant de sang.

— José...

Elle comprit le mot imperceptible.

— José...

Et puis ça s'arrêta. La reine africaine s'arrêta d'être la reine africaine. Suisse cessa d'être africaine, définitivement, elle cessa d'être quoi que ce soit.

Elle se releva sans savoir qu'elle cherchait José. Elle erra au milieu des cadavres, elle regardait les visages, les yeux étaient ouverts quand ils n'étaient pas crevés, beaucoup des visages épargnés étaient calmes. Les corps étaient défigurés par les déchirures des rafales, vautrés les uns sur les autres, les membres dans des positions impossibles, et du sang partout, sur les vêtements, sur les peaux, sur les dents offertes par les sourires de la mort, sur le sol, les murs, partout. Elle rentra dans la maison, il faisait très sombre, tout noir. Là aussi des cadavres. Et puis elle reconnut les vêtements de bonne coupe. C'était bien lui, il était le seul sapeur de toute la famille, il n'y avait que lui pour porter un costume Armani dans la concession de Zaïda. Et heureusement qu'il y avait les vêtements, sinon elle n'aurait certainement pas reconnu le tas de chair sanguinolente qui tenait lieu de visage au cadavre de José. Elle ressortit dans la cour, elle prit son élan, elle sauta par-dessus les morts, sauta plus haut pour passer le mur, elle s'envola, elle survola le charnier de la cour, plana au-dessus en cercles, comme le rapace qu'elle était devenue, elle monta, monta avec ses ailes de mort, elle vit la ville tout entière, toute noire, la seule lumière, c'était le palais en flammes, elle monta plus haut encore, disparut dans les nuées argentées de la nuit africaine, vit son pays tout entier, son continent tout entier. Alors, de tout là-haut, elle balança sa bombe atomique et raya l'Afrique de la surface du globe, elle monta plus haut encore, et elle raya le globe terrestre de la liste des planètes, et enfin, aspirée à une vitesse impossible vers le vide infini, elle disparut dans les étoiles.

Elle eut du mal à déshabiller le cadavre de José. Elle laissa la chemise, mais elle parvint à lui ôter la veste, et même le pantalon. Elle ôta sa robe de secours, enfila les deux pièces du costume à même sa peau — c'était trop petit mais ça rentrait. Elle voulait mourir habillée en José, elle sortit de la cour et se dirigea vers le palais. Elle prenait les rues par le milieu cette fois, mais il n'y avait plus un tank en vue. Elle avait besoin d'un tank, elle voulait la moto de tout à l'heure, elle voulait un tueur à Kala! Elle se mit à crier, à appeler, en plein milieu des avenues, elle hurlait, dans la ville vide et silencieuse comme un tombeau, elle hurlait :

— Au secours, au secours! Tuez-moi, bordel! Tuez-moi!

Le secours finit par arriver, un quatre-quatre pila à ses côtés, une main en jaillit qui lui prit le bras et la tira rudement à l'intérieur, ça lui fit un mal de chien, elle cria. Mais elle ne protesta pas longtemps parce que José la regardait, le visage ravagé, mais vivant, bon Dieu, vivant! Alors elle fit ce que font les faibles femmes dans ces cas-là, elle tomba d'abord dans ses bras et après dans les pommes.

CHACUNE POUR SOI

Un taxi-brousse, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux pour dormir, même quand on a été fourrée dedans inconsciente, même quand on a échappé à dix morts, même quand on a couru trois cinq mille mètres d'affilée, même quand son salopard de père est mort impuni, même quand sa famille africaine, toute sa famille, a été fauchée par des rafales, même avec tout ça dans les dents, on finit par se réveiller, tellement on est secouée comme un prunier. À onze dans le vieux Toyota Land Cruiser, sans compter le chauffeur, ça faisait très, très serré. Qu'est-ce que je fous là ? José, où est José ?

— Où on est ? Où on va ?

— Ton frère nous a arrêtés, lui dit le chauffeur. Il a donné l'argent. On va vers le Sud.

Mon frère, mais de qui il parle ? ça peut pas être Félix. Personne n'ajouta un mot, ses voisins ne l'avaient même pas regardée quand elle s'était réveillée. Ce n'était pas une ambiance normale, ce n'était pas un taxi-brousse, c'était une fuite. En fait, c'était un taxi-brousse en fuite. On sentait que c'était chacun pour soi, les hommes — il n'y avait que des hommes — étaient murés en eux-mêmes. Et José ? Je l'ai rêvé, José, ou quoi ? Vraiment, elle doutait de l'existence de ce fantôme qu'elle avait entrevu dans le gros quatre-quatre, elle se souvenait mieux du José qu'elle avait très bien vu bousillé dans la maison de Zaïda. Il y avait un José vivant et un José mort, ça faisait un de trop. Pourtant, elle ne se trompait pas, elle se souvenait bien de ses bras, elle ne se trompait pas, il lui avait parlé, il vivait. Parfois, la mort ne tue pas, disait Zaïda. Un costume un peu classe lui avait suffi à confondre un cadavre avec le sien. Le couvercle qui pesait sur elle se souleva de quelques millimètres, au moins José vivait. Mais pour combien de temps ?

— Il était seul, mon frère, quand il vous a arrêtés ?

— Non, il y avait des soldats.

— C'était quels soldats ?

Pas de réponse.

— Il était comment, mon frère ?

— Comment, comment ?

— Il ressemblait à quoi ?

— Tu ne connais pas ton frère ?

— J'en ai plusieurs, je voudrais savoir lequel c'était.

Pas de réponse.

— Celui-là a dû te donner beaucoup d'argent, alors tu me réponds.

— Un maigrichon.

C'était bien José qui leur avait baratiné pour pouvoir la fourrer dans le Land Cruiser. Mais pourquoi n'était-il pas venu, lui ? Il allait y passer. La famille détruite, sa mère morte, il lui restait peu de ressources pour se cacher, encore moins pour lutter contre Félix. La seule ressource, c'était la fuite. La preuve, c'est qu'il l'avait mise comme un paquet dans la première voiture venue. Il était en danger, grave.

Le taxi-brousse allait vite comme toujours, mais peut-être un peu plus vite encore. En tout cas, la voiture bondissait de bosse en bosse, on se cognait la tête contre le toit,

surtout derrière, on se cognait les uns aux autres, même en s'agrippant partout où on pouvait, à ses voisins, au siège de devant, à la poignée de porte encombrée par des mains, ou même en appuyant ses mains à plat sur le toit pour ne pas décoller. Personne ne disait mot, personne ne protestait, chacun avait l'air de vouloir que ça aille le plus vite possible et semblait prêt à endurer la mort pour une seconde de gagnée. Ça n'allait sûrement pas tarder, se disait Suissesse à chaque virage en dérapage, on dirait qu'ils n'en ont rien à foutre d'y passer. Elle voulait vivre, et elle se demandait bien pourquoi.

À la première halte en brousse, quand elle s'était écartée du groupe pour aller pisser, comme tout le monde faisait, elle avait trouvé plein de sous planqués dans son soutien-gorge, un soutien-gorge qui n'était pas à elle d'ailleurs, on lui avait mis dedans des francs CFA, des euros, des dollars. José avait pensé à tout. En plus du soutien-gorge, elle remarqua seulement à ce moment-là que les vêtements qu'elle portait n'étaient pas à elle. Elle trouva aussi autre chose dans une gaine attachée le long de son mollet : le couteau Ikea qu'elle avait emporté en Afrique. Il avait de l'humour, José, ma parole, un peu noir, mais en l'état on ne pouvait pas lui reprocher la noirceur.

Tassée dans son coin, ses pensées divaguaient, des hauts de Belleville aux Sables-d'Olonne, de sa chambre du palais à l'atelier de Doudou. Doudou, ma Doudou, ma gouinette, tu ferais quoi à ma place ? Et puis les vraies pensées la rattrapaient, le cadavre entrevu de son père, traîné sur les marches par les pieds. Son père mort, elle s'en foutait, elle était seulement stupéfaite qu'il se soit fait battre par ce crétin de Félix. *Tu quoque mi fili*, comme aurait commenté Léopold. Salaud de Félix, pourquoi avait-il abattu Zaïda ? Et toute la famille ? Zaïda était avec lui, pourquoi s'en prendre à elle ? À cause de José, peut-être. José avait dû tenter de s'opposer au coup de force du Sud, il avait dû intervenir, et les rebelles s'étaient vengés sur la famille, et tant pis pour la reine ! La mort de Zaïda ne la quittait pas, comme une rage de dents insupportable, mais une rage au ventre. Si José y passe, je me tue, pensa-t-elle. Arrivée là, elle remit ses pensées à plus tard, un taxi-brousse bondé, ce n'est pas un bon endroit pour dormir, et c'est un endroit encore pire pour penser.

— Où on va ?

— À la frontière.

Elle ne savait pas vraiment laquelle, mais elle s'en foutait, tant qu'ils allaient vers le sud. Apparemment, le Sud était vainqueur, la frontière serait praticable et elle avait sacrément besoin d'une frontière à mettre entre Félix et elle. Ils la passèrent à la nuit, cette putain de frontière tant voulue par tout le monde, et sans le moindre ennui. Ils firent une petite halte préparatoire pour arracher les plaques d'immatriculation et, vers une heure du matin, ils traversèrent un village frontalier sans rencontrer âme qui vive. Le Land Cruiser roula une bonne demi-heure et finit sa course par un orbe splendide sur une place en terre battue, à l'orée de ce qui paraissait être un hameau de cases en pisé. La douzaine d'ombres hagardes s'extirpèrent péniblement du véhicule à bout de souffle. Ça faisait presque vingt-quatre heures qu'ils étaient là-dedans. Tout le monde s'allongea au sol sans un mot, n'importe où, en se roulant dans les manteaux. Cinq minutes après, tout le monde dormait.

Suissesse fut réveillée par le froid, elle n'avait pas de manteau, elle grelottait. Elle se releva péniblement et se traîna jusqu'à la voiture pour s'allonger sur la banquette arrière. Au moment où elle s'allongeait, elle fut soudain saisie brutalement par la nuque et le chauffeur se mit à hurler :

— Au voleur ! Au voleur ! Elle vole la voiture.

Tout un branle-bas, les autres se soulevaient de leur sommeil, se levaient, s'approchaient, pendant que le chauffeur continuait à la secouer en l'insultant.

— C'est la femme ! C'est la femme ! Cette putain voulait me voler ma voiture ! Je vais la tuer, je vais la tuer !

Il la balança par terre et la bourra de coups de pied dans le dos, dans le ventre, là où il pouvait. Sa fatigue disparut magiquement, elle roula sur elle-même, comme une bobine pour s'éloigner des coups, et elle bondit sur ses pieds. Ils se mirent à deux contre elle et, à leurs visages, elle comprit que c'était concerté, c'était un prétexte.

— C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! Je venais dormir dans la voiture, j'avais froid.

Elle fuyait à reculons pour faire face au groupe d'hommes qui se rapprochait dangereusement, elle sautait comme un cabri pour échapper aux coups du chauffeur, elle cherchait un appui, elle parlait sans arrêt pour tenter de persuader les autres.

— Il se trompe, je ne voulais pas partir, je ne sais pas conduire. J'avais froid ! Chauffeur, tu te trompes, tu te trompes, je ne voulais pas te voler.

Elle savait pertinemment qu'il ne se trompait pas du tout, que c'était un prétexte pour lui soutirer de l'argent. Personne ne faisait mine d'esquisser un geste pour l'aider.

— Voleuse, sale voleuse. J'aurai ta peau !

Et il se précipita sur elle. Elle hésita à se saisir de son couteau, mais, fidèle à sa méthode quand elle ne se sentait pas en force, elle prit ses jambes à son cou, le bruit du coup de feu l'immobilisa, elle s'arrêta net, se retourna vers ses deux poursuivants. C'était le chauffeur qui avait tiré, il braquait encore son arme vers elle. Les deux méchants s'arrêtèrent à quelques mètres, les autres suivaient de plus loin, silencieux.

— Tu as de l'argent, donne-le ou je te tue.

— Je n'ai pas d'argent. L'argent, c'est mon frère qui te l'a donné.

— Je sais qui tu es, je sais que tu as de l'argent.

— Tu ne sais pas qui je suis.

— Si. Tu es la fille du Président.

Et merde !

— Tu es riche. Donne ton argent et je ne dirai rien pour le vol.

— Tu sais qui je suis ?

— Oui.

— Et tu tournes ton pistolet contre moi ?

— Ton père est mort.

— Oui, et je suis comme mon père. Même morte, je sais tuer.

C'était quitte ou double. Elle connaissait l'esprit de sorcellerie dans leurs têtes, elle sentait que l'homme hésitait.

— Je sais jeter l'œil sur toi. Si tu me menaces encore, je vais le faire. Tue-moi et je te tuerai.

Les autres s'étaient approchés, pas un ne bronchait.

— Moi, je ne crains pas les morts, dit le chauffeur, et il braqua le flingue vers son visage.

Elle serra les yeux. Pam ! Elle ouvrit les yeux juste à temps pour voir le corps du chauffeur glisser doucement au sol.

— Et tu as tort de ne pas les craindre, dit une voix à l'arrière du groupe.

Une des ombres s'avança, regarda le corps par terre, rentra son arme dans la poche de son manteau. L'homme ne jeta pas un regard à Suissesse et retourna s'allonger sur le sol. Les autres le suivirent. Le complice du chauffeur s'était jeté à genoux et ne bougeait pas d'un pouce, elle passa devant lui avec une forte envie de lui balancer son pied au visage,

mais elle alla s'allonger dans le Land Cruiser. Elle n'avait plus froid, elle s'endormit pour de bon.

Le reste du voyage fut moins rugueux, ce n'était pas du tourisme, mais, après ce qu'elle avait enduré, ça lui en parut presque. Elle prit des autocars et des autocars — enfin, des autocars, ça ressemblait souvent à des camions —, elle passa d'autres frontières, elle prit des vrais camions, elle prit même un train de minerai surchargé de voyageurs accrochés partout, long comme une route et aussi lourd qu'une usine. Elle ne prenait que des moyens de locomotion où elle pouvait se fondre au milieu des gens, elle savait qu'elle risquait d'être poursuivie par les hommes de son frère. Après le père, le frère, ça ne la changeait pas. Elle pensait beaucoup à José. Pourvu qu'il ne la joue pas martyr tiers-mondiste ! Pourvu qu'il cède devant Félix, qu'il compose avec lui ! Elle se rongait les sangs jour et nuit. Entre ses pensées, les pistes, les diarrhées, et les nuits sans sommeil avec le couteau Ikea à la main, elle arriva à Dakar dans un triste état, avec toujours le goût de la mort dans la bouche.

Elle se prit une chambre avec clim, insonorisation et petits déjeuners américains — ce fut sa seule erreur, mais elle ne le sut que trop tard. Elle acheta un billet en classe affaires sur un vol pour Roissy qui partait très tôt le lendemain matin, son cash ne parut pas surprendre la fille d'Air France. Elle rentra à l'hôtel, essaya son nouveau costume de riche musulmane, toute en noire, même les gants. Voilée genre Émirats, on ne voyait que ses yeux, elle trouvait que ça les lui agrandissait, et puis comme ça on ne voyait pas qu'elle était moche, on ne voyait même pas qu'elle était noire, se dit avec hargne cette blanchie de Suisse. Après les trains de marchandises, l'aéroport de Dakar lui sembla d'un luxe inouï. Elle s'endormit dans l'Airbus, à côté d'un musulman barbu façon barbu, elle était sûre que tout le monde la prenait pour l'épouse. Lui ne lui jeta pas un regard et but du vin rouge tout au long du voyage — va y comprendre quelque chose !

TROISIÈME PARTIE

FRANCE AFRIQUE

I
PARIS, C'EST UNE BLONDE

Suisseuse arriva à Paris comme au port d'attache. Chez elle, enfin elle était chez elle ! Elle avait hésité avant de donner son adresse au taxi de Roissy, mais, merde, elle n'en pouvait plus de se cacher. Elle n'allait pas retourner à Montrouge ou aux Sables-d'Olonne. Pourquoi pas Vesoul ? J'en ai marre ! Si ce crétin de Félix veut vraiment me descendre, il saura où me trouver. J'arrête de me cacher, c'est fini. Eh bien, non, non, non, tout n'était pas vraiment fini. Ça commença même très fort par une sérieuse gueulante de Doudou, qui pourtant était peu du genre à gueuler. Suisseuse l'avait appelée dès qu'elle avait acheté un nouveau téléphone au pakistanais du coin. Elle ne répondit pas, normal, elle ne connaissait pas son nouveau numéro.

— *C'est moi. Rappelle quand tu peux.*

Doudou rappela immédiatement, et elle pratiqua ce que Suisseuse appelait sa « gueulante froide ». Quand Doudou gueulait, elle gueulait dedans, dehors c'était calme.

— *Tu es une salope.*

— *Arrête !*

— *Pourquoi t'as pas donné de tes nouvelles ?*

— *C'était pas facile, facile, de communiquer, tu sais.*

— *J'en crevais, tellement j'étais inquiète.*

— *J'avais peur d'être sur écoute.*

Doudou balaya l'argument comme on écrase un cafard.

— *Tu vis vraiment pour toi toute seule, hein ! Quand tu n'as plus besoin, ciao !*

— *C'est pas vrai.*

— *Sept appels depuis que tu es partie, je les ai comptés. Et rien depuis les événements. Sympa.*

— *Tu ne voulais rien savoir de mes histoires en Afrique.*

— *Je voulais tout savoir de toi ! Ce coup d'État avec plein de morts partout, ça faisait très peur, figure-toi. T'aurais au moins pu appeler depuis.*

— *Je me cachais, j'avais plus de téléphone.*

— *Un coup de fil de n'importe où. Un seul mot, un seul. Genre « Vivante ! ».*

Elle pleurait.

— *Tu es où ?*

— *C'est dégueulasse ce que t'as fait.*

— *Tu es où ?*

— *À Romainville.*

— *Je peux venir ?*

— *Pour quoi foutre ?*

— *Je viens.*

La porte était entrouverte, Suisseuse la rejoignit sur le balcon. Elle s'accouda à côté d'elle à regarder le ciel de banlieue, elles ne se parlèrent pas pendant un bon moment. Doudou pleurait en silence.

— *Excuse-moi, c'est le contrecoup.*

Elle voulut la prendre dans ses bras, mais Doudou s'esquiva, accrochée à la rambarde du balcon. Suissesse voyait sa main droite, toute proche de la sienne, le doigt coupé. Elle dit doucement :

— Il est mort.

— Tu ne penses qu'à toi.

— C'est pas vrai.

— La preuve, le premier mot que tu prononces, c'est à propos de ta vie à toi.

— J'en ai pris plein la gueule.

— Tu en prends toujours plein la gueule, c'est pour ça que tu ne penses qu'à toi, mais tu ne penses qu'à toi.

Doudou avait raison, tout tournait autour d'elle, sa vie était un tel tissu de merdes que, forcément, c'était à sa vie qu'on s'intéressait.

— Tu as raison.

— Tu ne t'en rends même pas compte.

— Qu'est-ce qu'on y peut ?

— Des fois, ça lasse.

Du coup, elle n'osa pas parler de José. Où il était José en ce moment ? Rien que d'y penser, elle avait des frissons.

— Vous êtes Suissesse.

En se retournant, elle vit apparaître de la salle de bain une toute mignonne blonde comme les blés, toute nue, toute mouillée, toute souriante. Si elle avait vingt ans, c'était le diable, d'ailleurs, elle vint l'embrasser sur les deux joues, comme une enfant. Suissesse comprit tout de suite qu'elle était là chez elle.

— Je suis trop contente de vous voir. Moi, c'est Marion.

— Tu peux me tutoyer, tu sais.

Ça lui faisait drôle qu'elle la vouvoie. D'autant que la petite le faisait tout naturellement. Eh oui ! T'es plus la plus jeune !

— Bon, je vais y aller, dit Suissesse.

— Tu ne nous déranges pas, dit Marion.

— Un peu quand même, on ne peut pas faire à trois ce qu'on fait à deux.

— Ça dépend, dit la blonde en souriant.

Suissesse était plutôt maussade en rentrant dans sa petite maison. Les larmes de Doudou passaient mal, la blonde ne passait pas terrible non plus. Pourtant, il n'y avait rien à dire à rien, elles étaient amies, avec Doudou, pas amantes, même si... Surtout que la petite blonde avait l'air toute sympa et qu'elle était canon. Non, ce qui clochait, c'était les reproches de Doudou, « tu t'occupes que de toi ». Suissesse n'aimait pas, parce qu'elle savait qu'elle avait raison. Elle se jeta très tôt hors du lit et descendit en T-shirt glauque dans la cuisine se faire un café. À peine assise, ça sonna à la grille. À six heures du mat, c'est pas un gosse qui fait le con. Ça re-sonna longtemps. Elle enfila son peignoir et sortit pour aller voir. Derrière la grille, il y avait le vaste inspecteur Toulmonde, planté comme un arbre qui aurait poussé dans la nuit. Il ne manquait plus que lui, se dit Suissesse en s'approchant.

— Bonjour, inspecteur.

— Bonjour, mademoiselle.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je passais, j'ai vu de la lumière.

— Votre sens de l'humour m'échappe un peu le matin.

— Je peux vous voir quelques minutes ?

Suisseuse faillit dire non, mais elle ouvrit la grille et le fit entrer.

— C'est gentil, chez vous.

Il souleva le couvercle de la casserole qui était sur le feu, ouvrit un des placards de la cuisine, tira un tiroir, ouvrit le frigo. Il avait l'air bien content de tout ça.

— Je vous en prie, faites comme chez vous, ne vous gênez pas.

— Une petite maison dans Paris, c'est rare.

Il s'assit à un bout de son minuscule canapé deux places, qui lui mettait les genoux presque au niveau du menton. L'imposant inspecteur était un peu serré dans la pièce, il tournait le dos à la fenêtre et Suisseuse se dit qu'il devait être bien emmerdé de ne pas pouvoir regarder le ciel. Apparemment pas tant que ça, il fixait avec une attention soutenue les gants de boxe qu'elle avait laissés traîner par terre.

— Comment allez-vous ? demanda-t-il aux gants de boxe.

— Pourquoi êtes-vous là à six heures du matin ?

— Je vous ai vue par la fenêtre.

— Charmant.

— Fermez vos volets quand vous allumez la lumière, on vous voit.

— Ça ne me dérange pas.

— J'en suis sûr.

— Je vous remercie de votre leçon de bonnes mœurs, inspecteur.

— Maintenant, je suis commissaire.

— C'est au-dessus d'inspecteur ?

— Oui.

— Félicitations.

Long regard silencieux sur le robinet de l'évier qui gouttait dans son coin.

— Donc, j'avais raison à votre sujet, mademoiselle.

— Donc, vous aviez raison.

— Je savais que vous ne teniez pas debout.

— Le passeport ?

— Pas seulement. Je connais bien le Rwanda, je savais que vous n'étiez pas rwandaise. En fait, je connais bien l'Afrique, j'ai tout de suite su d'où vous veniez.

— Vous venez me dire quoi, commissaire ?

— Une grosse somme a été provisionnée sur votre compte.

— Pardon ?

— Deux millions d'euros.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Ça date de quelques heures.

— Vous êtes mieux renseigné que moi sur mon compte.

— Sur votre compte.

— Comme d'habitude, en toute illégalité.

— Vous vous trompez, mademoiselle. Quand il s'agit d'une très grosse somme, la banque est tenue de la signaler à nos services financiers.

— Je ne comprends pas d'où provient cet argent, reprit-elle.

— D'un compte établi à Hongkong.

— Je ne comprends pas. Il y a un nom ?

— Oui. Un nom hongkongais. Qu'en pensez-vous ?

— Une somme pareille, ça ne peut être que mon frère.

— Votre frère.

Ça recommençait.

— Mais je ne vois vraiment pas pourquoi il me créditerait d'une somme pareille. Aux dernières nouvelles, il voulait ma peau.

— À moins qu'il ne s'agisse de votre père ?

— Que voulez-vous dire ? Un legs post-mortem ? Étant donné nos rapports, ça me paraît tout à fait exclu.

— Ainsi votre père est mort ?

— Il me semblait que vous deviez être au courant, commissaire.

— C'est ce que disent les journaux, en effet. Mais vous qui étiez sur place... Ce n'est jamais pareil sur place.

— Mon père est mort.

Il lui jeta ce bref regard inquisiteur qui révélait parfois ce qu'il était vraiment.

— Vous êtes certaine de sa mort ?

— Un peu, oui. J'ai vu son cadavre traîné par les pieds sur les marches du palais présidentiel. Il a eu droit à des funérailles nationales. Il vous faut quoi d'autre ?

Il se relâcha.

— Très bien. Enfin, si on peut dire.

— On peut le dire. Vous voulez un café ?

— Un café.

— Ça veut dire que vous voulez, ou ça veut dire que vous ne voulez pas ?

— Pardon, je veux bien un café, oui, serré.

— Sucre ?

— Merci. Je veux dire, non merci.

Il avala son café d'une gorgée, sa grosse patte tenait délicatement l'anse de la tasse, on se demandait comment ça cassait pas.

— Vous avez des nouvelles de José Raillava ?

— Vous connaissez José ?

— Je connais l'Afrique. Vous avez de ses nouvelles ?

— Je n'ai de nouvelles de personne.

— Moi, j'en ai.

Elle but une gorgée comme si de rien n'était. Dedans, elle explosait.

— Il est vivant.

Toulmonde était peut-être un salaud de flic, mais il ne disait pas que des saloperies.

— Comment pouvez-vous affirmer ça ? C'est un tel pataquès, là-bas !

— Il est prisonnier de votre frère.

— Prisonnier comment ?

— Salement.

— Comment le savez-vous ?

— Nos services sont très au courant de ce qui se passe dans votre pays, mademoiselle Ounfueka.

— Je ne savais pas qu'un commissaire de police s'occupait des problèmes de politique internationale.

— Je m'en occupe par la bande.

Il posa sa tasse sur la petite table basse.

— Vous en voulez un autre ?

— Non, merci.

— Je vous remercie de m'avoir donné des nouvelles de José, commissaire, mais je suppose que ce n'est pas seulement pour ça que vous êtes passé me voir. Pourquoi êtes-vous là ?

— Je termine mon enquête vous concernant, mademoiselle.

— Pour un commissaire, c'est une toute petite enquête sur un banal fait divers, non ?

— Avec vous comme personnage central, elle s'exporte.

— Que savez-vous exactement de José ?

— Il fait partie de mon enquête.

Il la regarda avec cette gueule de bouledogue qu'elle lui avait déjà vue, moitié féroce, moitié triste.

— J'ai besoin de vous. Pour finir mon enquête.

— Elle est finie, votre enquête, non ?

— En ce qui vous concerne, peut-être. Je ne vous crois plus coupable de grand-chose, mis à part des mensonges en série et une dissimulation d'identité. Vu votre situation personnelle, on peut passer l'éponge.

— Je vous remercie, grinça-t-elle.

— Les autres victimes ne semblent pas vous intéresser, moi si.

Ça lui rappelait Doudou, « tu t'occupes que de toi ». C'était sa fête.

— Qui a fait passer à tabac Melle Erta Durère ? Pourquoi Melle Durère a-t-elle menti sur votre compte ? Qui a mis le feu à votre atelier ? Qui a fait exploser le voilier de M. Guillebaud et l'a assassiné ? Qui a coupé le doigt de Melle Marionnette Bourdon ? Ce sont des crimes, mademoiselle, commis sur le territoire de la République française.

— Vous savez très bien qui a commandité tous ces crimes !

— Bien sûr, je le sais.

— Et mon père est mort. Votre enquête est finie.

— Votre père est mort, et je ne peux plus rien contre lui. Mais je veux connaître ses complices et les arrêter, quels qu'ils soient. Je veux savoir dans quel but il a fait opérer cette série de meurtres, pour se débarrasser de qui, ou de quoi.

— Mais de moi ! Il voulait ma peau.

— Et pourquoi ?

— Pour des raisons d'ordre familial.

— Familial.

Il regardait le fond de la tasse.

— Où sont les documents ?

— Nous y voilà.

— Nous y voilà.

— Pour ce que j'en sais, ils doivent être dans les mains de mon frère maintenant, ou de ses services, comme vous dites. Je suppose que les vôtres sur place sauront les récupérer. Une haute personnalité est concernée, se moqua-t-elle.

Le fond de sa tasse intéressait intensément Toulmonde. Suisse faillit lui demander s'il lisait dans le marc de café.

— Vous travaillez pour la haute personnalité ?

— Je travaille pour mon pays, mademoiselle.

— Je vous félicite.

— Si, par hasard, vous aviez la possibilité de retrouver ce film...

— Il n'y a aucune chance que mon frère me restitue ce document. Je le vois plutôt le négocier avec votre gouvernement.

— Je ne parlais pas de restitution.

— De quoi, alors ?

— Je suppose que vous avez encore des amis au palais.

— Tous mes amis sont morts, commissaire.

— Pas tous.

Il se leva.

— Vous devriez vous occuper de votre ami José, je crois qu'il est très, très maltraité.

— Vous savez où il est ?

— Il est dans une piscine.

— Il est dans LA Piscine ?

— Je le crains.

— Vos services ne peuvent rien pour lui ? Mon frère ne peut pas leur refuser la vie de José, il leur suffit de l'exiger, non ?

— Quoi que vous en pensiez, je n'ai aucun contact avec ces services-là, mademoiselle. Et encore moins une quelconque influence sur leurs activités.

— Vous êtes pourtant très bien renseigné.

— C'est officieux.

— C'est-à-dire ?

— Des collègues bien placés me donnent quelques renseignements pour que je termine mon enquête.

— Des amis proches de votre président ?

— Oui et non.

— Qu'est-ce que vous cherchez, commissaire ?

— Je cherche à terminer mon enquête, tous les volets de mon enquête. Mon travail consiste à livrer les criminels à la justice de mon pays. Quelles que soient leurs fonctions. Ses yeux quittèrent sa tasse de café vide et se plantèrent dans les siens sur les derniers mots.

— Je crois que je cherche la même chose que vous, ajouta-t-il.

— Et je cherche quoi ?

— La justice, même pour les présidents.

Ce gros flic commençait à lui plaire.

— Je crois qu'il serait préférable que vous traitiez directement avec votre frère au sujet de la sécurité de votre ami José. Au revoir, mademoiselle.

Et il sortit en refermant encore une fois soigneusement la porte derrière lui. Suissesse avait enfin compris pourquoi le commissaire Toulmonde était venu lui rendre visite. Elle n'en revenait pas de sa profession de foi républicaine, mais elle avait une excuse, elle n'aimait pas les flics.

II

COUP DE FORCE AU PALACE

La bonne nouvelle, si le subtil et gros commissaire ne mentait pas, c'est que José était vivant, la mauvaise, c'est qu'il était dans de sales draps. Elle connaissait la Piscine, tout le pays connaissait la Piscine. Près de mille hommes, on parlait de huit cents, debout, entassés dans une ancienne piscine couverte de grilles, sans possibilité de s'asseoir, qui se chiaient dessus, qui se grimpaient dessus de gré ou de force pour échapper quelques instants à la compression des corps, en se juchant sur les épaules des autres. Ils se relayaient à ce petit jeu là, ne plus être collé à un cadavre qui commençait à puer, ou à grouiller. « Oui, oui, c'est ça la politique de ton père », lui disait José. Au matin, les

cadavres passaient de mains en mains et les gardes les saisissaient par les grilles du plafond, au bout des bras tendus des survivants, qui buvaient leur pisse pour survivre, et il y en avait qui étaient là-dedans depuis trois ans. Mais non, mais non, c'était des racontars, des inventions de journalistes, on peut pas vivre trois ans là-dedans, et c'était aussi des racontars que le Président avait des bureaux juste au-dessus, qu'on y traînait des hommes extraits du dessous, et que c'était pire, et que de temps en temps c'était des femmes, et c'était encore pire. Elle avait su tout ça par Zaïda, par José, par tout le monde, qui se le répétait à voix basse. Et maintenant c'était José qui buvait sa pisse.

Félix le tuait sans le tuer. Mort en prison, ça ne veut pas dire assassiné. En prison, on meurt, c'est tout, manque de bol, il était de santé fragile, il est mort et c'est dommage, il devait passer en jugement pour trahison. Et Félix voulait probablement la tuer, elle aussi, c'était dans sa logique en tout cas. OK! qu'il essaie, elle n'avait plus peur. Ou peut-être qu'il voulait l'acheter, si les deux millions c'était vrai. Pour Suisse, c'était la même saloperie. Que de la force, que de la merde. Tu ne m'auras pas, p'tit con! Elle mit sa parka et sortit boire un coup pour se faire du bien. Paris lui faisait toujours du bien. Elle remontait la rue des Envierges pour aller s'asseoir à la terrasse du café du bout, quand un Uber tout noir, tout beau, tout brillant s'arrêta à sa hauteur. L'habituel chauffeur tout noir, tout beau, tout brillant, en sortit en souriant et en lui ouvrant la portière arrière.

— Vous vous trompez, ce n'est pas moi qui ai commandé une voiture.

— Je ne me trompe pas, mademoiselle Ounfueka, lui répondit-il toujours souriant et en écartant légèrement sa veste pour lui faire voir le holster sous son aisselle avec un gros pistolet tout noir, tout beau, tout brillant.

Apparemment, c'était pas un Uber, apparemment, ce con de Félix était déjà au taquet, apparemment, elle faisait bien de sortir toujours avec son arsenal bien caché. Elle monta sans poser de question, elle n'avait pas peur, elle allait voir son petit frère. La berline se dirigeait évidemment vers les beaux quartiers. Ils s'arrêtèrent devant le Royal, un cinq étoiles de prestige derrière la place de l'Opéra, avec des plantons partout qui s'effacèrent devant elle en la voyant sortir de ce qu'elle avait pris pour un Uber et qui devait au moins être une Rolls, vu la tête obséquieuse des larbins. Contrairement à Doudou, Suisse n'y connaissait rien en voitures de luxe. À peine la porte tournante passée, un grand Africain qu'elle reconnut comme un des gardes du corps de son père, vint la prendre sous son aile d'acier. Toujours très souriant tout ça, très respectueux, avec des lunettes de soleil partout malgré l'hiver parisien.

Elle ne le reconnut pas tout de suite. Il était assis dans le fond de l'immense bar rococo, désert en ce début de matinée. Il était seul, hormis quatre hommes en costumes aussi noirs que leurs lunettes, debout aux quatre coins de la pièce. Même enfant, il avait toujours été à tendance ronde, mais, là, il était rond comme un gros ballon. Il se leva en la voyant s'approcher, il lui sourit de loin en écartant les bras, un vraiment très large sourire, et il s'avança vers elle, les bras vraiment très largement écartés, on aurait dit un film. Elle supporta l'accolade sans broncher, mais sans lui rendre. Ils se rassirent face à face. Il souriait, elle pas.

— Qu'est-ce qui te prend de m'embrasser? Il y a une semaine, tu me tuais.

— Pourquoi dis-tu ça? Je te fais protéger depuis ton hôtel de Dakar.

— Protéger de qui?

— Nous avons beaucoup d'ennemis.

— Pour l'instant, c'est toi, mon ennemi principal.

— Un ennemi qui t'a débarrassée de ton père, c'est ce que tu voulais, non?

— Je n'aime pas ta manière.

— Il n'y a peut-être pas de bonne manière.

Et il souriait, les deux mains écartées en signe de défense, presque d'excuse. On lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Il en rajouta dans la posture du bon fils.

— Pourquoi as-tu fui papa ?

— Papa ?

— C'était ton père, non ?

— Venant de toi, la remarque vaut cher.

— J'ai toujours aimé le Président.

— Alors je suis bien heureuse que tu me détestes, tu as l'amour dangereux. Tu l'as fait assassiner comme un voyou.

— Ce sont les services français qui l'ont tué.

Elle ne lui parla pas des soldats qu'elle avait vus en train de traîner le cadavre et qui étaient tout sauf français.

— Je me demande si tu mens ou si tu te mens, je ne te connais plus assez pour savoir.

— Je n'aurais jamais tué mon père.

— Moi oui, et avec bonheur.

Il rit très fort, il lui fit penser à son père, qui ne riait jamais, sauf très fort.

— Toujours aussi tête de cochon, hein ! Comme quand tu étais gosse.

À vrai dire, la situation lui paraissait surréaliste. Ils étaient là, à parler de leur père comme des enfants en parlent, sauf que l'un des deux venait de le faire assassiner et que le parricide la regardait en riant à sa bonne plaisanterie. Pour compléter la petite histoire familiale, il pouvait la balancer dans un égout d'un moment à l'autre.

— Je me suis toujours demandé pourquoi tu le haïssais à ce point.

— Il ne te l'a jamais dit ?

— Il disait que tu étais folle, c'est tout.

— Et tu le croyais ?

— Évidemment, tes comportements étaient tellement...

— Et tu ne le crois plus ?

— Plus du tout. J'ai admiré comment tu l'as manipulé pour le remplacer.

— C'était autre chose que tes tanks.

— Mais ce sont mes tanks qui ont fait le travail.

— Et salement, il y a eu beaucoup de morts.

— Il a fallu faire vite, tu n'étais pas loin du but.

— C'est à cause de moi que tu as tué ton père ?

— À cause de José et toi, j'ai perdu le contrôle, oui. Je n'étais pas prêt. Je voulais le remplacer, pas le tuer.

— Eh bien, tu vois, moi c'est l'inverse, je ne voulais pas du tout le remplacer, je voulais le tuer.

— Allons, ma sœur, ce n'est pas vrai, tu as tout fait pour lui succéder.

— Je sais que ça ne rentre pas dans ton mode de pensée, mais je me foutais totalement de le remplacer, parce que je me fous totalement du pouvoir.

— Alors pourquoi es-tu revenue ? Pourquoi as-tu obéi à tout ce que papa te demandait ? Je ne l'ai pas rêvé, ça !

— Tu es toujours aussi con.

Il se raidit, mais il se remit courageusement à sourire.

— Je ne suis plus tout à fait ton petit frère, tu sais.

— Je sais, mais tu es toujours aussi con.

— Fais attention.

— Tu plaisantes, j'espère. Attention à quoi ? À ton honneur ? À ta sensibilité ? Tu n'es rien d'autre qu'un sale tueur. Dans ton projet de coup d'État, j'étais destinée à mourir. Sans José, je serais morte, tu m'aurais fait assassiner sans problème si tes hommes m'avaient trouvée. Tu as tué Zaïda, tu as tué toute sa famille, José est à la Piscine et tu veux que je te serre dans mes bras ?

— Tu voulais succéder à papa.

— Je faisais semblant ! Tu comprends ça ? Et la preuve est que je ne bougerai pas le petit doigt pour prendre ta place. Tu peux garder ta présidence, je m'en fous complètement.

— Alors pourquoi es-tu revenue au pays ?

— Je suis revenue pour me débarrasser définitivement de mon père.

— En prenant sa place.

— Oui, c'était ma manière, et, sans toi, ça aurait marché. Il voulait vraiment que je le remplace.

— C'est lui qui te l'a proposé ?

— Bien sûr.

— C'est faux, c'est José.

— Non, c'est lui, mais peu importe.

— José voulait que ce soit toi.

— José l'a poussé dans ce sens, c'est vrai. Mais c'est qui José, pour lui ? Un valet, rien, moins que rien. Il me voulait, lui, et il me voulait, moi, parce que je suis son sang.

— Je suis aussi son sang.

Elle avait bien compris où ça faisait mal, elle appuya sur la plaie.

— Il ne voulait à aucun prix que ce soit toi, tu le sais très bien.

Il plongea le nez dans la porcelaine et posa soigneusement sa tasse avant de répondre.

— Il te haïssait, chuchota-t-il.

— Oh oui ! Mais il ne voulait pas de toi comme président, il savait que tu étais trop con.

— Fais attention !

— Il ne voulait pas de toi au pouvoir, à aucun prix.

— Tais-toi.

— Il me l'a dit, et souvent : « Félix est un imbécile. »

En une seconde, son visage s'était déformé. Il était blême. Il tentait désespérément de contenir une rage folle, ses mains tremblaient, tout son corps tremblait.

— Je vais te tuer.

Suisseuse rigola comme devant une colère d'enfant. Il se dressa comme un ressort, les bras tendus vers elle. Les quatre gardes du corps s'approchèrent vivement.

— Ça va tacher les tapis, tu sais, des tapis français ! Ça va beaucoup déplaire à ton faiseur de rois. Tu ne peux pas du tout te permettre ça, ou alors tu es vraiment un imbécile.

Les hommes attendaient, perplexes et automatiques, les mains sous leurs vestons. Il fit un effort énorme pour se contenir, il ferma les yeux, respira longuement et fit signe à ses hommes de s'éloigner. Il se rassit, Suisseuse n'avait pas bougé.

— Tu ne peux plus rien contre moi. Ça se verrait beaucoup trop pour tes maîtres français, s'il m'arrivait quelque chose.

— Je m'en fous des Français.

— Et tu as tort, imbécile. Ils te réduiraient en bouillie.

— Je vais tuer José.

— Je ne crois pas, non.

— Je vais tuer le fils de cette saleté de Zaïda.

— Non, tu vas le libérer immédiatement.

— Bien sûr, avec les honneurs !

— Maintenant, tu vas m'écouter, dit-elle en s'approchant de lui pour parler bas. Ton pouvoir, tu peux te le garder, ton fric, tu peux te le garder, je n'ai rien à foutre de tout ça, tu entends, rien, rien, rien ! Ça rentre dans ta tête ? Je veux que tu me lâches, c'est tout. J'ai fui mon père toute ma vie, je ne te fuirai pas toi, et, moi, je n'ai aucun maître français pour m'empêcher de te tuer.

Il désigna ses hommes.

— Essaie, je t'en prie.

— OK, je te montre. Comme je ne suis rien qu'une femme, tes cons de garde du corps n'ont pas imaginé un seul instant que je pouvais être armée, et c'est con pour toi parce que je suis armée.

Il devint soudain très attentif.

— Tu vois ma main dans la poche de mon manteau ? Tu as remarqué qu'elle y est depuis que je suis arrivée ?

— Pas du tout, figure-toi.

— Tu sais pourquoi ?

— Non.

— Elle tient une grenade dégoupillée.

— Ce n'est pas vrai.

Mais il respirait vite.

— C'est vrai. Pourquoi crois-tu que je ne t'ai pas serré dans mes bras ?

— Je ne te crois pas. Tu ne veux pas mourir.

— Depuis la mort de Zaïda, je suis déjà morte.

Elle sortit la grenade de sa poche, et la tendit vers lui.

— Si je la lâche, elle pète, dit-elle en montrant la grenade.

Un garde s'approcha en courant et en braquant son flingue. Félix fit un signe impérieux pour l'immobiliser. Il était presque aussi blanc qu'un Blanc.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu vas relâcher José.

— Je voulais le faire.

— Alors on est d'accord, mon frère, tout va bien. Appelle un de tes gardes.

— Pour quoi faire ?

— Pour faire libérer José.

— Comment ça ?

— Tu vas ordonner qu'on le libère, maintenant.

— Maintenant ? C'est impossible, voyons.

— C'est très possible. Tu donnes tes ordres. Je veux parler à José, je ne poserai pas ma grenade tant que je n'aurai pas parlé avec lui directement et avant qu'il soit dans un avion pour Paris.

— Tu es folle, c'est impossible.

— Moi aussi j'ai été au pouvoir, ou presque. Je sais que c'est tout à fait possible, au contraire. Rien ne marche en Afrique, mais tes téléphones cryptés, oui. Dépêche-toi.

Ça mit trois heures, et ce furent trois heures étranges. Les gardes étaient assis autour d'eux, ils les protégeaient des clients qui peu à peu entraient dans le bar avec des rires et des éclats de voix. Ça champagnisait tout près d'eux, ça parlait affaires ou grands couturiers. Les cinq hommes étaient silencieux comme des morts, de temps en temps, Suisse disait toute seule des banalités, pour donner le change. Personne ne lui répondait, les gardes souriaient faux, bêtement, mais aucun ne bronchait. Tout le monde avait intérêt à ce qu'on ne les remarque pas. Elle commanda des petits sandwiches.

— Ça peut se manger d'une main, dit-elle en souriant aux très sombres tirailleurs africains qui ne la quittaient pas des yeux, qui ne pensaient qu'à une chose, se tirer le plus loin possible de la grenade. Mais bon, si le patron s'en sortait, c'était La Piscine directe, ou une balle dans la tête. Sur l'ordre de Félix, l'un d'eux tendit enfin un portable à Suissesse.

— C'est M'da. Où es-tu ?

— Dans l'Air France pour Paris.

— Vous décollez quand ?

— Je ne sais pas, quinze minutes.

— Garde ton portable allumé. Quand ça décolle, tu me dis.

Pendant dix minutes, elle entendit les bruits de l'avion, l'hôtesse qui disait ses conneries de sécurité, les gens qui réclamaient ci ou ça, les bruits d'une banale vie normale, et elle se sentait improbable dans son bar de luxe avec une grenade à la main. C'est ça qui la sauvait, c'était impossible comme truc, ça allait marcher.

— L'avion roule.

— Dis quand il décolle.

— Ça y est.

Elle entendit hurler les réacteurs, elle raccrocha, elle tendit la grenade à un des gardes du corps, qui la prit comme si elle allait lui péter dans les mains.

— N'aie pas peur, elle n'est pas dégoupillée, mais fais attention, c'est un modèle qui se dégoupille d'une main.

— Oui, madame, je le connais.

— Détendons-nous, petit frère, c'est fini.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Pour Zaïda.

— Zaïda est morte.

— Zaïda ne mourra jamais.

— Zaïda est morte.

Et il souriait de contentement.

— Pourquoi tu l'as tuée, petite ordure ? Elle te soutenait, elle me l'a dit en mourant.

— C'est toi, l'imbécile. Zaïda m'aurait fait assassiner dès que possible pour mettre José à ma place.

— Tu te trompes, elle t'a livré José, elle t'a livré toute sa famille, et, toi, tu la tues alors que tu avais une alliée puissante qui t'ouvrait des accords avec le Sud. Je ne suis vraiment pas sûre que tu sois doué pour le pouvoir. Mais c'est ton problème. Adieu, mon frère, surtout oublie-moi.

Elle se leva.

— Attends.

Elle s'en allait déjà quand il rajouta la seule phrase qui pouvait l'arrêter.

— Maman est là.

Elle stoppa net, se retourna vers lui.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Assieds-toi. Tu m'as parlé, laisse-moi te parler.

Elle s'assit. Il hésitait sur les mots.

— Je ne voulais pas te voir pour te menacer... encore moins pour te tuer. C'est ton attitude qui a fait la guerre... Je venais te dire que je veux cesser la guerre... Tu me méprises trop pour me croire, ça ne fait rien. Je venais te proposer la libération de José contre... ta promesse de ne pas chercher à revenir au pouvoir.

— Maman est où ?

- Chambre 334. Elle t'attend.
- C'est toi, tout ce pognon ?
- Oui.
- Tu paies pour que je te laisse tranquille.
- Je paie pour cesser la guerre.

III

LA MÈRE FANTÔME

C'est beau, les couloirs d'un palace, c'est aussi large qu'une rue mais beaucoup plus mouluré-doré, les moquettes sont plus profondes que des pensées pascalienne, si bien que, quand elle frappa à la porte de la chambre 334, elle était bien certaine que personne ne l'avait entendue venir malgré le silence de caveau qui régnait à l'étage. C'était quasi mystique un silence pareil, elle était toute prête à faire une genuflexion devant sa mère lui apparaissant à la porte, en gloire, avec des petits anges autour de la tête et un sourire d'une douceur de madone. Elle se contenta de frapper. En fait d'ange, c'était un squelette. Suissesse s'était préparée, mais ça dépassait la préparation. Elle se dit, bon, en fait ma mère, c'est une junkie, c'est tout, donc elle est maigre comme une junkie, tout est normal. Elle ne s'attendait pas à ce que le squelette se jette à son cou en balbutiant des mots informes. C'était pas son genre, les embrassades, à sa mère, Suissesse en avait beaucoup manqué au palais. Elle ne s'attendait pas non plus à ce que le squelette soit en chemise de nuit transparente, on voyait les bouts des seins, et même ce qui restait de poils au pubis ! Quand même, elle pousse, là ! Ça ne lui plut pas. Sa mère si pudique, si croyante, quasi nue dans un couloir, tremblotant comme une paludique en crise. Ça lui rappelait de mauvais souvenirs, ça allait être dur.

Elle souleva le squelette dans ses bras pour entrer dans la chambre et le reposa sur le premier fauteuil venu. Et voilà donc ma maman, ma chère maman chérie. Elle se souvenait à quel point elle lui manquait quand elle était enfant. Pour elle, une maman, c'était ce qui manquait. Elle la voyait une fois par semaine à la messe le dimanche, et encore, pas à tous les coups. Elle venait de loin en loin dans sa chambre du palais, s'asseyait sur le lit en feuilletant des magazines de mode français. Elle ne lui parlait pas, elle semblait ne parler à personne, d'ailleurs, elle regardait dans le vide en fumant de longs fume-cigarette qui impressionnaient beaucoup Suissesse. Plus tard, quand, adolescente, elle demandait à la voir, elle faisait dire qu'elle était malade, fatiguée, qu'elle avait des maux de tête, qu'elle ne pouvait pas entendre un son, qu'elle ne pouvait pas voir un rayon de lumière. Elle portait des masques sur ses yeux. Elle apparaissait de temps en temps à la table familiale — si on peut appeler ça comme ça. Le Président et Suissesse étaient assis face à face, l'enfant sur une chaise trop grande, les pieds dans le vide, n'osant pas regarder son père, qui lisait des journaux à n'en plus finir. Quand sa mère entrait, elle venait se mettre derrière sa chaise, et elle attendait debout l'autorisation de s'asseoir. Les enfants s'accoutument à toutes les exactions, on le sait, ça paraissait normal à Suissesse que sa mère attende une plombe debout en tenant le

dossier de sa chaise. Au bout d'un moment variable, le Président disait à sa femme : « Asseyez-vous. »

Elle s'asseyait en silence, dans un geste gracieux dont Suissesse se souvenait très bien, et qui était un de ces mille détails qui contribuaient à l'intense beauté de sa mère. Le Président ne levait pas les yeux de ses journaux empilés sur la table à côté de son assiette. Elle restait dix minutes, un quart d'heure devant la sienne, sans rien toucher, et puis elle remontait dans ses appartements après avoir prononcé le « puis-je ? » que Suissesse entendait, Dieu sait pourquoi, comme « puise », et qu'elle ne comprenait pas.

Et puis il y avait les nuits où sa mère la réveillait en la serrant convulsivement dans ses bras. Elle hoquetait, il arrivait qu'elle vomisse. En secret, Suissesse la ramenait dans sa chambre, en tout cas en secret de son père, parce qu'il y avait toujours une servante pour l'aider à la recoucher, à nettoyer les saloperies partout, le dégueulis, la pisserie, la merde — et oui, c'est pas propre une droguée, une alcoolique, même quand c'est sa mère, c'est pas propre. Évidemment, elle n'était jamais venue la voir à Lausanne, « mon Dieu, non, qu'est-ce que j'irais faire là-bas ? » Sa mère, c'était une longue et souple ombre noire, qu'elle ne croisait même plus au palais quand, plus tard, elle passait au pays pendant les vacances scolaires. Sauf une fois par hasard, elles s'étaient trouvées nez à nez au détour d'un salon, et sa mère s'était enfuie en courant comme un enfant. Donc, Suissesse en avait très gros sur la patate, avec elle. Elle avait beaucoup à lui reprocher, plus qu'une fille moyenne à une mère moyenne. Ce n'était pas une mère moyenne, c'était une mère cadavre, une pire que morte, une nuisible, mais, manque de pot, c'était la sienne, et, manque de pot, elle ne pouvait même pas lui en vouloir, parce qu'elle savait depuis toujours le pourquoi de ses folies. Dès que la sage-femme l'avait posée sur le ventre maternel, elle avait compris qu'il allait falloir batailler dur.

En la regardant sangloter dans son fauteuil, à se gratter partout comme la junkie qu'elle était, Suissesse retrouva cette étrange impression qu'elle lui faisait, l'impression d'une beauté divine. Secouée de spasmes, de tremblements, enfin de toutes les saloperies enlaidissantes de la folie, elle était belle comme une déesse égyptienne, une vivante Néfertiti. Pourtant, on voyait les os juste sous la peau de son visage, on voyait la tête de mort. Une morte-vivante lui grelottait dans les bras, et elle parlait en grelottant, et elle sanglotait en parlant, mi-hagarde, mi-prostrée.

— Ton père va revenir ce soir.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Ton père, il va m'emporter dans sa chambre ce soir.

— Mais non, maman.

— Si. Il vient toutes les nuits.

— Mais non, maman, tu fais des cauchemars, c'est tout.

— Oui, des cauchemars. Il me tape le visage, regarde mon œil, il est gonflé, je ne peux plus l'ouvrir. Donne-moi mes gouttes à œil.

— Oui, maman. Où sont-elles ?

— Tu sais ce qu'il me fait, tous les soirs, tu le sais, toi, ce qu'il fait aux femmes.

— Oui, je sais.

— Non, tu ne sais pas.

— Je ne sais pas.

— Il leur fait des enfants.

— Oui, maman.

— Toi, il t'a fait un enfant ?

— Non, maman, il ne m'en a pas fait.
— Tu es sûre ?
— Je n'ai pas d'enfant, maman.
— Tu es vraiment sûre ? Il le fait sans qu'on sache, moi, je ne savais pas, Zaïda, elle ne savait pas.
— Il n'a pas fait d'enfant à Zaïda, maman.
— Non, pas à Zaïda.
— Il ne touchait pas à Zaïda, tu le sais bien.
— Oui. Il ne la touchait pas, il lui a fait un enfant.
— Mais non, c'est un cauchemar, maman.
— Oui, un cauchemar en vrai. Il lui a inoculé un garçon dans le ventre. Il est tout petit, dit-elle en riant, encore plus petit que le garçon qu'il a inoculé dans mon ventre. Et maigre.

Suisseuse eut un temps d'arrêt dans sa pensée, comme un hoquet. Le dernier souffle de sa nounou lui revint en mémoire.

— Comment s'appelle-t-il, maman, le fils de Zaïda, comment s'appelle-t-il ?
— Ce n'est pas le fils de Zaïda, c'est le fils du Président.
— Comment s'appelle-t-il ?
— Il le faisait à Zaïda toutes les nuits devant moi.
— Comment s'appelle-t-il ?
— Qui ?
— Le fils de Zaïda ?
— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est le fils de Zaïda ! Le maigre, le laid ! Aussi laid que toi en plus petit.
— Son prénom, c'est quoi, son prénom ?

Elle la caressa, elle l'embrassa, elle n'avait pas besoin de la réponse. Mais sa mère ajouta :

— Regarde le bas de son dos, il manque la vertèbre.
Le médecin du palais avait remarqué cette étrange particularité de la famille. Il manquait au Président, et à Suisseuse et à Félix, une des dernières vertèbres sacrées, et ça faisait un petit creux, infime mais très reconnaissable à qui savait, dans le bas de la colonne vertébrale.
— Regarde sa vertèbre, elle manque. Quand il est né, Zaïda disait que ce n'était pas vrai, qu'il n'était pas le fils du Président. Je lui ai montré la vertèbre, alors elle a compris que ce n'était pas son enfant, que c'était l'enfant de ton père.
— C'est un rêve que tu as fait, maman.
— Oui, ma fille. Mais tue-le.
— Qui ?
— Comment qui ? Ton père !
— Il est mort, maman.
— Il n'est pas mort du tout. Tue-le.
— Il est mort, maman.
— Oui, mais tue-le.
— Oui, maman, je le tuerai.
— Jure-le-moi.
— Je te le jure.

La réponse de Suisseuse l'apaisa soudainement et elle s'endormit dans ses bras. Suisseuse l'allongea sur le lit. Elle était lourde malgré sa maigreur, elle était tellement grande, plus grande qu'elle. Une Massaï, disait Zaïda, une vraie Massaï des plateaux, qui

courait aussi vite qu'un zèbre. Sa mère courait vite, sûrement, mais pas assez vite pour échapper aux mains colossales du Président. À présent, elle dormait, apaisée, radieuse, souriante, miraculeusement belle. À quoi pouvait-elle donc sourire ? se demanda Suisse, en refermant la porte de la chambre 334 derrière elle.

Félix n'était plus dans le bar de l'hôtel, ni ses sbires. Elle demanda la communication avec sa suite à la réception. Le larbin qui avait l'air d'un PDG lui désigna la cabine en bois et cuivre au fond du hall, on se serait cru au XX^e siècle.

— Tu as apprécié les retrouvailles ?

Et il rit aussi fort qu'une trompette.

Elle lui répondit que rien n'avait changé.

— Tu as raison. Toujours le pire.

— Oui.

— Je me demande comment tu pouvais l'aimer.

— T'es vraiment un con.

— Tu appelles pour déclarer la guerre, ou la paix ?

— Tu savais que José était notre frère ?

Suisse entendit le silence au bout du fil, un long silence avec respiration.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Tu le savais ? répéta-t-elle.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que José est le fils du Président.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Tu ne devines vraiment pas ?

— C'est maman qui dit ça ?

— Oui.

— Elle t'a dit ça tout à l'heure ?

— Oui.

— Et tu la crois ?

— Oui.

— Tu vois dans quel état elle est, et tu la crois.

— Elle m'a dit qu'il lui manque la vertèbre.

— ...

— Tu as entendu ?

— Tu es sûre ?

— Qu'elle le dise, oui.

— Tu as vérifié ?

— Non, évidemment, mais je vais le faire.

Il y eut un long temps de silence entre le frère et la sœur. Ce fut Félix qui le rompit.

— Ça ne change rien.

— Non. Ça ne change rien. J'appelais pour la paix.

Et elle raccrocha.

Ça changeait beaucoup, et dans tous les sens. Ça donnait une légitimité à José, il était fils du Président, maître du Nord, et fils de Zaïda, qui était d'une importante famille du Sud. Il réunissait les deux entités opposées du pays, les deux sangs. Et puis il y avait un autre truc qui changeait. D'un coup, il était son frère. Elle sortit de la cabine et alla s'asseoir au bar, sur un tabouret haut. Il lui restait une heure et demie pour accueillir José à Roissy. Elle commanda un manhattan, ce n'était pas vraiment l'heure, mais elle avait besoin de se faire plaisir. José était son frère. Cool ! Voilà qui réglait son compte à l'embryon du

début de commencement de l'inclination qu'elle commençait à ressentir très, très fort pour lui. Après son cocktail, elle se dit qu'elle venait d'hériter d'un frère et qu'il lui fallait donc un père, d'urgence. Celui-là était plus vrai que vrai puisque c'était elle qui l'avait inventé. Elle envoya un SMS.

- *Je peux venir demain, papa ?*

Elle eut le temps de reprendre un manhattan en lisant le journal sur son portable. Les news étaient top à gerber, comme d'hab. Ting ! Ting !

- *Vingt heures.*

- *Bien, papa.*

Mais qui était l'enfant de qui ?

IV

LE FRÈRE AIMÉ

Il était encore plus maigre que d'habitude, un sac d'os. Il tenait par la main un petit garçon aussi maigre et aussi timide que lui. Ce doit être son aîné, se dit Suissesse. Elle ne comprenait pas ce qu'il faisait là, elle le croyait mort avec le reste de la famille. Ils étaient tous les deux dans la file de la douane, aussi égaré l'un que l'autre. L'enfant regardait José sans arrêt, il copiait ses gestes, son maintien, il sourit au douanier comme José, lui tendit son passeport comme lui. Ça dura un petit moment avec le douanier, et Suissesse commençait à s'inquiéter, mais non, la porte de verre qui les séparait de la liberté s'ouvrit automatiquement devant eux, et Suissesse put enfin se dire qu'ils avaient échappés à leurs griffes. Les deux se tenaient par la main, ils avançaient avec le flot des passagers, tous les deux sans bagages. À sa grande stupéfaction, ils passèrent près d'elle sans la voir, pourtant Suissesse était une personne très visible. Elle scrutait José pendant qu'il la dépassait, elle fut horrifiée. Il n'était plus qu'un squelette, avec des yeux immenses au fond d'orbites immenses. Son fils était aussi squelettique que lui. Retour Dachau garanti. Elle l'appela, ils continuaient sans l'entendre. Elle leur courut après, elle n'eut pas besoin de courir, en fait, parce qu'ils marchaient très lentement, droit devant eux. José ne lui sourit pas quand elle se retrouva en face de lui. La reconnaissait-il ?

— C'est mon fils.

Ce furent ses premiers mots, il les chuchota.

— Lequel ?

— Thomas.

— C'est bien l'aîné ?

— Oui.

— Bonjour, Thomas.

L'enfant la regarda sans répondre. Il se laissa embrasser sans répondre non plus.

— Ça a été ?

— Oui.

— J'ai eu un peu peur à la douane.

Il la regardait comme s'il ne comprenait pas sa langue. Au bout d'un long moment, il lui dit, toujours en chuchotant :

— Excuse-moi.

— Viens.

Ils se glissèrent tous les trois sur la banquette arrière du taxi, Thomas au milieu d'eux. Suissesse donna son adresse au chauffeur. Il y avait des embouteillages tout au long du chemin, ça leur prit une bonne heure et demie pour arriver dans le vingtième. Au début, Suissesse avait dû faire taire le jovial chauffeur, qui voulait tout savoir sur eux, « entre Africains — moi, je suis camerounais ».

— Ce sont des réfugiés politiques. Ils sortent de prison.

— Pardon.

Du coup, il n'ouvrit plus la bouche et plus un mot ne fut échangé pendant tout le trajet. Mais, après avoir ouvert les portières et sorti les sacs du coffre, rue de la Mare, il les embrassa tous les trois pour dire au revoir, merci, non, pas de pourboire, non, non.

C'était joli chez elle, mais petit. Après le Royal Palace, elle avait eu le temps de joindre Doudou par SMS, dans le taxi qui l'amenait à Roissy.

- *Au secours, au secours, urgence absolue. Besoin d'un appart pour tout de suite.*
- *Pour toi perso ?*
- *Oui.*
- *OK, je t'appelle quand j'ai la solution.*

C'était tout Doudou, ça, pas une trace de reproches. Un quart d'heure après, son portable avait sonné.

— *Ça y est, c'est réglé. J'ai une amie qui a un duplex au bout de la rue des Envierges.*

— *Génial, c'est à deux pas de chez moi.*

— *Le bas de l'appart est indépendant, d'habitude elle le loue, mais, là, il est libre, tu peux y aller.*

— *Que serais-je sans toi ?*

— *Je me le demande.*

— *Comment vas-tu ?*

— *Tiens, c'est nouveau, ça, tu me demandes de mes nouvelles.*

— *J'apprends vite.*

— *Ça va. Ça va même très bien.*

— *Et la petite ?*

— *C'est ça qui va bien.*

— *Veinarde. Elle est top.*

Elle installa José dans sa chambre, au premier. Thomas dormirait en bas sur le canapé. Elle leur expliqua la maison, ils la suivaient en écoutant. Ni l'un ni l'autre ne parlait, sauf José de temps en temps qui soufflait un excuse-moi, qu'elle ne commentait pas, malgré l'envie qu'elle avait de l'envoyer paître avec ses excuses. Quelles excuses ? De temps en temps, il s'asseyait, essoufflé, épuisé. Le gosse se tenait à ses côtés en lui tenant la main. Et puis il se relevait en répétant son excuse-moi d'arriéré mental. Les deux donnaient vraiment l'impression à Suissesse qu'ils étaient pas là. Leurs os étaient là, leur peau, mais pas eux, pas là du tout. Elle leur demanda s'ils voulaient aller manger un morceau dehors, José dit que non, pas dehors, Thomas ne dit rien. Elle demanda à José ce qu'il voulait manger, il lui dit, étrangement, du raisin, elle demanda à Thomas qui la regarda sans rien répondre. Elle alla faire les courses au Monoprix, rue de Belleville, par chance il y avait du raisin.

Quand ils eurent grignoté leur raisin, elle les coucha. Ils étaient au radar, tous les deux. José ne répondait que par monosyllabes et Thomas ne répondait pas du tout. Elle remarqua que le gosse n'avait pas prononcé une parole depuis qu'il était arrivé. Quand elle voulut poser des questions plus précises à José, il lui dit seulement :

— Demain, s'il te plaît, demain, excuse-moi.

Pas de problème, mec, pas de problème, on n'est pas pressés. Elle téléphona à la copine de Doudou, pour l'appartement, une journaliste télé, lui avait dit Doudou. Ça va être sympa, une idiote parlante, pensa cette toujours sympathique Suisse, mais elle n'avait rien dit à Doudou, évidemment. Il n'aurait plus manqué que ça, s'engueulait-elle elle-même. Et puis elle est peut-être très chouette cette journaliste, il y en a qui sont moins cons que d'autres à la télé. Elle se révéla très sympa au téléphone, moins conne, on verrait après. Dix minutes plus tard, elle était installée dans le jacuzzi d'un très mignon studio, à dix heures, elle dormait. Demain, il fera jour.

V

LE PÈRE AIMÉ

Elle était dans le vaste salon de Léopold, plantée nue sur ses hauts talons, cambrée, ce qui ne lui était pas vraiment difficile, jambes très tendues et légèrement écartées, pour qu'il puisse accéder aisément à sa fine fente, les bras au-dessus de la tête, le fouet aux lanières noires pendant comme une chevelure d'une de ses mains sur son visage, les yeux fermés, les oreilles grandes ouvertes, prête à tout.

— J'ai à te parler.

— Oui, papa.

— J'ai des vieux amis qui sont devenus de gros poissons plus ou moins politiques. Je leur ai lancé deux, trois hameçons à ton sujet. Ce que je vais te dire doit rester entre nous.

Elle acquiesça en silence.

— Tu gênes des gens, des politiques.

— Des Français ?

— Très français, oui, la présidence française. Des conseillers craignent que tu veuilles reprendre le pouvoir à ton frère. À l'africaine, comme ils disent. Avec un certain José Raillava, très influent sur ton père, paraît-il. Qui est ce José ?

— Un ami d'enfance. Enfin, non, un frère.

— Un ami ou un frère ?

— C'est mon frère, mais je ne l'ai appris qu'hier.

— Explique.

Elle lui raconta son après-midi à l'hôtel Royal. Il l'écouta attentivement.

— C'est vrai, cette histoire de vertèbre ?

— Oui, papa, c'est vrai.

Il alla vérifier, toucha ce léger creux dans le bas de sa cambrure, qu'il n'avait pas remarqué jusque-là.

— C'est imperceptible, mais c'est vrai. Tu dis que ton frère a ça aussi ?

— Oui, et mon père, et José aussi, j'ai vérifié en le déshabillant.
Il alla se rasseoir face à elle.

— Ils craignent que ton pays ne leur échappe à cause de vous deux.

— Ils ont vraiment tort.

— Ils pensent que, vous au pouvoir, la France perdrait l'influence qu'elle a là-bas, et les privilèges économiques qui vont avec.

— Le pouvoir n'est pas du tout envisageable pour moi.

— C'est une option qui n'est pas du tout envisageable pour eux. Tu voulais remplacer ton père avec l'aide de José, point.

— Vous savez pourquoi.

— Oui, mais eux l'ignorent.

— Je m'en fous.

— Tu es en danger.

— Je suis habituée.

— Ils savent que tu as rencontré ton frère au Royal Palace hier après-midi.

— Ils vont vite. C'était eux, à Londres ?

— Oui.

— Ils auraient tué mes amis ?

— S'ils l'avaient jugé nécessaire, sans aucun doute.

— Je leur ai dit la vérité. Je ne veux pas du pouvoir.

— La vérité n'existe pas pour eux. Ils sont habitués aux gens qui disent une chose et font le contraire, eux-mêmes le font sans cesse, c'est ce qu'ils appellent « faire de la politique ». Tu peux ouvrir les yeux.

Toute cette conversation se déroulait pour elle dans le noir, selon leurs usages. D'habitude, ça lui faisait toujours une sorte de douleur, de les rouvrir, de redescendre dans la vie réelle, mais, cette fois, elle n'avait pas du tout quitté la vie réelle, et elle trouvait qu'elle avait l'air d'une conne, nue en talons, avec son fouet à la main.

— Tu n'as pas l'air d'une conne avec ton fouet à la main, je déteste que tu penses ça.

— Mais, papa, je ne pense pas ça.

— Tu sais que tu n'as pas droit au mensonge, dit-il sèchement.

Elle se dit qu'il lui parlait comme le Président.

— Non, je ne te parle pas comme ton père. Je n'ai rien à voir avec ton père.

Il la gifla, et elle ne voulait pas de cette gifle-là.

— Tu l'as pourtant méritée.

— Pardon ?

— Cette gifle dont tu ne veux pas, tu l'as méritée.

Qu'est-ce qui se passait ? Quelque chose n'allait pas.

— Oui, quelque chose ne va pas.

Mais qu'est-ce qui se passe, là ? On dirait qu'il devine ce que je pense.

— Excuse-moi, mais oui, je devine ce que tu penses.

Elle rit franchement.

— Papa, arrêtez ! J'ai trop l'impression d'être prévisible.

— Je ne peux pas faire autrement, c'est un don que j'ai.

— Oui, je sais, vous devinez toujours mes pensées.

— Je ne devine rien, je sais. Je sais ce que tu penses, je sais ce que tout le monde pense.

Elle s'étonnait de cette prétention, ça ne lui ressemblait pas.

— Ce n'est pas de la prétention, c'est un don. Je n'y suis pour rien.

Elle était sûre et certaine de ne pas avoir prononcé le mot prétention.

— Non, tu ne l'as pas prononcé.

— Qu'est-ce qui se passe ?
— C'est un don que j'ai, je te dis, que je dissimule, et que je suis en train de te dévoiler.
— Vous voulez dire que vous devinez la pensée des gens par votre... intelligence ?
— Non, tu ne comprends pas, il n'est pas question d'intelligence.
— Un don ?
— Oui. Une sorte de chose comme ça, magique.

Et il rit.

— Que vous êtes bête, papa !

Elle le dit en riant aussi, mais un peu en biais cette fois. Je deviens folle ou c'est lui ?

— Je ne suis pas fou, ni toi. Depuis que je suis enfant, je connais la pensée des gens.

— Je ne vous crois pas.

— Je le sais bien. Qui me croirait ?

— En effet, personne.

Et elle rit vraiment comme une gosse, ça la soulageait de ce bordel pas possible.

— Ce n'est pas un bordel pas possible, c'est vrai.

— Arrêtez papa, vous me faites peur.

— Tu as raison, ça fait peur.

Elle se ressaisit.

— Pourtant parfois, avec moi, vous vous trompez.

— Non, je ne me trompe pas, je mens, c'est tout. Je fais semblant d'ignorer. C'est très fatigant de tout savoir, très douloureux parfois, alors je mets cette merde magique de côté.

— Vous plaisantez, là ?

— Pas du tout.

— Arrêtez de dire des bêtises. C'est pas possible, tout ça.

— Les gens à qui je le dis pensent tous la même chose. Tu ne me crois toujours pas ?

— Je ne peux pas vous croire, c'est une chose impossible.

— Je te le prouve depuis un quart d'heure. Je reprends tes pensées, tu l'as constaté, non ?

— C'est impossible, papa. Ces choses-là n'existent pas.

— Tu auras bientôt une preuve d'une autre sorte. Mais, pour l'instant, on va passer à une autre magie.

Il s'approcha d'elle, de nouveau, il leva vivement la main vers sa joue. Elle eut peur d'être battue, parce qu'elle ne le contredisait jamais comme elle venait de le faire. Elle attendait la gifle, sèche, précise, répétée jusqu'à ce qu'il obtienne d'elle ses larmes, sa faille, sa fragilité, son enfance, son amour, enfin tout ce qu'ils cherchaient tous les deux quand il la giflait. Mais non, ce fut une caresse.

— Si tu meurs, je meurs, tu le sais, lui dit-il.

— Vous êtes trop vieux pour mourir.

— Et toi trop jeune.

Il posa un baiser léger sur ses lèvres.

— Je vais te protéger, il faudra faire ce que je te demande.

— Je ferai ce que vous voulez.

— Ferme les yeux.

Elle ferma les yeux, elle se livra corps et âme aux mains expertes de son père, et, au bout de quelques minutes, toute réalité s'envola de son esprit. Le feu qu'ils savaient aviver ensemble les embrasa tous les deux et ils tombèrent dans le corps et l'âme l'un de l'autre.

VI

LE FRÈRE AIMÉ

Suite

Apparemment, les cafés leur réussissaient. Sur la terrasse du café de la rue des Envierges, Suissesse avait déjà refusé deux, trois barrettes de shit aux mêmes des tours HLM autour, qui trafiquaient à qui mieux mieux. Que des mecs, ça l'énervait. Ce qui l'énervait aussi c'était les « ma sœur ». Je suis ni ta sœur, ni ta mère, ni ta femme. Enfin, beaucoup de leurs trucs l'énervaient, mais moins que beaucoup d'autres trucs, genre les flics qu'elle avait au cul par exemple, ou José qui pionçait vingt heures par jour. Ça faisait une bonne dizaine de jours qu'il était là, ça bougeait un peu quand même. Il commençait à dire des mots, des petits mots de rien, avec un sourire ici et là. C'était la première fois qu'il sortait de la maison sans Thomas, et surtout en plein jour. Avec Thomas, ils se promenaient la nuit. Suissesse les avait suivis une fois. Ils marchaient sans parler en se tenant par la main, ils tournaient autour du pâté de maisons, ils allaient au bout de la rue des Envierges, jusqu'au bord de la terrasse d'où on surplombe tout Paris. Ils restaient plantés là à regarder la tour Eiffel, ou bien le ciel, ou bien quoi ? Malgré leur pudeur africaine, elle avait surpris des cicatrices sur leur peau, elle avait essayé plusieurs fois d'en parler avec José, ou plutôt de le faire parler. Il ne refusait même pas, il la regardait comme s'il ne comprenait pas de quoi il s'agissait. Thomas n'avait toujours pas prononcé un mot, mais, maintenant, il souriait en la voyant entrer dans la maison, le matin. Il l'embrassait et, quand elle lui disait : « Ça va, tu as bien dormi ? », il faisait signe que oui avec la tête.

— Comment va Thomas ?

— Il dort mieux, il ne fait plus de cauchemars.

— Comment tu vas, toi ?

Il ne répondit pas, il tripotait sa tasse de café.

— José, il faut que tu reviennes.

— Je ne te parlerai pas de la Piscine.

— Je ne te demande pas ça du tout, je veux juste que tu reviennes.

— Pas parce que je ne veux pas en parler.

— Arrête.

— Je ne peux pas.

— Je comprends.

— Non, tu ne comprends pas.

Il avait sûrement raison, elle ne pouvait pas comprendre où il était, mais elle voulait lui dire quelque chose d'important pour elle.

— On n'en a pas parlé jusque-là, mais je veux te dire merci. Vraiment. Si tu ne m'avais pas jetée dans le taxi-brousse, c'était fini pour moi. Sans toi, je serais morte.

— Moi aussi, sans toi, je serais mort. On est quittes.

Elle n'avait pas envie d'être quitte, elle avait envie de beaucoup plus, et c'est là que c'était la merde. Je suis amoureuse de mon frère, voilà la merde. Un faux père, passe, mais un vrai frère, ça craignait, quand même.

— Je veux savoir comment tu vas dans ta tête.

— Je n'en sais rien.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Faire ?

— Oui, faire. Avec ta vie.

— J'en sais rien.

— La dernière fois que je t'ai vu, tu te battais pour ton pays. Tu veux faire quoi de ton pays ?

— Ah ! C'est de ça que tu veux parler ?

— De ça, entre autres.

— Je ne te parlerai pas de la Piscine.

— Mais arrête avec ça, ce n'est pas ça que je te demande.

— Si, c'est ça, je sais que c'est ça.

Et il se tut, bloqué, entêté, dur comme un caillou.

— Je ne veux pas en parler.

Il faisait une sale tête de sale mec. Elle ne lâcha pas.

— Faut que tu reviennes, José, t'es pas encore là. Et Thomas non plus.

Il enchaîna sans la regarder :

— Thomas était accroché au-dessus de moi sur les épaules des gars.

Il s'arrêta, elle ne dit rien.

— Pour respirer.

— Thomas était avec toi ?

— Pour l'air, tu comprends ?

— Oui, pour l'air.

— Moi, j'avais plus d'air.

Il parlait bas, vite.

— Sous les tas de corps collés, j'avais plus d'air, tu comprends ? J'étais en train de mourir.

Il la regarda.

— Il m'a soufflé dans la bouche, il m'a ouvert la bouche avec ses mains, il a plaqué la sienne dessus et il m'a fait du bouche-à-bouche. Ça a duré je ne sais pas combien, et puis je suis revenu, il m'a fait revenir.

Elle écoutait. Tu dis quoi quand on te raconte ça ?

— Une fois, bien après, ils ont torturé sa mère au-dessus, on entendait tout. Il disait rien, il se bouchait les oreilles, il serrait les yeux.

Elle attendit longtemps avant de poser sa question :

— Thomas, ce n'est pas Thomas, hein ?

— Thomas est mort dans la cour de Zaïda, comme toute la famille.

Tu dis quoi ? Suissesse le raccompagna jusqu'à la maison.

— Demain aussi, on boit un café.

Il ne répondit pas, mais, le lendemain, il la suivit quand elle passa le prendre. Il fallut une semaine pour qu'il se mette à parler, ils se retrouvaient en terrasse. Un matin, il était déjà là quand Suissesse s'assit devant lui.

— Je n'y crois pas ! Tu es en avance ?

— Tu vois, l'Afrique, c'est fini ! dit-il en souriant.

— Tu as bien dormi ?

— J'étais pas à la Piscine cette nuit, toujours une nuit de gagnée !

Elle commanda son café. Il la vit qui hésitait.

— Allez, pose-la, ta question.

— Qui a ordonné la tuerie de ta famille ? C'est Félix ?

— Je ne sais pas qui l'a ordonnée, je sais qui l'a faite.

— La Garde présidentielle ?

— Non, les voisins, nos voisins. On tuait les gens du Sud, cette nuit-là, la concession, c'était du Nord, alors ils ont attaqué.

— Et toi ?

— Après que je t'ai mise dans le taxi, je suis retourné chez Zaïda pour tuer tout le monde. J'étais comme fou. En fait, les voisins m'ont attrapé, ils m'ont battu, ça, ils m'ont battu, oui. Mais ils ne m'ont pas tué, parce que je valais cher. Ils m'ont livré, et les flics m'ont balancé dans le trou.

— La Piscine ?

— Oui. Quand le gosse est arrivé, je lui ai sauvé la peau en lui filant la moitié de mon eau pendant une semaine. Et voilà.

— Comment tu as fait pour le sortir avec toi ?

— Ce n'est pas moi, c'est toi. Quand je leur ai dit que je ne partais pas sans lui, ils ont cédé tout de suite, ils s'en foutaient. Ils ont cédé à tout ce que je demandais, des papiers pour le gosse au nom de Thomas, des papiers pour moi, tout. Qu'est-ce que tu leur as fait ?

Elle lui raconta son cirque du Royal Palace. Pour la première fois depuis son arrivée, elle le vit rire. Il gloussait, pas fort, mais ça avait l'air d'un rire quand même.

— Ma sœur, t'es une reine.

— J'aime pas quand tu m'appelles « ma sœur ».

— Tu as raison, c'est pas « ma sœur » que j'ai envie de t'appeler.

— À propos...

Il lui coupa la parole en posant sa main sur la sienne. Sa main sur la mienne ? Elle s'arrêta net.

— Tu sais pourquoi je ne dis rien depuis que je suis là ?

— Oui, je crois que je sais.

— C'est quoi, à ton avis ?

— Ce que tu as vécu là-bas, on peut pas le dire, ça marche pas, les mots.

— Les mots ne marchent pas, oui, c'est vrai. Mais c'est pas seulement pour ça que je te parlais pas. À toi.

— C'est pourquoi, alors ?

Il la regardait très sérieusement, avec cette détermination d'enfant qu'elle lui connaissait.

— Parce qu'à la Piscine, c'est à toi que je pensais. Tout le temps.

Houlà ! Instinctivement, elle retira sa main.

— Le reste ne comptait plus, je n'avais que toi dans ma tête. Je ne m'en suis pas aperçu tout de suite. Que toi. C'est bizarre, hein ?

Ça chauffe, ça chauffe, ça brûle même. Il reprit sa main.

— Même en rêve, je te voyais. Quand je dormais, je te voyais.

Suisse ne dit rien, sa main restait là où elle était, elle décida que ça allait.

— C'est pour ça que je suis pas mort.

Long silence.

— C'est ça que je n'arrivais pas à te dire.

— Je comprends.

— Je ne pouvais même pas te regarder. Voilà, je l'ai dit.

— Je comprends.

— Arrête de comprendre, dis quelque chose.

Elle hésitait en regardant leurs mains liées.

— Tu ne dis rien, ma sœur ?

Elle le regarda vivement. Mais non, il était angoissé de sa réaction, c'était tout. Suissesse balançait, ça tanguait dangereusement. Décide-toi, ma fille, tu ne peux pas le laisser en plan. Décide ce que tu veux, mais décide.

— Dans la cour de Zaïda, je t'ai vu mort, je t'ai reconnu à ton costume.

— C'était Didier, il était sapeur.

— Non, c'était toi. Alors je suis sortie dans les rues, et j'ai essayé de me faire tuer.

Elle continua.

— C'est là que tu m'as ramassée. Quand je t'ai vu, j'ai vu un mort, c'est pour ça que je suis tombée dans les pommes.

— Et maintenant, ça te fait quoi de voir le mort ?

J'y vais, j'y vais pas ?

— Ça me fait tomber dans les pommes.

— Ça veut dire quoi ?

— Que tu me fais tomber dans les pommes.

— Ça veut dire quoi ?

— T'es bête ou quoi ?

Il sourit. Ses mains tremblaient dans les siennes. Elle avait envie de le prendre dans ses bras. Elle dénoua leurs mains.

— Il faut que je te parle, José.

— Je t'écoute.

Il avait dit ça avec son air sage d'étudiant de Berkeley.

— J'ai revu ma mère à Paris.

Elle lui raconta la scène de la chambre, l'état de sa mère. Elle hésitait, elle tournait autour du pot, elle se tut. Allez, saute, trouillard !

— Maman m'a dit un truc.

— Oui.

— Elle m'a dit que tu étais le fils du Président.

Suissesse n'en menait pas large, ça allait bloquer dur, elle en était sûre. Frère et sœur, tu parles ! Mais il souriait toujours en lui répondant.

— Et tu ne la crois pas, hein ?

— Je la crois complètement, au contraire.

Il rit doucement. Elle voulut mettre les points sur les i.

— On est frère et sœur.

Son petit rire devint un vrai rire.

— Pourquoi tu rigoles comme ça ?

Le rire de José l'avait toujours fait craquer, elle commençait à être gagnée elle aussi. Ils pouffaient tous les deux, Suissesse se demandait de quoi. Et puis soudain elle comprit.

— Je comprends.

— Arrête de comprendre.

Ils éclatèrent. Ça commençait à se remarquer dans le café, ils se calmèrent. Il lui prit la main et la posa sur sa joue en la regardant en souriant de toutes ses dents, comme s'il allait la manger. Elle répéta, son visage tout près du sien.

— Mais José, on est frère et sœur.

— Oui, ma sœur, et je ne savais vraiment pas comment te le dire.

— Tu le savais ? Mais comment ?

— C'est le Président qui me l'a dit.

— Je ne te crois pas.

- C'est vrai. Il voulait que je sache pourquoi il acceptait mon plan avec toi. En fait, il n'acceptait rien du tout, il décidait, lui, de confier le pays à son sang. Tu sais, c'est simple les dictateurs, les liens du sang.
- C'était ça son truc avec nous deux.
- Oui. Il se faisait remplacer par ses deux enfants.
- Donc c'était vrai, il nous aurait laissé le pouvoir ?
- Je ne sais pas, vraiment je ne sais pas ce que ça cachait, et si ça cachait quelque chose. Grâce à cet imbécile de Félix, on ne le saura jamais.
- Et nous, qu'est-ce qu'on fait, mon frère ?
- Je n'aime pas quand tu m'appelles « mon frère ».

VII

LE PRÉSIDENT DE TOUS LES FRANÇAIS

Son téléphone tinta à deux heures du matin. Un SMS de Léopold. Merci papa ! Sympa, deux heures du matin !

- *Tu as rendez-vous à La Coupole ce soir à vingt-trois heures. En terrasse. Costume bleu marine, gilet, cravate. Il aura Valeurs actuelles posé sur sa table.*
- *Oui papa.*

Elle aimait La Coupole, contrairement à ses copains du vingtième, qui ne traversaient jamais la Seine. Elle aimait la clientèle, ce n'était pas des gens comme elle, ça la reposait de ses cafés intermittents du spectacle où elle avait l'impression de connaître tout le monde, et parfois ce n'était pas une impression. Ici, elle ne connaissait personne et personne ne la connaissait, c'était clair. Ici, c'est la bonne vieille bourgeoisie ex-intello, qui croit l'être encore parce que toute la famille est abonnée à l'Odéon, se disait cette antipathique de Suisse. Elle ne vit pas plus de *Valeurs actuelles* que d'*Humanité*, des *Figaro* traînaient partout, ça oui. Elle s'assit en terrasse couverte et commanda un mojito en se disant qu'à Paris, tout se faisait dans les cafés, les déclarations d'amour comme les complots politico-policiers. Il ne s'était rien passé avec José après leur étrange non-déclaration mutuelle, comme si ce n'était pas la peine. Ils s'étaient embrassés sur les joues comme toujours pour se dire au revoir. Elle l'avait laissé entrer dans la petite maison et elle était repartie toute seule dans son studio, toute seule mais très bien dans sa peau, un moment de bonheur.

- Mademoiselle Ounfueka ?
- Costume bleu marine, gilet bleu marine, Valeurs actuelles, il connaît mon nom, il y a peu de chances que ce soit une erreur.
- C'est moi, oui.
- Puis-je m'asseoir à votre table ?
- Bien sûr. Je m'inquiétais de votre retard.
- Je vous prie de m'excuser. Je vous observais.
- Vous m'observiez ?
- Oui, mademoiselle.

— Vous craigniez quoi ?
— Il vous arrive d'être armée.
— Je suis armée.
— Je sais, mais vous n'en aurez pas l'usage. J'ai une proposition très favorable à vous faire.
— Je vous écoute.
— On veut vous voir personnellement.
— Qui « on » ?
— On estime qu'en traitant directement avec vous, les choses s'arrangeront très certainement pour les deux parties.
— Qui estime ?
— On est vraiment prêt à vous rencontrer. Êtes-vous prête à me suivre ?
— Par curiosité.
— Cela suffira.
Il regarda sa montre.
— Vous voulez boire autre chose ?
— Non, merci.
— Si vous le permettez, je vais prendre un Scotch, nous sommes en avance.
— Alors, un pour moi également.
Il commanda, ils burent leurs verres en silence. Il regardait sa montre régulièrement.
— Nous y allons. Vous me suivez ?
Il laissa un billet pour régler, Suissesse le suivit, elle était en effet morte de curiosité. Ainsi sont les filles, qu'on leur ferait tout faire avec la curiosité. Ils montèrent dans une voiture banale que « Valeurs actuelles » conduisait lui-même. Elle s'assit devant, à côté de lui. Pas de chauffeur, pas de témoin, pas d'intermédiaire, se dit Suissesse.
Ils traversèrent la Seine, contournèrent la Concorde. Elle se dit, c'est pas possible, pas là ! Non, pas là. Ils dépassèrent le portail de l'Élysée sans y entrer, Suissesse fut vaguement déçue. Ils reprirent les Champs-Élysées en remontant vers l'Arc de triomphe et descendirent dans le parking de l'Étoile. Il se gara sur un emplacement réservé.
— Vous permettez ?
Il la palpa un peu partout sans la moindre pudeur. Il lui prit son Ikea, fouilla toutes ses poches, passa un appareil sur ses vêtements, il lui prit son portable, son petit sac où elle fourrait tout. Ils attendirent de nouveau. De nouveau, il regardait sa montre.
— On ne va pas tarder. À tout à l'heure.
Et il sortit. On ne tarda pas.
— Bonsoir, mademoiselle.
Il rentra par l'arrière et s'assit sur la banquette. Elle se tourna vers lui. Il la regardait, le visage fermé.
— Bonsoir, mademoiselle Ounfueka, répéta-t-il. Mes condoléances pour le décès de votre père, qui ne méritait pas cette fin.
Elle ne desserra pas les dents.
— Je ne m'attendais pas à de l'aménité de votre part, mais au moins à de la politesse.
— Je vous remercie, monsieur le pr...
— Vous vous comportez avec la présidence comme s'il s'agissait d'une institution de bas étage.
— Je ne me...
Il la coupa de nouveau :
— Vous détenez un film dans lequel je suis cité. Ce film est un faux éhonté. Vous allez donc nous le remettre. C'est un premier point.

— Je ne...

— Laissez-moi terminer, voulez-vous.

Il avait tous les tics qu'on lui connaît, son épaule remontait régulièrement vers son cou, et la bouche semblait parfois lui tirer d'un côté.

— Le deuxième point est plus important. Le coup d'État fomenté par votre frère est une honte pour la démocratie, mais c'est un fait acquis et favorable à la France. Mes services estiment que si vous tentiez quoi que ce soit contre lui vous seriez en danger. Je suppose que c'est clair pour vous. En danger, mademoiselle.

— C'est très clair.

— Vous allez donc reconnaître publiquement l'accession de votre frère au pouvoir, et vous engager à soutenir son action. Je vous écoute.

Qu'est-ce que je dis, qu'est-ce que je dis ?

— Puis-je vous poser une question, monsieur le président ?

— Je suis pressé.

Elle hésita sur les termes.

— J'y gagne quoi ?

— Méfiez-vous, mademoiselle.

— Je vois ce que vous gagnez. Moi, je gagne quoi ?

— Vous jouez un jeu dangereux.

Il se pencha vers le siège avant.

— Vos deux millions ne vous suffisent pas ?

— Les documents dont il est question me garantissent la vie sauve, monsieur le président.

— Contre moi ?

— Je ne sais pas, monsieur. Ils sont ma seule arme. Ce n'est qu'une arme de dissuasion, naturellement. Je ne m'en servirais que si on m'attaquait.

— C'est l'inverse, mademoiselle. On ne vous attaquera que si vous vous en servez.

— Équilibre nucléaire !

Il sourit imperceptiblement.

— C'est non, mademoiselle. Rien ne me permet de vous faire confiance.

— Monsieur le président, je voudrais vous faire un cadeau en gage de mon honnêteté. C'est un bijou auquel je tiens beaucoup. C'est le seul cadeau de mon père.

Elle remonta le plus gracieusement qu'elle put ses mains derrière sa nuque et déroula le mince fil d'acier bleui qui lui servait de collier. Elle saisit les deux grosses perles noires qui étaient à chaque bout et elle le tendit entre ses mains, d'un coup sec.

— Regardez, c'est très précieux. C'est une arme africaine. J'ai pris l'habitude de le porter toujours sur moi. Il tranche la gorge en une fraction de seconde. Je vous l'offre.

Et elle le lui tendit. Il rit franchement.

— Votre naïveté est rafraîchissante, mademoiselle.

Il prit le fil dans ses mains et le considéra avec attention.

— C'est une arme véritable ?

— Oui, monsieur, très efficace quand on sait s'en servir.

— Et vous savez vous en servir.

— J'ai été à bonne école. Ça tue très rapidement.

— Charmant.

— Manière africaine. Mais une arme ne tue que si l'on s'en sert, n'est-ce pas ? Comme évidemment je ne me servirai jamais d'une arme quelconque contre le président de la République française, je vous l'offre.

Il lui rendit le collier.

— Je vous remercie, mais je n'en aurai pas l'usage. J'ai la manière française à ma disposition.

Il la regarda de nouveau, sans sourire cette fois.

— Très bien. Vous conservez votre ridicule bombinette de dissuasion, puisque vous semblez y tenir. Mais sachez que si ce film refait surface, nous disposons de beaucoup de manières, africaines ou pas, de vous faire taire.

— J'en suis sûre, monsieur le président.

Il ouvrit la portière et sortit. Il se pencha vers elle.

— Vous faites vos déclarations de soutien à votre frère dès demain. Mes services de presse vous contacteront.

— Certainement, monsieur le président.

Il claqua la portière.

VIII

LE FRÈRE AIMÉ

Fin

Elle rentra chez elle épuisée. Elle se jeta sur le lit tout habillée et s'endormit immédiatement. Le retour avec Valeurs actuelles avait été plutôt silencieux, hormis le malin plaisir qu'elle avait pris à lui montrer son arme-collier. Il avait pâli d'abord et gueulé ensuite :

— Vous lui avez montré ça ?

— Je lui ai surtout montré que je pouvais m'en servir.

— Vous l'avez menacé ?

— Oui, mais pour rire.

— Quoi ? Vous êtes folle ! Vous avez menacé le président ?

— Pour rire, je vous dis.

— Il ne vous le pardonnera jamais.

— À vous non plus.

Stop conversation jusqu'à la rue de La Mare.

Le matin, elle avait un SMS de Léopold.

- *Tu es trop insolente. Méfie-toi d'eux.*

- *Pardon, papa.*

- *Bravo, pour le collier.*

- *Merci, papa.*

Les infos circulaient rapidement.

Elle écrivit à José :

On va se balader à la mer ?

Elle n'attendait pas de réponse immédiate, elle l'eut immédiatement :

Oui.

Au moins, c'était simple.

En fait, ce ne fut pas simple. Heureusement, ils aimaient tous les deux les fruits de mer, et, heureusement, il y avait deux lits dans la chambre du petit hôtel de la baie de la Somme. Et, heureusement, José riait de nouveau d'un rien, de ce rire étincelant qui la faisait craquer. Dès le premier soir, il avait sorti des sapes de premier ordre.

— D'où t'as sorti ça ?

— Yamamoto, avait-il répondu avec gourmandise aux questions très intéressées de Suissesse sur la veste en soie bleu ciel très fine qu'il portait par-dessus un sweat-shirt presque transparent.

Plus une sorte de pantalon de golf mordoré, avec chaussures bicolores. Suissesse se dit : On est grillés définitivement dans toute la baie de la Somme. Pas du tout grillés — à l'hôtel, en tout cas. La patronne regardait José comme s'il était une boule de Noël. Elle les combla de mayonnaise avec les langoustines, « je vous ai choisi les plus grosses ». Mais bon, ils finirent par aller se coucher. Ça mit du temps, chacun assis sur un lit. C'est Suissesse qui fit le boulot, comme font les filles, sans en avoir l'air. Il riait, il parlait de la patronne, de la grosse serveuse, des voisins allemands qui essayaient désespérément de manger les langoustines à la fourchette, de la nappe blanche, de la province française, du ciel de la baie de Somme, de tout. Tais-toi. Elle vint poser une main sur ses lèvres, il se tut. Elle suivit les traits de son visage du bout du doigt, elle se disait : Il est aussi moche que moi, c'est bien mon frère.

— Excuse-moi.

Il lui avait dit ça en souriant, parce qu'il avait sursauté quand elle avait glissé sa main sur sa poitrine nue et imberbe sous le sweat.

— Y a pas longtemps, j'étais en enfer.

— Et comme moi, c'est le paradis, c'est sûr que ça doit te faire drôle.

Il rigola, elle le prit dans ses bras. Il pleura. Eh oui, il pleura longtemps dans ses bras. Elle prit son visage trempé dans ses mains.

— Excuse-moi, excuse-moi.

Elle posa un baiser sur son front.

— On va dormir, mon frère.

Ils se couchèrent chacun dans leur lit. Suissesse était étrangement heureuse.

Il pleurait chaque nuit dans son sommeil, et chaque jour dans son éveil. Il ne repoussait pas ses gestes de tendresse, mais, dès qu'elle le touchait, il arrêtait de parler, de respirer, de sourire, de voir, de bouger. Tout se bloquait.

— Excuse-moi.

— Arrête de t'excuser, tu m'énerves.

La troisième nuit, à un moment où elle était sûre qu'il dormait, Suissesse alla le rejoindre dans son lit. Elle se glissa derrière son dos, et se posa doucement tout près de lui, l'oreille frôlant son dos. Elle entendait le cœur, elle entendait le souffle. Si proche de lui, elle s'aperçut à quel point il était petit, petit comme une de mes nanas, se dit-elle. Plus petit que certaines, même. Fin, comme elles, mais très musclé. Elle trouvait très beau son corps, avec le cul musclé et dur comme une pomme. Elle resta une bonne heure comme ça, tout contre lui, à le frôler sans bouger, à l'écouter dormir. Et puis elle le sentit se réveiller, elle sentit qu'il la sentait contre elle. Sa respiration s'arrêta, son dos se crispa. Alors elle serra ses mains sur ses bras, elle le bloqua dans ses jambes nouées et elle parla. Tout plein de mots éparpillés qui venaient de leur enfance. Des scènes de bagarres, de jeux, des cachettes, des colères, des engueulades par Zaïda, des peignées qu'ils se mettaient. Elle chuchota les mots d'amour, ceux qu'on ne peut pas répéter parce

qu'ils ne sont prononcés que pour une seule oreille, les mêmes mots pour tout le monde dans toutes les langues, ceux qui ne sont jamais les mêmes.

Elle retourna s'allonger dans l'autre lit. Il pleura longtemps. Bizarrement, ses pleurs faisaient sourire Suisse. Elle n'était pas triste, même s'il y avait des raisons de l'être. Il en avait plus que chié, il en chialait encore. Toute sa famille, ça fait beaucoup. Et l'Afrique avec, comme il le lui avait expliqué. Tout son monde était mort, et ses rêves aussi. Tout ça valait bien un empêchement, non ? L'empêchement à l'amour c'était de l'amour, elle le savait. Tous ces gestes qu'il faisait ou ne faisait pas, ses pleurs, ses reculs depuis trois nuits, tout ça, c'était de l'amour. Le quatrième soir, il vint s'asseoir sur son lit à elle, il posa sa tête sur ses genoux et il se mit à lui parler enfin de ce qui les habitait tous deux. Il lui parla de son amour pour elle depuis toujours, de son mariage pour se départir d'elle, de la douleur de sa disparition, de ses efforts pour la retrouver, de l'accord avec son père pour la sauver, de ses études pour la séduire, de son indifférence totale à la révélation par le Président qu'en fait, elle était sa sœur. Ça n'ôta ni ne rajouta rien à sa passion pour elle. Tout, chaque pensée, chaque action, tout passait à travers elle. Il lui raconta tout ce qu'il avait tu, ce qui ne pouvait pas se dire.

Longtemps après, dans la nuit, ils firent l'amour pour la première fois. Ils pleurèrent ensemble dans leur jouissance, ils ne comprenaient pas pourquoi — tu parles, ils comprenaient très bien pourquoi, ça s'appelle l'amour, ça ressemble à la mort, tellement c'est fort.

Quand ils rentrèrent à Paris, ils passèrent prendre Thomas à Montreuil chez Doudou, comme il avait été prévu. Le gosse jouait aux échecs, mais tout seul. Quand il les vit, il ne broncha pas, ne les regarda pas, et continua à jouer pendant qu'ils papotaient avec Doudou et Marion, la trop blonde pour être vraie. Il faut que j'arrête de me moquer, elle est super, cette même, se dit Suisse. Justement, Marion expliquait qu'elle avait appris les échecs à Thomas.

— Thomas, c'est pour Sankara ? demanda-t-elle à José. Eh bien, ce petit salopard m'a mise mat à chaque fois, ça me rend folle.

Thomas ne perdait pas une miette des plaintes de Marion.

— Mat ! dit-il triomphalement en glissant de sa chaise jusque par terre.

Enfin, un mot ! Il vint prendre la main de José sans un regard pour Suisse. Classique.

— On rentre rue de la Mare, merci, les filles !

Quel boulot d'avoir un gosse, ricanait Suisse par-devers elle.

— Vous rentrez ? C'est très sympa, répliqua Marion. On vous garde Thomas, et vous vous barrez comme si on était des nounous. On va boire un coup au Café Salé.

— Pas au Café Salé, dit Suisse. Non, si on allait manger un morceau à Belleville ?

Tout le monde se tassa dans la vieille Fiat rafistolée de Marion. Quand ils arrivèrent au café des Envierges, il y avait concert. « Tant pis, on y va quand même. » En fait, le groupe était top, du coup, les gens étaient top. Du coup, Suisse fut très contente de retrouver son quartier, ses intermittents du spectacle, et les mêmes des HLM qui tenaient les murs en palabrant. Thomas demanda à José s'il pouvait aller se coucher, sans un mot, bien sûr, il ne fallait pas exagérer non plus avec les mots. José l'accompagna à la maison, et revint boire des bières.

— Il y a de la prune dans mon appart, annonça Suisse, qui avait repéré une bouteille dans le studio.

— Allons à l'appart alors, dit Marion en lui coulant un regard sans une ombre de pudeur.

Mais non, c'était vraiment pas le soir, ni pour Suissesse, ni pour Doudou, ni surtout pour José, lui fit comprendre Doudou. La petite fit contre mauvaise fortune bon cœur et embrassa tout le monde sur les joues toute la soirée, pour la peine. Par miracle, Suissesse perçut le tintement de son portable dans le vacarme musical. C'était un SMS de Léopold, mais il n'y avait rien d'écrit, si, une lettre : X. Un faux appel. Ils redescendirent. La fête battait son plein, tout le monde debout, débordant sur le trottoir, des verres à la main, des clopes à la main, d'autres machins circulaient. Soirée parisienne basique, rigolait Suissesse. Marion la suivait comme son ombre, mais c'était pas lourd, plutôt naïf. À un moment où elle était vraiment tout près, tout près, Suissesse lui caressa la joue, et lui posa un baiser léger sur ses lèvres fraîches.

— Une autre fois, mais avec Doudou.

— Avec qui tu veux.

— Alors avec Doudou et José, déconna-t-elle.

— Cool, dit la petite avec simplicité.

Elle vit Doudou en grande discussion avec une grande fille.

— Je te présente Bab, c'est elle qui te prête son appart. Elle est rentrée à Paris.

Sympa, grand sourire, elle ne se la jouait pas télé.

— Tu es journaliste ?

— Non, documentariste, spécialité Afrique. Tu es Ounfueka, la fille de...

— Personne n'est parfait.

— J'ai lu tes intentions de te retirer. Dommage.

— Non, pas dommage.

— Si, dommage ! Une jeune Africaine au pouvoir, ce serait un rêve.

Et elle rit, en la regardant en biais. Dents blanches éclatantes, yeux plissés de plaisir. Suissesse se dit que son intérêt pour l'Afrique allait peut-être jusqu'aux Africaines. Décidément, cette soirée était plus chaude que la moyenne, et, elle, plus froide que jamais. C'est José qui l'accaparait à ce point ? Justement, il revenait de la rue de la Mare.

— Le gosse dort.

— Vous avez un gosse ? dit Bab. Moi aussi.

— Thomas et José viennent de fuir le pays de justesse, expliqua Suissesse. Ça craignait pour eux là-bas.

— Ah, pardon. Quel âge il a, Thomas ?

— Treize ans.

— Thomas, c'est pour Sankara ?

Évidemment, ça fit rire José, et, à la façon dont Bab le regarda rire, Suissesse se dit que Bab aimait vraiment l'Afrique, les Africaines et les Africains.

— Oui, c'est pour Sankara, répondit José.

Il prit Suissesse par le cou, mais ça foira, parce qu'il était trop petit. Il se contenta de la taille. À son sourire, Suissesse comprit que si Bab aimait les Africains, les Africains le lui rendaient bien. Ça lui plut, à cette libertaire de Suissesse, de sentir ça chez José. Peut-être un paradis était-il là, à portée de leurs mains. Un joyeux et libre paradis qui envoyait l'enfer en enfer pour l'éternité ! Il se passerait quoi si elle parlait de Léopold à José ? Pas question, fallait diversifier. En pensant à Léopold, elle ressortit son portable et constata qu'il y avait trois messages de lui, en remontant l'écran : Z, Y, X. Ouais, ouais, c'est quoi ce truc ? Elle vérifia les heures : les trois à une heure d'intervalle, à la minute près. Tout à coup, elle eut froid. Elle entraîna José dans un coin pour lui dire qu'elle était inquiète, elle expliqua qu'elle avait un vieil ami qui... et ce n'était pas normal que...

— Il faut que j'y aille.

— Je viens.

— Mais non, pourquoi ? C'est rien. Reste là, ça te fait du bien.

— À toi aussi, non ?

Il était pété, mais quand même, c'était bon signe. Peut-être, décidément, un joyeux paradis...

Elle était nerveuse en allant au métro. Qu'est-ce que c'était que cet alphabet ? Elle re-regarda son portable. Plus rien. Elle savait que Léopold n'était pas doué en téléphonie et autre internet, mais quand même, ça ne pouvait pas être un hasard, à une heure pile d'intervalle. Elle essaya le fixe. Ça ne répondait pas. La tête lui tournait et pas parce qu'elle était pétée.

IX

TOULMONDE

La porte était ouverte, elle entra. La première chose qui la frappa, ce fut les bouquins par terre. Léopold avait des centaines de livres sur des rayonnages, partout contre tous les murs, dans toutes les pièces. Tous les rayonnages avaient été vidés et tous les livres étaient en vrac sur le sol, sur les canapés, les fauteuils, les tables, les lits des deux chambres. Dans le couloir, on pouvait à peine marcher, on les piétinait. Certains étaient déchirés, lacérés, les couvertures arrachées. Elle revint dans le salon. Le piano éventré disparaissait sous les livres. Le clavier était bousillé, les touches éclatées comme à coups de marteau. Elle remarqua qu'ils n'avaient pas touché au Picasso, ni au Rustin. Ce n'était pas des voleurs. C'était quoi, cette furie contre les livres ? Ça puait, c'était malsain, c'était gratuit. Une séance sadomaso qui aurait mal tourné ? Mais elle savait qu'il ne pratiquait pas ça, qu'elle était une exception. Elle alla à une commode qu'elle connaissait bien, dans un recoin de l'entrée. Les tiroirs étaient jetés au sol, tout le matériel de leurs jeux s'étalait par terre, il y en avait partout. C'était ridicule et obscène.

Ce n'est que dans la cuisine blanche qu'elle vit les flaques de sang sur le sol, les giclées de sang sur les murs, les traces de sang comme torchées à la serpillière sur le carrelage blanc. C'était tellement rouge qu'on n'y croyait pas. *On dirait de la peinture, se dit Suissesse.*

Elle entendit de loin le robinet de l'évier qui gouttait. Ça faisait floc, floc, dans le silence de l'appartement. Elle vit dans le fond de l'évier une sorte de grosse boule blanche, elle pensa à ces trucs à longs poils pour laver par terre. C'était pas vraiment ça. En s'approchant, elle comprit que c'était des cheveux blancs, plutôt longs. Dessous, baignant dans le sang, il y avait une tête tranchée. Elle s'approcha, mais elle savait déjà. Elle prit les cheveux à pleine main et souleva la tête en tournant le visage vers elle. Léopold semblait dormir.

— Ne touchez à rien.

De peur, elle laissa retomber la tête dans l'évier. Elle se retourna. Le commissaire Toulmonde s'encadrait dans la porte de la cuisine.

— Rassurez-vous. C'est une fausse.

— Une fausse quoi ?

— Une fausse tête. Très bien imitée, d'ailleurs.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Elle chancelait, elle perdait pied, ça commençait à tourner.

— C'est une tête en silicone.

— Qu'est-ce que... ? Qui a pu... ?

— Je ne sais pas encore.

— Mais Léopold ? Lui ? Il est là ?

— Non.

— Vous savez où il est ?

— Non.

— Il est mort ?

— La fausse tête laisserait plutôt penser qu'il est vivant.

Elle s'assit par terre, dans le sang, elle s'en foutait. Elle fondit en larmes, elle s'en foutait. Elle gueula :

— J'en ai marre, marre de toutes ces saloperies ! Où est Léopold ? Ils l'ont tué ?

Elle engueulait Toulmonde comme si c'était lui le responsable. Elle grelottait sur le carrelage. Il vint la relever en la soulevant par les aisselles et il l'amena dans la salle de bain. Elle lava ses mains pleines de sang. Il lui tendit une serviette.

— C'est du faux sang, du sang de cinéma.

Elle passa de l'eau sur ses larmes, elle fut prise de nausée. Elle courut dégueuler dans les chiottes. À genoux au pied de la cuvette, elle hurlait à chaque nausée. Elle dégueula ce qu'elle avait bu, et puis elle dégueula à sec, l'estomac semblait lui remonter jusque dans la gorge, ça se calma. Elle était épuisée, elle râlait comme une agonisante. Toulmonde lui essuya la bouche avec un mouchoir de papier — une vraie mère poule —, et il l'assit dans un des fauteuils du salon, en virant les bouquins du revers de la main. Il lui amena un verre d'eau, il la regarda boire, lui reprit le verre vide et s'assit face à elle. Ses esprits lui revenaient doucement.

— Vous êtes là depuis quand ?

— En fait, je vous attendais, lui dit-il.

— Vous étiez déjà là quand je suis rentrée ?

— Oui.

— Et vous ne m'avez pas prévenue ?

— J'avais besoin de savoir.

— Vous aviez besoin de savoir quoi ? Si c'était moi qui avais foutu une tête en silicone dans l'évier ?

— J'avais besoin de savoir comment vous réagiriez. Excusez-moi.

— Mais pourquoi êtes-vous là, vous ?

— Je poursuis mon...

— Et elle dit quoi, votre enquête, de cette mise en scène dégueulasse ?

Pour une fois, il la regardait en face.

— Elle dit que vous avez rencontré les hommes du président par l'intermédiaire de votre ami.

— Et comment sait-elle ça, votre enquête ? Vous avez parlé à Léopold ?

— Non, mais je l'ai beaucoup écouté.

Non, non, non, pas ça ! La honte ! Avec tout ce qui s'était passé dans cet appartement...

— Vous entendez ce qui se dit ici ?

— Nous avons nos méthodes.

— J’apprécie votre discrétion, commissaire.

— La police est rarement discrète. Ce Léopold, c’est un grand ami, non ? Quasi un père ?

— Ça suffit, commissaire.

Un ange passa. Elle se demandait ce qu’il savait. De toute façon, ils devaient disposer de toutes ses communications avec Léopold.

— Vous êtes au courant pour l’alphabet ?

— X, Y, Z. Oui. C’est même cela qui nous a fait arriver ici. Malheureusement, trop tard.

— À votre avis, qui a fait ça ?

— C’est un message assez rude qu’on vous a laissé pour vous prévenir. Ça veut clairement vous dire que c’est ce qui lui arrivera si vous ne faites pas ce qu’on vous demande.

— Mais qui ça, on ?

— Vous vous en doutez, non ?

— Vous pensez sérieusement aux services de la présidence ?

— Oui, sérieusement.

Il regarda sa montre.

— Nous devons partir, mademoiselle. C’est peu probable, mais on peut arriver d’un moment à l’autre.

Il se leva. Elle se leva également. La tête ne lui tournait plus.

— Quel jeu jouez-vous là-dedans, commissaire ?

Ils étaient dans l’entrée, tout près de la commode aux secrets. Suissesse remarqua qu’ils avaient plus ou moins les pieds dans les godemichets, gels lubrifiants, et autres martinets. Toulmonde ne paraissait pas s’en apercevoir.

— Vous avez refusé leurs propositions, n’est-ce pas ? dit-il.

— Nous avons trouvé un accord.

— Avec qui ?

— Avec le président.

Suissesse le regarda regarder ses pieds au milieu des sex-toys.

— Pouvez-vous me répéter cela, s’il vous plaît ?

— Répéter quoi ?

— Vous me dites que vous avez rencontré le président ?

— Oui.

— Le président de la République ?

— Oui.

— Mais où ça ? Ne me dites pas que vous l’avez rencontré dans la voiture qui vous a amenée ?

— Si.

Il donna un coup de pied dans une bombe de gel lubrifiant.

— Ils font n’importe quoi !

Il ramassa la bombe de gel et la considéra avec attention.

— Ça sert à quoi ?

— Aux pénétrations difficiles.

Il la laissa retomber.

— C’est quoi le deal pour votre silence ? Il vous a proposé quoi ?

Elle lui raconta tout de l’entrevue, enfin presque tout. Elle laissa tomber pour le collier.

— Ces gens-là ne prendront pas le moindre risque avec vous, mademoiselle, ils veulent vous tenir autant que vous les tenez.

— J’étais sûre que le président avait compris que je n’interviendrais jamais dans aucun jeu politique.

Il alla se planter devant des rayonnages vides, les mains dans le dos.

— Les gens de cette sorte ne supportent pas une situation d'infériorité. Mais ça confirme une chose : votre amant est vivant, mademoiselle. Sa vie est leur monnaie d'échange.

Il devait avoir raison. Suissesse faisait assez confiance à l'intuition de cet homme-là. Mais elle ne comprit pas comment l'intuition lui vint, à elle, de quel endroit de son inconscient, de quelle mystérieuse alchimie des liens du sang, toujours est-il qu'elle retourna à la cuisine, saisit la tête par les cheveux, fourra sa main dans le trou de la bouche. Dedans, il y avait un papier roulé soigneusement. Il était humide, taché de sang, *c'est du rouge pas du sang*, se dit-elle en le déroulant. Elle avait un coup de peur terrible, et apparemment elle n'avait pas tort.

*Ma chère fille, tu n'as hélas plus de père.
Ton père*

X

TOULMONDE

Suite

Il n'y en a pas tant que ça, des brasseries ouvertes toute la nuit à Paris. Le commissaire Toulmonde l'emmena à l'auvergnat de la place Voltaire — oui, ça existe encore, les auvergnats, même si plus personne ne sait que c'est des auvergnats. Ils avaient quitté l'appartement et sauté dans un taxi en maraude. À peine assis au Rey, Toulmonde lui avait demandé, à voix très basse mais très fermement, des explications sur sa découverte. Alors, Suissesse lui avait raconté à voix très basse les menaces de son père, les lettres successives, la proposition paternelle de prendre les rênes du pays avec José. Elle lui répéta la vision du cadavre de son père, traîné par les pieds au palais. Il l'écouta attentivement, les yeux fixés sur une affiche Ricard vintage qui pendait au mur.

— C'est quoi votre avis sur cette mascarade ? dit-il.

— Mon père est vivant.

— Ce n'est pas une option, mademoiselle. Si vous l'avez vu mort, il n'est pas vivant.

— Je sais, je sais.

Les gratinées commandées arrivèrent. Ils se mirent à manger.

— Comment avez-vous eu l'idée de ce papier dissimulé à cet endroit ?

— Je ne sais pas.

— C'est impossible aussi.

— Oui.

— Ça commence à m'énerver, ces impossibles qui se réalisent, dit-il au bol de soupe.

Il le dit avec son indolence habituelle, mais ça faisait peur quand même. Pendant qu'elle avalait sa soupe à l'oignon, Suissesse repensait au corps traîné sur les escaliers du palais, à la tête ensanglantée qui rebondissait à chaque marche, aux cris de joie, aux rafales de Kala pour célébrer la mort ignominieuse du tyran, à la fête sauvage improvisée autour du corps sacrifié. Elle ne comprenait rien. Il était mort, il était bel et bien mort. Félix ne le lui avait même pas confirmé tant c'était une évidence. Qu'est-ce que c'était que ce bordel ?

— Votre frère était-il au courant des lettres entre vous et votre père ?
— De certaines, oui, en tout cas. C'est par lui que j'ai repris contact avec le Président.
— Avec votre père ?

— Avec mon père, oui. Nous l'appelons plutôt « le Président ».

Lui aussi avait fini sa soupe à l'oignon.

— C'est quoi exactement, cette haine entre vous et votre père ?

Suisse se braqua.

— C'est privé.

— J'ai besoin de pouvoir tirer tous les fils pour comprendre, dit-il patiemment.

— C'est quelque chose qui vient de l'enfance.

— De l'enfance.

— Ce n'est pas ce que vous imaginez.

— Ce que j'imagine.

Elle hésita.

— C'est pire.

— Vous vous étiez pourtant réconciliés. Il vous a bien proposé de lui succéder.

— Il s'est réconcilié tout seul. Pour moi, ce n'était qu'un moyen de lui échapper.

— Lui échapper.

Ça l'agaçait au-delà du possible, ses répétitions. Elle s'était faite à sa façon de regarder ailleurs, mais ses répétitions façon psy, ça lui donnait envie de lui casser les dents une à une, ou de faire comme lui, et que ça tourne en rond une bonne fois pour toutes.

— J'étais toujours décidée à en finir avec lui, lâcha-t-elle avec agacement.

— En finir avec lui.

— En finir avec lui, répéta-t-elle.

— En finir avec lui ?

— En finir avec lui.

Il ne se rendait même pas compte...

— Que voulez-vous dire par « en finir » ?

Ah ! Enfin.

— Vous avez bien compris.

— C'est à ce point ?

— Oui.

Ses yeux erraient sur les saucissons, enfin, sur toute la batterie des charcuteries d'Auvergne qui pendaient du plafond. Il reprit avec une certaine difficulté.

— Vous en avez fini avec lui. Votre père est mort, mademoiselle.

— Je le sais bien. Mais cette lettre me fait un effet de résurrection. C'est horrible. Je n'ai pas d'autre explication qu'une résurrection !

— Il y en a une, pourtant.

— Dites-moi.

— Si votre frère connaissait l'existence de ces courriers, il peut reprendre le même mode opératoire.

— Pourquoi ferait-il ça ?

— Je ne sais pas. Pour vous déstabiliser, par plaisir, je ne sais pas, mais c'est la seule explication possible. Je ne crois pas beaucoup à l'impossible.

Il était cinq heures du matin quand ils se quittèrent à la station de taxis de Voltaire. Toulmonde proposa à Suisse de la déposer rue de la Mare, mais elle préféra rentrer à pied, ça montait jusqu'à Belleville mais ce n'était pas très loin. Elle était contente de marcher avec personne autour d'elle. À cinq heures, Paris s'éveille, comme chacun sait,

elle eut soudain envie d'un café au zinc. Elle s'assit sur un tabouret haut du bar d'un minuscule rebeu qui ouvrait, boulevard de Ménilmontant, et commanda un expresso. Une pensée impossible la tenaillait. Son père était entre les mains de son père, et, si c'était le cas, il ne devait pas rigoler. C'est impossible, impossible ! Elle but son café d'un trait. Il était très bon.

XI

LE PRÉSIDENT DE TOUS LES FRANÇAIS

Suite

En arrivant chez elle, elle téléphona à José ! Répondeur, *of course*.

— *C'est bien que tu allumes ton portable deux minutes par jour, comme ça on peut te joindre facilement.*

Le téléphone sonna, elle pensa que c'était José qui rappelait. C'était Valeurs actuelles.

— *J'ai quelque chose à vous montrer.*

— *Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous.*

— *Ce n'est pas une proposition. Dans une dizaine de minutes, une voiture de police sera en bas de chez vous. Je vous conseille très fortement de faire ce qu'on vous dira.*

Les deux flics étaient déterminés et efficaces. Une demi-heure après, elle était dans une pièce sombre, avec une dizaine d'ombres présentes. On lui dit de s'asseoir, toutes les ombres s'assirent derrière elle, comme au cinéma. La vidéo était très claire. On y voyait son père en treillis militaire, amaigri, rajeuni, souriant. Il était seul à l'image, nonchalamment assis dans un fauteuil. C'était dehors, dans ce qu'on pouvait supposer être une cour de maison africaine. Il portait de magnifiques lunettes de soleil, et un chèche immaculé. Le fond de l'image était un mur de pisé, le sol était de sable rose. Il ôta ses lunettes, sourit plus franchement encore et fit un petit signe de la main à la caméra, puis il parla tranquillement :

Le sommeil du président français est un avertissement. Il est la preuve que je peux frapper n'importe où, n'importe quand. La France a trahi la confiance que je lui portais. Je suis revenu d'entre les morts pour tuer ceux qui m'ont tué et qui veulent livrer notre pays aux Français. J'ai Dieu avec moi. Béni soit-il de m'avoir ressuscité, bénie soit ma fille d'avoir été le bras armé de Dieu pour punir le président des Français et libérer mon pays du poing de la France.

Il refit un petit signe ironique à la caméra et l'image disparut. La lumière revint. Suisse était sonnée, revoir son père l'avait assommée. Valeurs actuelles s'avança, accompagné par un homme qu'elle reconnut tout de suite, même s'il semblait moins sûr de lui qu'à Londres.

— *Qu'est-ce que c'est que ce truc ?*

Ce fut Valeurs actuelles qui parla :

- Nous vous posons la question.
- Ce n'est pas un faux ? Ça ne peut pas être un machin, un montage, un trucage ?
- Êtes-vous certaine de reconnaître votre père ?
- Oui, certaine. C'est lui.
- Nos experts le certifient également.
- Mais je l'ai vu mort.
- Vous vous êtes trompée. Il est vivant.
- Ça ne peut pas avoir été tourné avant sa mort ?
- Regardez.

Il lui tendit une photo captée sur la vidéo. Un trait rouge entourait la table basse devant le Président, avec des journaux aux titres bien visibles dessus.

— Ça a été tourné avant-hier matin.

Elle se leva, ses jambes tremblaient. La certitude que son père était en vie passait très mal, ça la suffoquait. Elle chancela, se rassit.

— Nous avons un médecin...

Le médecin lui fit une injection de Dieu sait quoi. Au bout d'une dizaine de minutes, ça commença à faire effet, Valeurs actuelles et le flic de Londres revinrent vers elle.

— Êtes-vous disposée à répondre ?

— J'étais disposée à répondre tout de suite. C'est seulement le choc qui...

— Nous comprenons parfaitement. Qu'avez-vous à nous dire à propos de cette vidéo, mademoiselle ?

— Mais de quoi s'agit-il ? De quoi parle-t-il ?

Valeurs actuelles sembla hésiter.

— Le président de la République a été agressé cette nuit.

— Agressé ?

— Il a été trouvé hier soir en état de léthargie, il y est demeuré plusieurs heures. À présent tout va bien, il dort d'un sommeil naturel. Sa vie n'est pas en danger, le pronostic est tout à fait favorable. Auriez-vous des informations sur cette agression, que nous ignorerions ?

— Absolument pas.

— Votre père suggère que vous avez participé à l'agression du président...

— C'est grotesque, comme tout le reste.

— Tout le reste ? C'est-à-dire ?

— Mon père est totalement athée. Il n'a pas besoin de se réclamer de Dieu pour tuer. Cette référence à Dieu à chaque mot ne lui ressemble pas du tout.

— Où étiez-vous cette nuit, mademoiselle ?

— Je faisais la fête dans un café près de chez moi.

— Jusqu'à quelle heure ?

— Je ne sais pas, très tard, enfin très tôt.

— Jusqu'à quelle heure ?

— Trois ou quatre heures du matin, je ne sais pas, j'avais beaucoup bu.

— C'est un mensonge, mademoiselle. Ne perdons pas de temps pour des détails, voulez-vous ?

Ces salauds ne se rendaient pas compte qu'ils étaient en train de lui parler de ses deux pères, que celui qu'elle voulait mort venait de ressusciter, que celui qu'elle aimait était très probablement mort, mais ils avaient raison, il fallait mieux mentir le moins possible si elle voulait que le truc s'éclaircisse. De toute façon, ils semblaient savoir plein de trucs. Elle leur montra les X, Y, Z du portable de Léopold, elle leur dit sa décision de se rendre chez lui, elle raconta l'état de l'appartement, et la fausse tête, qu'elle avait d'abord prise

pour une vraie. Au fur et à mesure de ces informations, le flic londonien donnait ou recevait des coups de téléphone. Apparemment, leurs hommes étaient en train de découvrir l'état de l'appartement de Léopold. Le flic londonien s'assombrissait.

— Qui était l'homme qui vous accompagnait à votre sortie de l'immeuble ? lui demanda-t-il. Ce n'était pas votre ami ?

C'était donc ça. Ses suiveurs planquaient en bas, ils avaient pensé qu'elle était redescendue avec Léopold. Un sous-fifre allait se faire engueuler. Elle hésita, mais elle se dit que ça valait le coup de mentir pour Toulmonde.

— Mais quelqu'un de chez vous, non ?

— En aucun cas.

— Cet homme était dans l'appartement avant moi. Il m'a dit qu'il faisait partie de vos services.

— Pourquoi avez-vous été dans cette brasserie avec lui ?

— Parce qu'il me l'a proposé, j'étais très secouée. Il m'a proposé d'aller boire un verre.

— Vous parlez pendant plus d'une heure avec un homme que vous supposez appartenir à nos services ?

— Il était très gentil avec moi, très poli. Il essayait d'en savoir le plus possible, je trouvais ça normal pour un homme de chez vous. Je ne me suis même pas posé la question.

— Continuez.

— Au début, j'ai pensé que c'était vous, tout ce cirque, la fausse tête. Pour me faire peur avec la vie de Léopold. Et puis j'ai trouvé ça dans la bouche de la tête.

— Dans la bouche de la tête ?

Elle tendit le papier à Valeurs actuelles, qui le lut en silence et le refila à l'autre.

— Pouvez-vous nous expliquer de quoi il s'agit, mademoiselle ?

Comme elle l'avait fait pour Toulmonde, elle leur expliqua les échanges de menaces de mort qui avaient eu lieu entre son père et elle. Pas seulement des menaces, précisa-t-elle. Elle raconta les diverses tentatives de meurtre de son père contre elle et ses connaissances.

— Votre père a tenté de vous assassiner ?

— À plusieurs reprises.

— Par ce mot dans la bouche, vous saviez donc qu'il était vivant ?

— Non. J'y ai pensé, bien sûr. Mais mon frère était au courant des échanges de courriers avec mon père. Je me suis dit qu'il reprenait le même mode opératoire, pour m'effrayer.

Leur déception était palpable. Ils se rendaient compte qu'elle n'était pas le bon numéro, ni comme coupable ni comme témoin. Les deux flics rejoignirent le tas d'ombres qui depuis le début ne bronchaient pas dans leurs coins. Un brouhaha de chuchotements se fit entre eux. Elle se risqua.

— Je me dis...

Toutes les têtes se tournèrent vers elle en faisant silence. Ils devaient vraiment être la tête dans le sac.

— Je comprends que ce sont des affaires d'État, mais si j'avais quelques indications... Je connais très bien mon père...

— Nous le connaissons très bien également, dit Valeurs actuelles de son ton sec d'énarque.

— Oui, certainement. Mais je connais une face, comment dire ? une face sombre.

— Nous la connaissons très bien également, répéta-t-il.

— Vous la connaissez très bien politiquement. Je parle plutôt d'une perversité privée.

— Ça ne nous intéresse pas.

- J'ai pourtant l'impression que c'est cela qui est en jeu en ce moment.
- Que voulez-vous dire ?
- Malgré ce qu'il dit dans sa déclaration, je pense qu'il cherche autre chose que reprendre le pouvoir. Il dit ça pour égarer les recherches.
- Ça ne nous...
- Continuez, mademoiselle Ounfueka, dit une des ombres.
- Ça devait être quelqu'un d'important parce que Valeurs actuelles s'écrasa.
- Suisseuse poursuivit :
- Je suis certaine qu'il n'est pas en Afrique.
- La vidéo a pourtant été tournée là-bas, répliqua l'énarque du tac au tac.
- Je ne crois pas, non. Il est en France.
- Ce n'est pas de France qu'il pourra reprendre le pouvoir.
- Je ne pense pas que le projet soit politique. Je veux dire... c'est une vengeance personnelle. Il estime que le président français l'a trahi, il se venge. C'est d'homme à homme, au-delà de ses intérêts politiques. Ça va évidemment à l'encontre de ses intérêts politiques. Politiquement, c'est suicidaire.
- En effet, dit la voix autoritaire.
- Il se venge du président comme il se venge de son sang.
- Il ne vous menace pas, dit Valeurs actuelles.
- Il menace mon frère. Et, moi, il me terrorise en enlevant un grand ami.
- Nous soupçonnons votre frère d'être son complice.
- Je pense plutôt qu'il est en danger. Mon père ne lui pardonnera jamais son coup d'État.
- Le silence était total dès qu'elle parlait. Suisseuse se dit qu'ils avaient besoin d'elle, tout au moins le pensaient-ils. Elle se risqua, sans trop y croire.
- Si je savais un peu plus comment il s'y est pris, ça m'aiderait peut-être à comprendre.
- Silence de Valeurs actuelles.
- Dites-lui ce que nous savons, dit la même voix, que Suisseuse reconnut décidément comme celle du Premier ministre.
- Le président a été drogué par des produits que nous connaissons, mais nous ne comprenons pas le mode opératoire. Une dame de compagnie de l'épouse du président a disparu. Nous venons d'apprendre, il y a à peine une heure, que c'est par votre père qu'elle avait été recommandée, il y a plus de deux ans.
- C'est donc elle qui l'a drogué ?
- Non. Le président a été drogué hier, et elle a disparu avant-hier. C'est pour ça qu'on ne comprend pas le mode opératoire. On a trouvé la vidéo sur une clé USB laissée dans la maison, avec ses empreintes. Cette femme a agi pour être reconnue. C'est une signature de votre père.
- A-t-on des images d'elle ? demanda Suisseuse.
- On lui amena une dizaine de photos. Une grande femme, très belle, aux cheveux très noirs et très courts, avec une cicatrice qui tordait légèrement sa bouche. Oui, c'était une signature, et elle savait à qui elle était destinée.
- Elle est espagnole ? demanda-t-elle.
- Argentine. Ça vous dit quelque chose ?
- Jamais vue.

Elle pouvait leur dire, rien ne l'en empêchait. Tout l'y poussait, au contraire. La police serait beaucoup plus efficace qu'elle pour les retrouver tous les deux, cette femme et son père. Surtout si elle les aidait. Suisseuse eut vraiment envie de dire la vérité, *je sais qui*

est cette femme, et je crois savoir où est mon père. Jeter le fardeau de ses épaules, en charger des épaules professionnelles. Elle devenait définitivement innocente à leurs yeux, et José avec elle. Elle pouvait le dire. Qu'est-ce qui l'en empêcha ? Peut-être qu'elle se méfiait autant d'eux que de son père, qu'elle les haïssait autant. Peut-être qu'elle laissait une chance à sa vengeance. Peut-être simplement qu'une ombre rentra dans la pièce à ce moment-là et interrompit ses hésitations secrètes.

— Ah, voici certainement les résultats de l'analyse vidéo, dit Valeurs actuelles.

Il consulta le papier qu'on venait de lui remettre.

— On a étudié le film scientifiquement. C'est un décor, ce n'est pas en Afrique. C'est en France.

Non, ils se trompaient, ce n'était pas en France. C'était en Suisse, et Suissesse savait très bien où.

XII TOULMONDE *Fin*

Ils étaient au café, comme d'habitude. Celui de Belleville, sous l'appart que Suissesse sous-louait. Au printemps, la terrasse était irrésistible pour toute personne normale. Il était tôt, il n'y avait personne, sauf une voiture banalisée, tout exprès pour eux. Suissesse trouvait José plutôt serein malgré la résurrection de leur commun géniteur.

— Ça veut dire qu'il avait placé cette femme près du président français ?

— Oui. Elle lui servait d'informatrice. Quand tout s'est écroulé pour lui, il a joué cette carte-là.

— Comment tu expliques que tu te sois trompée sur sa mort ?

— Je ne me suis pas trompé, nom de Dieu. J'ai vu son corps pendu par un pied, les mitraillettes tirer dessus. Après, j'ai entendu les mecs qui hurlaient de joie, qui gambadaient partout. Qu'est-ce qu'il faut de plus ?

— T'étais loin.

— Oui. J'étais loin. J'étais pas dans un état normal, je sais. Mais merde, j'ai vu ce que j'ai vu.

— On s'en fout, après tout. Il est là, point, il faut le trouver, point.

— Je sais où il est.

— Le Président ?

— Oui, et elle aussi, probablement.

Le flic de la voiture vint les interrompre en lui tendant un portable. C'était Valeurs actuelles :

— *J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, mademoiselle. Je peux vous l'annoncer au téléphone ?*

Léopold ! La boule d'angoisse fut immédiate.

— *Allez-y.*

— *Votre frère Félix a été trouvé mort ce matin dans la suite de l'hôtel Royal où il résidait depuis hier. Il était à Paris à notre demande.*

Elle aurait hurlé de joie, ce n'était pas Léopold !

— *C'est le même mode opératoire que pour le président, apparemment. Aucune trace. On ne comprend pas comment et par qui le poison a été inoculé, mais cette fois c'était un poison mortel. La chambre de l'hôtel était sur écoute, personne n'est entré. Vous aviez raison à son sujet, mademoiselle. Soyez sur vos gardes.*

Et il raccrocha. Quelles gardes ?

Elle rejoignit José et l'informa de la mort de Félix.

— Ça tombe, dit-il. C'est drôle, ça ne me fait aucun plaisir, même pas pour Zaïda.

— Il faut qu'on attaque, sinon on y passe.

— Attaquer où ?

— J'ai un plan, allons chez moi en parler, Thomas doit s'emmerder. De toute façon, je dois te parler de beaucoup de choses.

Suisseuse parla jusqu'au soir à José et Thomas. José avait insisté pour que Thomas soit là, « il peut tout entendre ». Elle leur raconta toute sa vie depuis sa mise en internat à Lausanne. Elle raconta la Nuit Noire, les coups, la femme à la cicatrice, Zheng, son évasion, elle raconta Paris, son métier, ses amies, ses amis, elle raconta Léopold, tout. À la fin, Thomas dormait sur les genoux d'un José statufié. Ils couchèrent le gosse, se serrèrent longtemps dans les bras, et allèrent se coucher. Elle ne s'endormait pas, elle se leva sans réveiller José, s'habilla en silence, et alla dans sa sous-loc, mais au lieu d'aller dans sa chambre, elle se glissa dans le lit de Bab, et elle la réveilla doucement à coups de petits baisers, de petites caresses, de petites paroles. Et puis, parce que Suisseuse était comme elle était, elle lui fit lentement l'amour. Après seulement, elle s'endormit. Elle dormait à ses côtés quand le portable de Bab sonna. Il était quatre heures du matin. Toute brouillée de sommeil, la grande fille décrocha et lui tendit l'appareil avec surprise.

— C'est pour toi.

— *Excusez-moi, mademoiselle Ounfueka. Je ne vous dérange pas trop ?*

— *Au contraire, commissaire, j'adore quand vous m'appellez à quatre heures du matin sur le portable de ma maîtresse, dont personne ne sait qu'elle est ma maîtresse.*

— *Le vôtre est sur écoute. Il faut que nous parlions, c'est grave.*

— *C'est grave pour qui ?*

— *Pour vous, mademoiselle, pour vous et vos proches.*

Suisseuse se dit que si Toulmonde se donnait la peine d'appeler de cette façon, c'est que ça devait l'être en effet.

— *Comment faire ? Il y a des flics en bas.*

— *J'ai étudié votre immeuble. Les poubelles sont derrière. Le concierge les sort vers six heures du matin. À cinq heures et demie, glissez-vous dans la poubelle la plus à droite, je l'ai vidée.*

— *Vous plaisantez ?*

— *Non.*

— *Je vais atterrir dans un camion poubelle ?*

— *Oui. Mais pas longtemps.*

Il raccrocha. Elle fit comme il avait dit. Ce ne fut pas le meilleur moment de sa vie, mais ça allait. Le plus dur fut le retournement automatique de la poubelle dans la benne du camion et sa dégringolade tête la première dans les ordures puantes. Elle se dit qu'elle allait en prendre plein la gueule avec les poubelles suivantes, mais non, le camion partit

sur les chapeaux de roue, roula à peine deux cents mètres et s'arrêta. La benne s'ouvrit, et des bras la sortirent de là et la balancèrent à l'arrière d'une voiture.

— Bonjour, mademoiselle.

Il était au volant.

— Je pue ?

— Oui.

— Vous avez des copains chez les éboueurs ?

— Oui.

Il conduisait précisément et vite. Il remonta jusqu'à la porte de Bagnolet et prit le périphérique sud, là il ralentit, prit la file du milieu, se cala derrière un camion et, pour la première fois, la regarda dans le rétro.

— J'avais faux sur toute la ligne, dit-il.

— Oui.

— Votre père est vivant.

— Je vous remercie de l'info.

— Votre frère est mort.

— Vous savez déjà ça ?

— Votre contact ne vous a pas tout dit tout à l'heure.

— Comment savez-vous qu'il m'a parlé ? Ce n'était même pas sur mon portable.

— C'est lui, mon informateur.

— Valeurs actuelles ?

— Je l'ai connu en Afrique. À l'époque, nous avons fait à peu près le pire de ce que fait la France en Afrique. Depuis, avec quelques autres, nous tentons de limiter les exactions françaises sur ce continent.

Elle digéra l'information en se disant qu'elle était vraiment nulle en flics.

— Vous comprenez mieux ?

— Oui.

— C'est par lui que je sais qu'il est question de se débarrasser définitivement de vous et de José.

Ils n'y allaient pas par quatre chemins.

— Pourquoi feraient-ils ça ?

— Parce que vous savez trop de choses sur le président, vous demeurez un danger potentiel. Et puis ils sont tout à fait sûrs que vous allez vouloir reprendre le pouvoir.

— Vous ne pouvez pas demander à votre contact de les persuader un peu qu'il n'en est pas question. Je veux seulement disparaître.

— Ils sont persuadés du contraire. Sans son intervention, la solution radicale aurait été utilisée.

— Je ne vous crois pas.

— Votre frère est mort, ça fait la une des journaux du monde entier. C'est l'occasion pour eux de vous faire disparaître, en mettant ça sur le dos de la politique africaine.

— Ils font comme ça ? Vraiment ?

— Quand ils pensent qu'il le faut, oui, vraiment.

— Il dort bien votre contact ?

— Je ne dors pas très bien non plus.

— Ils vous ont repéré ?

— Pas encore, mais ça ne va pas tarder. Je vous remercie de m'avoir sauvé la mise.

— Vous êtes en train de sauver la mienne.

— J'essaie, oui.

Il ralentissait de plus en plus, maintenant il roulait à cinquante sur la file de droite. Des mouches vibronnaient dans la voiture. Ça devait venir des poubelles. Ça dégoûta Suissesse.

— Je pue beaucoup ?

— Oui.

— Merci.

— Je vais vous poser une question étrange.

Il était bien lent, comme souvent quand ça comptait.

— Votre père pratiquait-il la magie ?

Ça l'interloqua.

— Commissaire, pas vous !

Il tapa sur le volant à plusieurs reprises.

— C'est impossible ! Ce qui se passe est impossible ! Personne ne comprend comment les poisons peuvent être inoculés.

— Quand vous ne comprenez pas, vous faites appel à la magie ?

— J'ai vécu en Afrique, dit-il en souriant, ça apprend la modestie.

Il était en train de sourire quand ça arriva. Il souriait à sa façon, de dedans, mais c'était presque un rire. Suissesse voyait ses yeux plissés dans le rétro. Et puis l'image se figea, le sourire devint une grimace, la voiture commença à zigzaguer, elle cogna la rampe de sécurité de droite, ça grinça en faisant des étincelles, le gros camion derrière pila, on entendit les pneus crisser, le chauffeur eut même le temps de klaxonner en les dépassant après avoir fait un brusque écart sur la gauche. La voiture finit sa course cinquante mètres plus loin contre la glissière. Le commissaire était écroulé sur le volant. Suissesse le prit par les cheveux et lui redressa le visage. Elle comprit tout de suite que c'était fini, et ce n'était pas difficile à comprendre, il avait la tête d'un mort, elle s'y connaissait en têtes de mort. Sans penser à rien, elle s'arracha de la voiture et prit ses grandes jambes à son cou. Elle piqua un cinq cents mètres jusqu'à la bretelle suivante. Elle courait encore quand un taxi lumière verte allumée passa en trombe. Elle hurla avec des grands gestes des bras. Il s'arrêta, elle s'engouffra dedans.

— Je t'emmène où, ma princesse africaine ?

Évidemment, c'était un Black.

DERNIÈRE PARTIE

LA SUISSE

I

ANTÉPÉNUULTIÈME

C'est un des plus beaux endroits du monde, mais discrètement, comme il sied à une beauté suisse, se disait Suisse. Le chemin qui longe le lac Léman, d'Ouchy jusqu'à Pully, un peu au-delà de Lausanne, est une des promenades les plus apaisantes qui soient pour des nerfs malades. L'opposition des verticales alpines et de l'horizontale quasi maritime du lac remplit l'esprit d'harmonie et l'âme de mansuétude. Les gens que l'on y croise sont d'une amabilité constante, autant les joggeuses rougeoyantes que les vieilles dames environnées, avec leur teckel en laisse. Même le teckel est joyeux.

C'est un endroit tellement parfait qu'on a envie qu'il explose, se disait-elle par cette belle et fraîche matinée de printemps. Elle portait des lunettes de soleil larges comme des hublots, un cache-nez lui recouvrait le bas du visage, elle était vêtue de la stricte petite robe bleue et du tablier blanc qui désignent les nurses de luxe du coin, de plus en plus rarement, il faut bien le dire, quoique la mode en revenait avec l'arrivée des oligarques russes. Elle poussait devant elle un landau à qui elle parlait de temps en temps, bien qu'absolument vide, sauf d'une paire de jumelles. Thomas lui tenait la main par intermittence, et par intermittence marchait sagement à ses côtés, les deux mains croisées dans le dos. Il était vêtu comme un écolier britannique, casquette ronde de collègue et culotte courte. Il avait la classe, l'air d'un fils de riche africain descendu à l'hôtel Beau Rivage, de sinistre souvenir, la perle de cette banlieue de Lausanne, quoique le mot banlieue convînt mal, ricanait Suisse.

Deux Noirs, c'est difficile à dissimuler, à Pully, ils avaient donc décidé de le surjouer enfants d'un roi africain avec leur nounou. L'aîné en écolier parfait et le nouveau-né dans son landau. Parfois, Suisse se disait que c'était une bêtise en béton de s'être attifés comme deux épouvantails de luxe, ils étaient repérables à un kilomètre même par un aveugle myope. Mais le sort en était jeté, et il n'y avait pas beaucoup de solutions. Elle savait assez qu'elle était une personne qu'on remarque.

Elle la connaissait très bien, cette maison, elle savait exactement à quel détour du chemin elle lui apparaîtrait. Ça faisait un peu plus de quinze ans qu'elle n'était pas revenue à cet endroit, mais, la maison, elle savait qu'elle la reconnaîtrait, avec son parc

qui dévalait en pente douce vers le lac, et le port privé au bout, qu'on atteignait par un petit passage souterrain creusé sous le chemin. Elle savait qu'il y avait bien d'autres souterrains dans la maison plantée en haut de la pente, à une bonne centaine de mètres de la rive, splendide folie XIX^e, mais folie suisse, harmonieuse folie. Ils longèrent la grille arborée qui fermait la propriété, Suissesse repéra la petite porte qu'elle connaissait et qui permettait aux habitants de la maison d'emprunter le chemin du bord du lac. Elle vit le solide cadenas en pleine forme, elle ne regarda pas franchement jusqu'à la maison, elle préférait ne pas trop se dévoiler. Thomas, lui, buvait le paysage des yeux. Ensuite, il lui raconta ce qu'il avait vu, en langue des signes. Eh oui ! Il avait bien fallu faire quelque chose contre son mutisme. Il avait appris à signer en quinze jours, au grand agacement de Marion, qui n'y parvenait pas du tout et rageait contre lui. « Tu vas t'y mettre à parler avec ta bouche, oui ou non ? » Thomas rigolait avec les mains. Il aimait beaucoup Marion.

Il signa donc qu'il y avait plein de monde déguisé sur une grande terrasse. Ils repassèrent dans l'autre sens, Suissesse se risqua, remarqua que toutes les fenêtres de la maison étaient ouvertes, qu'il y avait des sièges et des tables sur la terrasse qui longeait tout le rez-de-chaussée de la maison. Il y avait un parasol, un immense parasol à la romaine, et, sous le parasol, un maître d'hôtel en frac servait une quinzaine de personnes en smoking et robes du soir, qui palabraient. Pas un Africain à l'horizon, tout le monde était parfaitement blanc. Elle était surprise. Pour une planque, c'était plutôt pas prévu, un lunch avec fracs. Elle attendait plutôt une maison abandonnée, fermée à double tour, volets clos.

Elle n'appela pas José pour lui raconter la bizarrerie du truc, pourtant elle en mourait d'envie. Mais elle se méfiait des portables, même s'ils utilisaient des nouveaux à chaque fois. José les attendait sur un parking discret dans le camping-car qu'ils avaient loué à Paris. Il avait pris des précautions de série d'espionnage pour louer le véhicule et partir sans se faire repérer. Elle et Thomas continuèrent leur chemin comme si de rien et allèrent s'installer un peu plus loin à la terrasse d'un resto italien. Elle était nerveuse, elle engueula Thomas qui renversait de l'orange pressée sur son beau costume. Elle se dit que, même aux abois, même en fuite, son père la rendait nerveuse. Et ce qui la rendait encore plus nerveuse, c'était qu'il n'était probablement pas là. Ça voulait dire quoi, une réception dans la planque de deux criminels en fuite ? Elle se disait, c'est mort de chez mort, il a vendu la baraque. Après leur déjeuner, ils repassèrent, il n'y avait plus un chat sur la terrasse. Une demi-heure après, ils rejoignaient le camping-car, José les attendait, il était nerveux lui aussi.

— Pourquoi tu n'as pas appelé ?

— Devine.

— Ça ne risque rien, je te l'ai dit. J'étais inquiet.

— Tu n'as pas besoin d'être inquiet, ils ne sont pas là.

Et elle lui raconta.

— Tu as raison, ils ne sont pas là.

— Je suis une vraie conne d'avoir supposé ça, c'est une idée foireuse.

— Oui, c'était trop risqué pour eux de rejoindre cette maison. Le Président sait que tu la connais.

— Quelle conne je fais ! Barrons-nous d'ici.

Elle était en boule, elle y avait vraiment cru. Dès qu'elle avait vu les photos amenées par Valeurs actuelles, elle avait pensé à cette maison. Personne n'en connaissait l'existence.

Même José ne la connaissait pas, même les services n'en avaient pas parlé. « J'en suis sûre, c'est leur planque, répétait-elle à José, on y va, on y va ! » Elle l'avait persuadé, elle était persuasive. Elle le fut moins avec Thomas, qui voulait absolument venir et eux non, pas du tout. Le gosse gagna, il était persuasif aussi. Il s'approchait d'un mur et cognait sa tête de plus en plus fort. Forcément, on cède.

En attendant qu'ils repartent à Paris, Thomas dormait, José était devant un des multiples ordis qu'il avait emmenés avec lui, et Suissesse tournait dans sa tête les moyens de recoller une piste. Elle finit par s'endormir. Ils avaient roulé toute la nuit et la déception l'avait achevée. José la réveilla en posant ses lèvres sur les siennes, il était tout excité, il chuchota :

— La maison appartient toujours au Président. J'ai trouvé sur le Net la société prête-nom qui en est propriétaire, je la connais. C'est une de celles qu'il utilisait pour des trafics offshore.

Du coup, elle était bien réveillée.

— Qu'est-ce que c'était que cette réception, alors ?

— Je ne sais pas, c'est bizarre. Tu dis une quinzaine de personnes ?

— Oui, à peu près. Tous en smokings et en robes longues.

— En smokings ? À cette heure-là !

C'est vrai que José était sapeur.

— Il y a quelque chose qui cloche. On n'est pas en smoking à un buffet le matin. Et dehors, en plus. C'était un buffet ?

— Une sorte de buffet, oui, tout le monde était debout. Sauf deux personnes isolées assises au bout de la terrasse.

En disant ces derniers mots, un détail lui revint. Les deux personnes assises n'avaient ni smoking ni robe du soir, elles étaient en jeans et pull-overs derrière une petite table. Ça ne collait pas avec une réception de luxe ça, mais ça collait avec autre chose que Suissesse connaissait bien.

— C'est des costumes, c'est pas du vrai, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est une répétition.

— Une répétition ?

— Oui, de théâtre ou de cinéma.

Et soudain elle eut un flash, un souvenir ancien lui revint, une phrase.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle à José.

— Treize heures.

— On y va.

Ils arrêterent le camping-car à deux cents mètres de l'autre façade de la maison, celle qui donnait côté rue. Suissesse alla seule à la porte et sonna à la grille du jardin. Rien, mais si c'était une répétition, comme elle le pensait, c'était normal. Elle re-sonna plein de fois, jusqu'à laisser son doigt en permanence sur le bouton. Son cœur battait, elle ne lâchait plus le bouton de la sonnette. La porte d'entrée de la maison s'ouvrit violemment.

— Qu'est-ce que qui se passe ? On ne sonne pas comme ça à une porte, voyons !

— On m'a dit qu'il y avait une répétition ici ?

— Oui, et alors ?

— Je suis directrice de casting, je cherche d'urgence une très jeune actrice, pour un tournage.

Le grand jeune homme s'adoucit tout de suite.

- Il n’y a que des jeunes acteurs ici, c’est une école de théâtre.
- Oui, je sais. Je peux rentrer ?
- On répète notre spectacle de fin d’année.
- Justement.
- C’est bon, entrez, mais vous n’intervenez pas.

Elle s’était souvenue d’une phrase que la femme à la cicatrice avait dite une fois devant elle, en sortant en courant de la maison : « Je suis en retard à mon cours de théâtre. » Ça l’avait frappée, à l’époque. Le mot théâtre ne raccordait pas dans cette maison. Quand elle arriva discrètement sur la terrasse et s’assit dans son coin, personne ne fit attention à elle. Une femme d’un certain âge, très douce, dirigeait les jeunes acteurs d’une voix légère. Ils étaient très jeunes mais pas tous. Pas elle. Suissesse la reconnut tout de suite quand elle se retourna, en plein jeu. Elle était en larmes et riait en même temps. Elle portait un smoking et elle lui parut aussi irréelle que dans son enfance, aussi terrible. En la voyant, elle se souvint de tout, de son sourire pendant que son père la battait, de sa cicatrice qui lui tirait imperceptiblement la bouche qu’elle avait très rouge, de sa voix, incroyablement grave. C’était la même, pas une ride, fascinante, dangereuse, dégueulasse. Suissesse eut envie de lui sauter dessus, mais elle se fit toute petite derrière sa perruque auburn, ses lunettes immenses et son foulard de soie. Dès que la femme à la cicatrice se détourna, Suissesse s’éclipça, en faisant signe discrètement à l’assistant qui l’avait accueillie. Ils sortirent silencieusement pendant que le travail continuait.

— Génial ! Magnifique travail !

Elle connaissait bien les codes.

— Qui vous a parlé de nous ?

— La Haute École.

— Ah, ils sont sympas, pour une fois. Vous avez vu quelqu’un qui vous intéressait ?

— Malheureusement non, il me faut absolument une rousse.

— Dommage.

— Votre lieu de travail est sensationnel.

— Oui, la demeure appartient à la propriétaire de l’école. Nous y travaillons régulièrement.

— Mais vous ne la dérangez pas ? Le théâtre, ça prend de la place, dit-elle en riant.

— Elle est rarement là, elle réside plutôt à Paris.

— Elle fait du théâtre, elle-même ?

— Bien sûr, elle est passionnée. En général, nous disposons du sous-sol, la terrasse est une exception.

— Elle est là en ce moment ?

— Oui, elle vient juste d’arriver pour le spectacle de fin d’études.

— Elle fait partie du jury ?

Il rigola.

— C’est la femme au smoking que vous venez de voir.

— Dites-lui qu’elle est merveilleuse.

Elle connaissait les codes.

II

PÉNULLIÈME

— Elle est là, je l'ai vue, elle est là.

À son retour dans le camping-car, Suissesse tremblait encore d'émotion. Rage, terreur, croiser cette ombre de son passé n'était pas sans effet, même si elle était ravie du résultat de son commando. Elle raconta tout à José pendant qu'il conduisait vers la montagne, un peu au hasard, pour se poser et dormir tranquille. Ils dînèrent dans une minuscule ferme auberge où Thomas ne laissa aucune chance à la fondue. Ils se garèrent dans un coin, et une fois Thomas endormi, ils discutèrent sérieux. Bon, le Président était là, c'était sûr et certain, planqué quelque part dans l'immense baraque. La présence de la femme fatale, comme l'appela José, ne laissait aucun doute.

— Comment on s'y prend ?

— On prévient les services secrets français.

— Non, il faut sauver Léopold. S'il y a la moindre chance qu'il soit encore vivant, je veux qu'on le tire de là.

— Donc, on prévient les services, c'est leur métier. On ne sait pas qui est dans la maison, il peut avoir emmené des gardes avec lui. C'est trop fort pour nous deux, il faut appeler Valeurs actuelles.

— Ils sacrifieront Léopold sans hésitation si c'est dans leur intérêt. Ils ont bien tué Toulmonde.

— Ils n'ont pas tué Toulmonde, ça leur servait à rien qu'il meure.

— Il savait plein de trucs sur eux, il s'en prenait à la présidence.

— C'est un arrêt cardiaque qui a tué ton commissaire.

— Je suis sûre que non.

— Il faut les prévenir.

— Non.

— On ne sait même pas s'il est vivant, Léopold. On va peut-être rater le Président parce que tu veux sauver un mort.

Elle le tua du regard.

— Excuse-moi.

— La fausse tête me rassure. Si le Président voulait supprimer Léopold, il l'aurait supprimé tout de suite.

— On n'y arrivera pas tout seuls.

— Il n'a plus aucun pouvoir à sa disposition. Il est à notre portée.

— Si Léopold est vivant, ça s'appelle un otage. Il s'en servira contre nous, il nous fera chanter. Comment tu fais avec ça ?

Elle ne répondit pas.

— Il faut appeler Valeurs actuelles.

— Non.

— Alors, explique comment on fait.

— On sonne, on entre, on tue, et on repart avec Léopold.

- C'est malin.
- J'ai une idée.
- C'est quoi l'idée ?
- On sonne pas, on entre, on tue, et on repart avec Léopold.

Le lendemain dans l'après-midi, ils firent des achats à Lausanne, et, le soir, ils posèrent le van pas loin de la maison, dans un coin tranquille. Ils dînèrent, et il fallut ensuite persuader Thomas de rester dans le camping-car.

- *Je viens*, signait Thomas.
- Tu nous sers plus si tu restes ici.
- *Je viens*.
- Thomas ?
- L'enfant regarda José.
- On va tuer le Président.
- *Je sais*, signa Thomas immédiatement.
- C'est pas un truc d'enfant.
- *Je ne suis pas un enfant comme les autres enfants*.

C'était pas faux.

- Il ne faut pas qu'on s'inquiète pour toi. S'il y a bagarre, on voudra te protéger.
- *Je ne veux pas être protégé*.
- Oui, mais nous, on le fera, même si on a tort. Ça peut nous coûter cher, ça peut sauver le Président. Tu veux sauver le Président ?

L'enfant ne dit rien.

- Il est méchant, et rapide, il faut qu'on soit plus méchants et plus rapides que lui. Tu ne viens pas. On n'en parle plus.

Suisseesse craignait qu'il se mette à cogner les cloisons avec sa tête, mais non, il monta dans sa couchette avec sa tablette.

- Il a compris, tu crois ?
- La guerre, Thomas comprend.
- José.
- Oui.
- On ne va pas tuer le Président, on va sauver Léopold.
- On va faire les deux.

Thomas joua sur sa tablette jusqu'à une heure avancée de la nuit, pendant qu'eux se bourraient de café. Il dormait quand même depuis longtemps quand l'heure arriva de partir. Ils étaient rassurés qu'il reste à l'abri. Un abri pas si sûr que ça, se dit Suisseesse en chassant un gros frelon du van. Cette saleté aurait pu le tuer aussi, si ça se trouve, la vie est tellement conne.

À trois heures du matin, le chemin du lac était désert. Le cadenas ne résista pas deux secondes à la grosse cisaille achetée dans la journée. Ils remontèrent le parc, coururent brièvement à découvert jusqu'au pied de la terrasse. Ils attendirent, haletants, une réaction éventuelle. À l'abri des regards, ils marchèrent vers l'angle gauche de la terrasse. Suisseesse alluma la lampe de son portable et trouva la petite porte de bois qu'elle cherchait. Elle s'ouvrit toute seule, il suffit de tourner la poignée. Ils entrèrent sous la terrasse. Noir total, odeur d'humidité, silence de mort. Ils trouvèrent une autre porte, en ferraille celle-là, qui donnait sur les sous-sols de la maison proprement dits,

mais celle-là était fermée et la serrure inforçable. Ils longèrent le mur, il y avait la même porte en fer, symétrique, à l'autre bout, fermée aussi. Mais la clé était sur la serrure.

De l'autre côté, c'était un sous-sol cimenté, aux murs blancs. Le pinceau de la lampe laissait apercevoir des PROJOS, des cantines de rangement, des chaises en pagaille, des portants avec des costumes. Des trucs de théâtre que Suisse se connaissait bien. Apparemment, c'était là que les élèves rangeaient leur matériel de travail. Ils trouvèrent l'escalier qui montait au rez-de-chaussée. En haut, il y avait une porte fermée à clé. Mais c'était une porte d'intérieur toute bête, et José sortit les crochets qu'il s'était fabriqués dans l'après-midi. Ça alla assez vite, et ils entrèrent dans une sorte d'office. À partir de là, Suisse se repéra. Ils passèrent l'immense cuisine, débouchèrent sur l'entrée genre cathédrale, très haute de plafond, avec une mezzanine qui courait tout le long. En rasant les murs, Suisse se dirigea vers le grand escalier qui montait aux étages. Tout le hall était éclairé par un vitrail que la lumière de la nuit traversait largement. Suisse se demandait comment ils allaient s'y prendre pour monter cet escalier en plein rayon de lune. C'était trop risqué. Elle attendit un bon moment, planquée dans l'ombre. Pas un bruit dans l'immense baraque. Pourtant, elle hésitait à s'exposer en pleine lumière. On entre, on tue, on repart avec Léopold. Tu parles ! Allez, fallait y aller ! Elle se décida, commença à monter silencieusement, mais, après quelques marches, elle s'immobilisa soudain. Elle distinguait une ombre humaine, immobile dans un angle du palier du dessus. C'est une statue à contre-jour, idiot ! Elle avança, la statue avança aussi. Son cœur se bloqua.

— Tu viens rejoindre ton père chez les morts ?

Elle connaissait la voix.

La lumière se fit en grand. Il était debout sur le premier palier de l'escalier. Il était nu, et c'était bien la première fois qu'elle voyait son père nu, même torse nu. Ça lui fut insupportable, mais ce n'était pas le plus insupportable. Il n'avait plus de tête. À la place, il y avait une énorme masse noire, une fumée noire, opaque, agitée. Ce corps portait comme une formidable tête d'araignée. Suisse ne comprenait rien. Le corps s'avança d'un pas, la tête s'avança avec. L'animal humain descendit les marches, s'approcha d'elle, paralysée, cataleptique. Et ce qu'il lui fallait bien appeler son père parla :

— Le père tuera.

C'était bien sa voix, pas de doute, et ça sortait bien de cette tête de cauchemar.

— Le père tuera le père, le père tuera le fils, le père tuera la fille.

— Amen, eut le courage de dire Suisse.

Alors la tête se détacha des épaules et se précipita vers elle en bourdonnant. Suisse eut le temps de comprendre que c'était un essaim de guêpes qui se jetait sur elle. Elle sentit une piqûre, une seule, sur son cou, et tout s'éteignit.

III

CODA

Elle se réveilla attachée à une chaise, avec un mal de tête féroce. Elle était nue. En face d'elle, assis et attachés chacun sur une chaise, deux corps d'hommes côte à côte, cagoulés et nus. Un corps jeune et un corps vieux, un petit et un grand, un noir et un blanc. Ça se passait dans un sous-sol sur-éclairé. Suissesse vit tout de suite la longue table à outils contre le mur derrière les corps, avec tout un attirail de police musclée. Des menottes, des chaînes, des saloperies d'électrodes, des outils de tueur, une baignoire dans un coin, un seau sinistre, sur la table, un magnum de Scotch incongru. Avant, on appelait ça une salle de torture. D'abord, elle se dit : Dieu soit loué, ils sont vivants tous les deux ! Puis, tout de suite après : Dieu ne soit pas loué parce qu'ils ne vont pas être vivants longtemps et moi non plus. Elle se souvint de son cauchemar, cette vision infernale de son père animal. Elle se dit que ça promettait, si en plus de tout elle délirait. C'est à ce moment qu'il entra dans son champ de vision, toujours nu. Et là, elle ne délirait pas. Il la dépassa sans un regard, comme si elle n'existait pas, et il alla vers la table aux tortures. Suissesse voyait avec terreur un essaim de guêpes, volant groupées, un mètre au-dessus de sa tête, et le suivant à chaque pas. Elle se dit qu'elle devenait cinglée. Mais non, ce n'était pas un délire, elle voyait ce qu'elle voyait. Comment c'était possible ? On ne dresse pas des guêpes, ou des putains de bourdons, de frelons, de je ne sais pas quoi ! Toujours sans lui jeter un regard, il décajoula le vieux corps blanc.

— Voici ton père adoré.

Le visage de Léopold apparut, barbu, amaigri à faire peur, mais entier, se dit Suissesse en croisant son regard égaré. Le sien ne devait pas l'être moins. Il décajoula le jeune corps noir.

— Et voici ton frère adoré.

La solennité à la con du Président lui tapait sur les nerfs, mais elle la bouclait. Surtout que José avait le visage tout enflé, les yeux fermés par les coups, les lèvres éclatées. Il paraissait inconscient, sa tête tombait sur sa poitrine. Le Président vint se planter devant elle, les guêpes le suivaient, l'auréolaient en bourdonnant. Il ne souriait pas, il avait son visage en fer de Président. Il la gifla sans prévenir, comme il le faisait jadis. Elle se dit qu'elle avait perdu l'habitude. Elle crâna en faisant comme si de rien, exactement comme elle faisait enfant.

— Comment c'est possible, vos bestioles ?

— Un mort commande aux animaux, tu le sais, toi qui es africaine.

— Ce n'est pas possible, pas possible.

On aurait dit Toulmonde.

— Pour un mort, beaucoup de choses sont possibles.

— Tu es mort en naissant ! lui hurla-t-elle.

Il la gifla de nouveau.

— On ne tutoie pas son père.

— Tu n'es pas mon père, t'es trop con !

Troisième gifle, elle commençait à être sonnée.

— T'es... un petit... dictateur... médiocre.

— Le petit dictateur a une grande armée.

— Vous n'avez... plus rien... Président... de mon cul.

Gifle.

— J'ai une armée invincible.

— ... de mon cul.

Gifle.

— Mes petits soldats m'obéissent au doigt et à l'œil. Ils espionnent pour moi, ils tuent pour moi. Personne ne peut les arrêter.

— ... si... mon cul...

Gifle, elle ne voulait pas céder.

— Ils sont très disciplinés.

— Vous délirez, dit-elle.

Mais elle venait de comprendre, et ce qu'elle comprenait était incompréhensible.

— Chez vous... c'est psychiatrique... vous êtes à enfermer.

Soudain, l'essaim se précipita sur son visage. Elle se retrouva au milieu des bestioles vibronnantes. Elle hurla, les insectes retournèrent au-dessus de la tête de son père.

— Voilà ma magie.

Elle ne comprenait rien à ce qui se passait.

— Comment explique-t-elle ça, la maline ?

Elle n'expliquait pas, on ne dresse pas des guêpes, bon Dieu ! Il répéta :

— Comment expliques-tu ça ?

Elle ne répondit pas et elle se reprit une baffe à lui déchausser chaque dent.

— Réponds.

— Je n'explique pas, se dépêcha-t-elle de dire pour ne pas en prendre une nouvelle, sinon elle allait tomber dans les pommes.

— Ce sont ces petites chéries qui m'ont sauvé de mes bourreaux au palais. Elles ont tué ceux qui allaient m'achever, elles ont mis en fuite tous mes poursuivants. Grâce à elles, j'ai pu échapper à toute une armée. Après, elles ont endormi le nain français. Après, elles ont tué le gros nain ton frère. Après, elles ont tué ton commissaire. Elles vous ont espionnés jusqu'ici, toi et ton frère. Elles font beaucoup de choses. C'est par elles que je vais reprendre la tête de mon pays.

Ce n'est pas possible, pas possible, c'est un cauchemar. Ce gros con ne peut pas, c'est de la sorcellerie, ou quoi ?

— Mais d'abord, je vais reprendre la tête de ma famille.

Il se pencha vers elle en souriant. La proximité de sa nudité horrifiait Suissesse plus que tout, plus que son sourire, plus que ce nuage bourdonnant qui le suivait à la trace. Il lui empoigna les cheveux dans son poing serré, lui tint la tête face à lui, à bout de bras. De l'autre main, il la gifla plein de fois, systématiquement, jusqu'à ce que des larmes lui jaillissent des yeux.

— Il ne te faut qu'un père, tu es d'accord ?

— Je n'ai qu'un père, bredouilla-t-elle.

Il s'approcha de Léopold, lui caressa les cheveux.

— Bientôt, oui, très bientôt, tu n'auras plus qu'un père.

Il s'approcha de José, lui releva la tête par le menton.

— Bientôt, tu n'auras plus de frères du tout.

Les deux hommes qu'elle aimait, ce salaud avait bien choisi. Elle regarda José, les yeux toujours clos — vivait-il encore ?

— Bonsoir, ma fille, dit crânement Léopold.

Elle lui répondit presque automatiquement :

— Bonsoir, papa.

Elle ne s’y attendait pas, elle s’attendait à une gifle, oui, mais pas à recevoir un coup de poing en plein visage. Elle et sa chaise roulèrent par terre, son nez avait explosé.

— Gros connard de nègre ! hurla Léopold pour attirer sa rage vers lui.

Mais ça ne marcha pas, l’ogre ne lui jeta pas un regard. Il tenait le visage de Suisse face au sien, tout près.

— Tu n’es rien, lui dit Suisse.

Et elle lui cracha au visage le sang qu’elle avait dans la bouche.

Il la balança au sol, lui donna un coup de pied dans le ventre, de toutes ses forces. Elle se dit ; Pourquoi je ne sens rien ? Même le nez, je ne sens rien. Il redressa la chaise, avec elle attachée dessus, le nez pissant le sang. Il quitta la pièce, revint sans sa fourmière volante, mais avec un gros automatique à la main. Il le braqua sur elle, posa le bout du canon sur son front, elle ferma les yeux.

— Écoute-moi bien avant de mourir.

Elle serra ses yeux pour ne pas écouter.

— Je vais te donner ce pistolet, et tu vas tuer l’un des deux hommes assis en face de toi.

Elle ne comprit pas tout de suite.

— Qu’est-ce que... vous dites ?

— Tu vas tirer sur l’un des deux qui est là.

Elle tenta un rire.

— Oh non !

Il la frappa sèchement au visage avec le canon de l’arme.

— Tue celui que tu veux. Tu as le choix.

— Je ne ferai pas ça.

— Oh si, tu le feras. Parce que celui que tu ne tueras pas, je le torturerai à mort. Et tu sais comment je sais faire.

— Vous dites quoi ?

— Celui que tu tues a de la chance, il ne sera pas torturé.

— Je ferai rien, je tuerai personne.

— Très bien, les deux mourront de mes mains. Ce sera seulement plus long.

Il la détacha et la releva de force. Il se mit derrière elle, et la saisit dans l’étai de ses bras. Le contact de sa peau nue révolta sa peau nue. Il lui tendit le pistolet, lui mit dans la main. Elle serra automatiquement les doigts. Il empoigna sa main chargée de l’arme, et la tendit à bout de bras devant elle. Ce geste, elle le connaissait très bien. Leurs mains réunies braquèrent Léopold, puis José, puis Léopold. Il lâcha sa main. Mais la sienne restait trop près de son poignet pour qu’elle puisse tenter quoi que ce soit.

— Ne te trompe pas. Celui que tu épargnes sera torturé.

Le flingue restait braqué au bout de son bras, tendu vers Léopold. Celui-ci, tête baissée, chuchota.

— Tire sur José.

— Tes pères sont d’accord, tue ton frère.

Elle braqua l’arme sur José. Elle s’aperçut qu’il était inconscient, peut-être mort. Elle re-braqua l’arme sur Léopold.

— Tire sur José, lui répéta-t-il doucement. C’est un ordre.

Et il releva la tête en souriant. Alors, toujours bloquée dans les bras du Président, elle braqua l’arme sur la poitrine de José.

— Tue, tue ton frère ! Tue, tue, tue, chuchota le Président.

— Non, tu ne baiseras pas le cadavre de ta fille, dit Léopold.

La phrase étrange s'envola dans le silence, tournoya dans la pièce, et revint se poser sur eux. L'étau des bras se desserra, le Président se précipita vers Léopold, le poing levé. Mais, avant qu'il ne s'abatte, Suissesse tira dans sa nuque. Le vacarme lui bousilla les tympan, le recul la surprit. Parce qu'il n'y avait pas de recul. Et ce qui la surprit encore plus ce fut le rire de son père.

— Ça tue pas, bafouilla-t-elle.

— L'arme était chargée à blanc, idiot. Tu crois que je te l'aurais mise dans la main, sinon ?

Et il continuait à rire de son rire de ferraille. Léopold dit très fort.

— Oui, elle lui ressemble.

Il se tourna brusquement vers lui.

— Qu'est-ce que tu racontes, connard de Blanc ?

— Elle ressemble à ta mère, oui.

Il s'approcha de Léopold.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Ta mère de ce jour-là, par terre.

Il l'empoigna par le col, le souleva à bout de bras.

— Elles ont les mêmes dents pour sourire. Les dents qu'elle avait pour mourir.

Il le relâcha brusquement, recula.

— Comment... mais... comment ? bredouillait-il.

— Mais parce que j'étais là...

— Que...

— Oui, ça aussi, je l'ai vu, ça aussi.

— N... non...

— Si, je l'ai vu. Quand tu as dansé sur elle, j'ai vu.

Il tomba à quatre pattes.

— Tais-toi, sale Blanc.

— Quand tu as embrassé la bouche en sang. J'ai vu. Quand tu as planté la lame dans ses yeux, j'ai vu. Oui, tu n'étais pas seul quand tu as pénétré le cadavre de ta mère. J'ai vu.

Il se mit à hurler comme un animal, comme un chien à la mort, comme un porc qu'on égorge.

— Au secours !

— Oui, c'est une magie. Et maintenant, ma magie, elle va te tuer.

Il se releva en titubant. Il reculait devant le regard de Léopold, ses immenses bras tendus devant lui.

— Non, tu ne deviens pas fou. Je suis seulement grand sorcier.

Il reculait, les bras tendus, comme pour se protéger de ce regard qui lisait en lui.

— Tu n'as pas le temps d'aller chercher ton arme, non. Ta fille va te tuer avant.

C'est cette phrase qui la déclencha. Elle se jeta sur lui comme un fauve. Il eut le temps de se retourner vers elle, mais elle lui cogna le front de toutes ses forces avec la crosse très lourde du flingue qu'elle avait pris par le canon. Il recula sous le coup, elle refrappa tout de suite. L'arme résonnait sur les os du visage. Elle hurlait comme une sauvage à chaque coup de crosse qu'elle donnait de toute la force de ses deux mains agrippées sur le canon. Il tomba à la renverse, elle sauta à pieds joints sur son visage. Ses talons lui écrasèrent le nez, lui cassèrent des dents. Elle roula au sol jusqu'à la table, chopa la bouteille de scotch pleine, et, d'un seul mouvement, se retourna en la lui balançant comme une taloche à la mâchoire pendant qu'il était en train de se relever en chancelant. La bouteille explosa, mais la mâchoire aussi. Ça se mit à puer le scotch. Alors, toujours en

hurlant, elle lui planta le tesson dans les yeux, comme on assène un direct, en y mettant tout le poids de son corps de boxeuse. Il retomba sur les genoux en se prenant le visage dans les mains.

— Ferme la porte ! hurla Léopold. Ferme la porte !

Elle n'entendait pas. Elle se précipitait vers le corps à genoux, quand Léopold hurla de nouveau.

— Ferme la porte ! Les bestioles, les bestioles !

Elle comprit enfin. Elle courut vers la porte de fer, vit l'essaim qui vibrait de l'autre côté, collé au plafond. Elle claqua la porte à la volée, juste au moment où l'essaim se précipitait. Elle revint vers le Président, qui s'était déjà remis debout, en défense, mais aveuglé. En bondissant, elle lui balança ses deux pieds au visage. La violence du coup l'assit par terre. Alors, elle lui martela le visage de coups de pied lancés en rafales, comme des uppercuts. Deux, trois, quatre, dix. Il ne voyait rien venir, il n'évitait plus rien, il finit par retomber en arrière, assis par terre, sonné. Elle sauta à pieds joints contre sa poitrine, le renversa dos au sol, se jeta sur lui à califourchon. Elle empoigna sa gorge épaisse dans ses mains, elle avait de grandes jambes, elle avait de grands pieds, elle avait aussi de grandes mains, Suissesse. Elle serrait, serrait, elle mettait toutes ses forces dans ses doigts. Il gigotait sous elle. Son visage déformé par les coups se congestionnait. C'était pas beau à voir, mais c'était la plus belle image de sa vie. Il gigotait de plus en plus mollement, elle vit les yeux sauter de leurs orbites comme des mygales, elle les écrasa d'un coup de poing, elle vit les dents arrachées par ses mains tomber dans le fond de la gorge, et l'étouffer, elle vit la langue bleuir, se détacher et venir voler tout près de son visage, elle mordit la langue sauvagement, le sang lui coula des babines, elle arracha les doigts un à un, et les mangea, arracha un bras qu'elle se mit à dévorer. Elle perdait connaissance de plaisir, et elle serrait, elle serrait.

— Arrête !

Elle serrait sans rien entendre.

— Arrête !

— Jamais, jamais, jamais ! Je vais le manger en entier.

Cette fois, Léopold cria aussi fort qu'elle.

— Arrête, c'est un ordre.

Alors elle arrêta, elle regarda Léopold avec un visage d'autre monde, et elle arrêta.

— Attache-le. Vite.

Elle alla à la table chercher des paires de menottes. Elle retourna le corps. Elle se mit à califourchon sur sa nuque, elle lui ramena les mains dans le dos, lui mit des menottes aux poignets, puis aux chevilles. Puis elle prit une troisième paire, pour réunir dans son dos celles des pieds et des mains. Il était comme un sac. C'est un sac, un gros sac de patates. Elle chantait d'une voix rauque. Elle trouva un chargeur sur la table, finit par parvenir à le glisser dans la crosse. Elle chantait, elle tira dans le mur pour vérifier que ça tuait. Ça fit un bruit assourdissant en déchirant le béton. C'est bon, ça tue. Elle alla chercher le seau près de la baignoire, le remplit d'eau et lui jeta au visage pour qu'il revienne à lui. Elle posa le canon contre sa tempe, elle chantait. Elle le giflait pour accélérer la remise en vie, elle attendait. Elle chantait d'une voix cassée par les hurlements. Quand il revint à lui, elle vit qu'il avait peur. Mais tu as peur, mon père. Elle approcha ses yeux des siens, ou plutôt du sien, parce que l'autre était quelque chose comme extirpé par le tesson. Elle voyait le cerveau de son père, derrière, par le trou de l'orbite. Et le cerveau avait peur. Elle se leva, s'écarta de lui pour le regarder. Il n'était pas beau à voir, le tortureur. Il gémissait de douleur, le bourreau. Il pleurait, celui qui

aimait tant les larmes de sa fille. Il sanglotait comme un enfant, avec de la morve, avec des reniflements, avec des larmes sur les joues. Il suppliait, avec des hoquets de sanglots.

— Ne me tue... pas. Ne me... ne... tue pas.

— Bien sûr que je vais te tuer.

— Je suis ton père.

— Tu pues de terreur.

— On ne tue pas son père.

Elle chantait, elle chantait je vais exploser le sac de patates. Elle tira un coup de feu tout près de sa tête, je vais faire au sac de patates ce que le sac de patates m'a appris à faire, chantait-elle d'une voix enrayée.

— Quoi... tu vas... me faire quoi ?

— Ce que tu m'as appris, papa.

Elle appuya le canon contre la tempe.

— Tu m'as appris à attendre, j'attends, mon papa. C'est le meilleur moment. Écoute, écoute, chantait-elle. Elle vient vers toi, avec ses grandes ailes noires, ses pattes de loup. Écoute, elle va poser ses deux pattes sur ta tête. La pastèque noire va éclater.

Et elle tira. Pour que la pastèque noire éclate enfin. Pour que la haine n'ait plus d'objet. Pour que le sang de son père gicle, l'asperge, la guérisse. Elle tira et sombra dans l'inconscience.

Quand elle revint à elle, elle était vautreée sur lui. Il geignait sous elle. Il est pas mort ? Pourquoi ce salaud est pas mort ? J'ai merdé où ? J'ai tiré à côté ? Ou j'ai pas tiré ? J'ai rêvé que je tirais ?

— Détache les menottes.

C'était une belle voix de basse de femme fatale. Suissesse se retourna, elle était en smoking, et ce n'était pas un automatique qu'elle tenait à la main, mais une Kalachnikov. Suissesse ne bougea pas, Léopold hurla.

— Obéis !

Il le dit trop tard, une rafale assourdissante tira un pointillé sur le mur, qui finit juste au milieu de la tête de José. La femme braqua l'arme sur Léopold et elle répéta.

— Détache les menottes du Président.

— Vite, dit Léopold. Elle va tirer.

Suissesse détacha les menottes.

— Mets ta chaise entre eux. Assieds-toi. Mets des menottes à tes chevilles.

Que faire ? Elle s'exécuta sans regarder ce qui restait de José. La femme vint derrière elle, posa son arme, lui mit les mains dans le dos, des menottes aux poignets, puis elle la ligota sur la chaise. Ensuite, elle alla vers le Président, l'allongea au sol et commença à s'occuper de lui. Ça dura plus d'une heure. Elle lui fit plusieurs injections, puis elle aseptisa les blessures, les pansa. Elle travaillait comme une pro. Elle banda son œil crevé, elle lui mit une sorte de minerve autour de la nuque, lui maintint les mâchoires serrées avec une bande, comme on fait aux cadavres. Quand il revint à lui, elle le releva, l'assit sur une chaise et lui refit une injection. Elle reprit sa mitraillette, se mit debout à côté de lui, et braqua son arme sur Suissesse. Suissesse voyait l'œil unique de son père dardé sur elle. Elle fut prise d'une rage farouche, un désespoir, de n'avoir pas pu l'abattre. Suissesse cherchait désespérément à lui graver un mot qui le torture le reste de sa putain de vie. Elle trouvait pas. Elle risquait pas de trouver, qu'est ce qui pouvait torturer l'âme d'un tortureur ? Léopold trouva.

— Ce nigaud a fait le malin. Ses bestioles magiques, ce sont des nanorobots, des drones miniatures qui répondent à la pensée. Il les a achetés très cher aux Chinois.

La Kala se braqua vers Léopold, mais le Président fit un signe pour désigner Suissesse, et le canon de l'arme revint vers elle. Il eut la force — ou était-il épuisé ? — d'attendre longtemps. Suissesse eut le temps de se demander si Léopold avait deviné par magie pour les drones, ou si c'était Valeurs actuelles qui l'avait mis au courant. Ou si c'était seulement bidon. Elle eut le temps d'être heureuse que ce père-là ait existé, d'être triste de la tristesse à venir de Doudou. Elle se dit, en le pensant vraiment, qu'elle allait retrouver Zheng, et José, et Zaïda, de l'autre côté de la vie. Elle pensa à Bab, et aux dents du Colosse, à Marion et à Thomas. Elle pensa à un plat de langoustines, à une cravache, à un jeu d'échecs, à un café en terrasse, aux dents de José quand il riait. Elle eut le temps de sourire une dernière fois à Léopold.

— Au revoir, papa.

— Adieu, ma grande, répondit le père qu'elle aimait.

Son père le Président fit un signe à la femme. Suissesse serra les yeux. Et, de nouveau, ça dura longtemps. Et, de nouveau, le vacarme fut assourdissant. Quand elle rouvrit les yeux, Thomas tenait encore le gros automatique dans ses deux mains. Le corps de la femme gisait par terre, le smoking inondé de sang. Les deux bras tendus, l'enfant tourna l'arme vers le Président, qui leva les bras. L'enfant attendit longtemps, l'arme braquée. Puis il tira de nouveau.

FIN